3 1761 07987056 4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafemmeetlaguerr00spon

987 c
1
80

LA

FEMME ET LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR :

Les Pyrénées. — (Les stations thermales. La vie en haute montagne). Un vol. in-16 illustré. 3 fr. 50

Pour paraître prochainement :

L'Homme et la Femme.
Etude de psychologie sociale.

En préparation :

La Crise du Mariage et la Dépopulation.
Psychologie de la Guerre.

HENRY SPONT

LA FEMME ET LA GUERRE

Aux mères françaises!

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1916
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

D
639
W7
S65

Copyright by Perrin et Cie 1916.

PRÉFACE

—

Au moment où tous les regards sont tournés vers nos frontières, surgissent de nombreux problèmes touchant l'avenir de notre pays.

Il en est un qui doit particulièrement solliciter l'attention générale : quel sera, au lendemain de la crise, le sort de la femme ?

Déjà, en temps de paix, nombreuses étaient celles qui, n'ayant pu réaliser leur rêve par le mariage, se considéraient comme des déshéritées vouées à la triste et cruelle solitude. La guerre vient brutalement détruire le bonheur des privilégiées d'hier en grossissant démesurément le camp des veuves, — et elle anéantit l'espoir d'innombrables jeunes filles qui se croyaient en droit de trouver un mari.

Il faudra donc que toutes ces femmes — veuves de maris, ou veuves d'espérances — et

comme telles réduites désormais à ne plus compter que sur leurs propres moyens, se mettent en état d'affronter la lutte.

La question est à l'ordre du jour. La presse, reflet de l'opinion, s'en émeut ; elle ouvre des enquêtes auprès du public, réclame l'avis des plus notoires personnalités, cependant que les conférences, les meetings groupent devant les orateurs des deux sexes des foules grandissantes.

Ce mouvement se justifie. Il s'agit en effet d'apporter une solution aussi rapide qu'efficace. Il faut vivre ; une seule chose importe présentement : vivre. Et c'est un devoir sacré pour chacun que de mettre ses idées personnelles au service de la grande cause qui résume et magnifie toutes les autres : assurer la vie et le bonheur des femmes, donc la vie et le bonheur du pays.

On ne trouvera ici aucun document, aucun chiffre. Nous laissons ce soin à des confrères, plus compétents, mieux outillés ; et nous nous bornerons à montrer que la seule cause du désastre matériel et moral infligé par la guerre à la femme de la bourgeoisie réside dans l'erreur de l'éducation donnée aux jeunes filles.

***

Nous ne parlerons pas des deux classes placées aux pôles opposés de l'ordre social et qui, conformément au proverbe, se touchent, étant les extrêmes. Elles se ressemblent à certains égards. Elles possèdent l'une et l'autre des biens qui ne diffèrent que par la valeur. Et s'il est rare de voir une famille appartenant à la haute société tomber à la ruine complète, de même il n'arrive pas souvent qu'une famille de paysans perde sa richesse, la terre où elle est née, qu'elle a constamment entretenue de son labeur et qui doit lui survivre pour être transmise intacte, sinon enrichie, à ses descendants. A la stabilité de ces situations, la guerre ne semble pas devoir porter des modifications sensibles.

Chez les uns, personne n'est forcé de travailler, donc égalité complète entre les garçons et les filles ; chez les autres, tous doivent travailler, donc égalité complète entre les deux mains-d'œuvre équivalentes.

Si nous nous arrêtons longuement sur la classe ouvrière, c'est uniquement pour mettre

en relief, par comparaison, les conséquences autrement redoutables de la crise sur la femme de la bourgeoisie, seule visée dans ce livre. En effet, la classe ouvrière utilise un élément : le travail, qui ne figure pas au programme de l'éducation féminine bourgeoise.

Or, chaque être isolément n'a que deux moyens de vivre : ou bien la fortune, résultat d'un travail reçu en héritage, ou bien le travail personnel proprement dit. La femme bourgeoise ne peut vivre exclusivement sur sa fortune, privilège de la haute société ; d'autre part elle est bannie du travail en vertu d'un principe intangible, consacré par une tradition séculaire :

La femme ne doit pas travailler, — ou, si vous préférez : l'homme seul doit travailler.

Jusqu'à présent, on s'accommodait tant bien que mal d'une situation fausse certes, mais universellement acceptée. On était habitué, on gardait une attitude.

***

Eh bien, un événement est survenu qui, du jour au lendemain, a montré la fausseté de ce

dogme. Comme l'obus qui, en une seconde, démolit un pan de maison et découvre du haut en bas la coupe entière de l'immeuble hier encore absolument clos, de même la guerre a, d'un coup, éventré, déchiré, pulvérisé la façade solide en apparence et de style pourtant si honnête, si pompeux, si traditionnel, qui masquait depuis tant et tant d'années aux regards le mécanisme de la société bourgeoise.

Impossible aujourd'hui de dissimuler les tares invisibles jadis, parce que constamment replâtrées, du vieil édifice. Personne ne songe plus à les nier. On est surpris, désolé, d'avoir pu vivre si longtemps dans des conditions si contraires à la logique, à la raison.

La femme a été séparée par la guerre de son seul appui, gage de son présent et de son avenir, à elle et à ses enfants. Comment pourrait réagir une créature qui, d'un côté n'est plus en droit de compter sur le fruit du travail de son mari, et, de l'autre, ignore le travail ?

Evidemment, l'Etat donne l'allocation ou la pension, selon les cas. Il faut bien venir en aide à un être faible, qui ne vaut pas plus qu'un vieillard, un infirme ou un enfant. Mais cette

charité, si généreusement accordée, — et d'ailleurs en rapport avec le grade du mari — que pèse-t-elle en face des lourdes charges de la vie?

***

En un livre beaucoup plus étendu, « *L'Homme et la Femme* », qui va paraître incessamment, j'ai longuement étudié les cause du malaise qui accable si lourdement la bourgeoisie, en France et dans les autres pays civilisés. Et il m'a suffi de suivre les deux membres du couple humain à travers les phases successives de leur évolution, du berceau à la tombe, pour constater que dans toutes les situations, la femme, — vierge, épouse, mère, veuve, aïeule ou divorcée — est toujours, systématiquement, sacrifiée à l'homme.

La guerre me confirme de plus en plus dans cette triste vérité.

Puissent les quelques idées exprimées en ces pages profiter à la vaillante phalange féminine dont la dignité, la tenue, en ces heures pénibles, rassure et réconforte! En dédiant ce livre aux mères françaises, j'ai voulu rendre un hommage de respectueuse admiration à celles qui

ont donné à la France des fils aussi vaillants.

Les hommes qui se battent, qui étonnent le monde par leur bravoure, d'où sont-ils sortis? qui les engendra, les nourrit, les prépara aux grands devoirs?

Les mères!

Pouvons-nous désormais douter de leurs belles qualités morales, — énergie, dévouement, abnégation, — de leur intelligence précise et claire, de leur souveraine bonté?

Qu'elles soient de cœur avec nous dans la réalisation de cet idéal qui nous est cher! Qu'elles forgent de leurs mains diligentes pour leurs filles, sœurs des héros, l'arme de la lutte, — l'arme de la vie!

LA FEMME ET LA GUERRE

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

Avant d'étudier le rôle assigné à la femme par la société, demandons-nous s'il est conforme à celui que lui imposa la sage et prévoyante nature. Car, dans ce vaste et harmonieux univers, la création la plus infime a sa place marquée, et, entre la plus petite et la plus grande, il n'y a qu'une différence de degré.

Eh bien ! la fonction essentielle de la

femme, sa raison d'être, c'est la procréation et la conservation de l'espèce.

La société, prévenue, semble-t-il, par l'instinct même, a compris, dès le début, la nécessité de mettre la femme en état de remplir sa mission naturelle dans les meilleures conditions de sécurité, d'accord avec les mœurs et la loi. Elle a donc imposé le mariage, lequel est une conquête.

Ses effets, au point de vue social, sont incalculables. Il permet d'enregistrer, de contrôler les naissances, partant de déterminer à un jour, à une heure près, l'âge de chacun. C'est à lui qu'on doit de pouvoir grouper sous un même nom les divers membres de la même famille. Et le besoin d'un nom est si utile que l'Assistance publique est chargée d'en donner un aux enfants trouvés que la société ne peut rattacher à aucun groupe.

Au point de vue économique, les effets du mariage ne sont pas moins importants. La

propriété individuelle étant admise, il importait d'en assurer la transmission intégrale aux enfants. Par le fait seul qu'un père est allé à la mairie déclarer la naissance de son rejeton — qui porte son nom — il prend l'engagement de l'entretenir, de l'élever, de lui léguer sa fortune. Et seule l'indignité prouvée de cet enfant le délierait de ce devoir sacré.

Cette institution est donc le meilleur hommage rendu à la nature par la société, justement soucieuse de permettre à la femme de jouer son rôle et d'en assumer pleinement la responsabilité légale. L'enfant né de cette union, officiellement consacrée devant témoins, possède, en venant au monde, une personnalité. Il a droit à la protection, il existe, il compte.

***

Or, nous constatons, et chacun le constate

avec nous : depuis de nombreuses années déjà, le mariage subit une crise.

D'où provient-elle ? Que s'est-il donc passé pour que cette institution si sage, si conforme aux vœux de la nature, si utile au fonctionnement de la société, soit ainsi en danger au point d'inquiéter les esprits les plus indifférents ?

Il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin la réponse. La crise du mariage qui sévit sur les peuples en raison de leur degré de civilisation, tient à l'évolution même de la vie. En multipliant le pouvoir de l'homme, le progrès a multiplié son appétit de jouissance. Arme à deux tranchants, excellent et détestable, meilleur et pire, le progrès ne s'est pas contenté de satisfaire des besoins, il en a créé. Que dis-je, il en crée chaque jour, dont il promet, dont il poursuit la satisfaction. De sorte que chacune de ses conquêtes est à la fois un bien et un mal, un bien à cause des choses nou-

velles qui vont surgir, un mal à cause des choses anciennes, trop lentes à le suivre dans sa course effrenée.

Le mariage est de celles-là. Il est devenu plus difficile parce qu'il s'accorde de moins en moins avec le rythme plus rapide imposé à la vie. Il n'est plus « dans le mouvement ».

Autrefois, l'homme croyait les forces naturelles intangibles ; il les respectait, les craignait, les jugeait indifférentes sinon hostiles et se contentait de vivre là où le destin l'avait placé, s'accommodant jusqu'à la fin de son existence terrestre des situations qui régissaient l'univers le jour de sa naissance. Quand il levait les yeux, c'était pour regarder le ciel. Alors, on s'arrangeait, on avait des goûts modestes, conformes à sa situation. Comme on souhaitait peu, on était exaucé à bon compte. Et puis ce n'est pas sur cette terre qu'on cherchait la félicité.

Peu à peu, cependant, l'homme a senti

que la nature n'est pas une ennemie, il a osé l'interroger, timidement d'abord, puis avec une assurance grandie par le succès. Il sait aujourd'hui qu'elle répondra toujours ; et il lui demande ses secrets, il ne doute plus de rien, il a secoué les terreurs ancestrales, et il va de l'avant, persuadé que non seulement il n'a pas épuisé la série des conquêtes, mais encore qu'il n'en est qu'au début.

A ce jeu, il s'est grisé. Comme chacune de ses victoires se traduisait pratiquement par un supplément de bien-être, il s'y est habitué. Il est devenu plus exigeant, plus raffiné, plus paresseux devant l'effort d'autrefois, simplifié ou même supprimé par la machine. Le goût du luxe s'est insinué lentement dans tous les milieux sociaux, a pénétré les campagnes les plus reculées. Une foule de besoins sont nés, dont nous devenons, à notre insu, les esclaves. Compliquée à l'infini, la vie — si simple au fond

et belle uniquement parce que simple — tend de plus en plus à devenir un enchevêtrement de petites choses disparates, insignifiantes, puériles, absurdes, mais dont la privation nous frappe à l'instar d'une catastrophe.

Alors, quoi d'étonnant à ce que les appétits, surexcités par de telles convoitises, s'exaltent au détriment des caractères ? Lequel est le plus exposé à capituler avec sa conscience, celui qui ne désire rien, ou celui qui désire tout ? Du haut en bas de l'échelle sociale, la confusion est complète. Personne ne veut rester à sa place, personne ne se déclare content de son sort. On a perdu le respect, le sentiment de la hiérarchie, de la discipline. On discute, on dispute, on critique, on affirme, chacun dit son mot.

Fatalement, les rapports de l'homme vis-à-vis de la femme, si francs jadis dans la longue période de calme, devaient se

modifier, se compliquer, se tendre. Autrefois, les conditions faciles n'exigeaient pas de longs calculs. La vie n'était pas un problème. Les êtres cherchaient d'instinct à se grouper, à s'unir en vue de la lutte contre les forces, encore indisciplinées, de la nature. Ils y réussissaient, parce qu'ils avaient tous le même idéal, conforme à la règle. Les enfants n'étaient pas une charge. Au contraire, on accueillait avec joie ces futurs défenseurs qu'on dressait vivement à la tâche, et qu'on était certain de pouvoir nourrir. Et puis il n'y avait pas alors la spécialisation que le progrès devait apporter à chaque métier. Les attributions des deux sexes étaient communes. Comme on pouvait toujours se remplacer, le travail ne chômait point, chacun fournissant sa part selon ses moyens.

Aujourd'hui les rôles sont nettement différenciés. L'homme s'est attribué le principal. Où doit-il puiser les forces nécessaires

pour le remplir efficacement ? A qui doit-il demander le secret du succès ?

A lui-même, à son intelligence, à son énergie, à l'emploi judicieux de ses facultés. Talonné déjà par des rivaux prompts à profiter de ses fautes, fort embarrassé d'assurer sa propre subsistance pendant les premières années,— les plus dures — peut-il considérer sans effroi la perspective de partager avec un être qui ne lui apporterait rien en échange, le mince pécule à peine suffisant pour ses besoins personnels, pourtant modestes?

Ce n'est donc pas assez de travailler du matin au soir, il faudrait encore entretenir une femme, assumer la responsabilité de la progéniture que le mariage comporte ! Pas si vite ! La plus élémentaire prudence commande de ne se lancer qu'une fois en possession d'une situation solide, capable de subir victorieusement tous les chocs. Ce point acquis, on verra.

Et comme d'autre part les distractions sentimentales, coûteuses parfois mais facultatives, ne manquent jamais à l'homme jeune, fût-il médiocrement pourvu de charme et d'argent, il n'y a aucune raison de prendre prématurément une décision qui viendra plus tard, à son heure.

Aussi bien, les parents sont les premiers à prêcher la réflexion. Leur fils est si merveilleusement doué, il ira si loin ! Qui sait où il s'arrêtera ? Qu'il patiente aujourd'hui, puisqu'il doit trouver mieux demain !

Et le temps passe, et les braves gens ne pensent pas à leurs filles qui se fanent, qui vieillissent, pendant que leurs fils s'acharnent à la conquête d'une situation, jugée toujours indigne de leur ambition. Ils y penseront, trop tard. Ils ne voient présentement que le garçon, dont la valeur augmente d'année en année. Plus il attend, plus il est en droit de viser haut, car

il évolue dans un milieu plus relevé, parmi des pièces de choix. Alors, il aura de fortes chances de réaliser à son gré, après un célibat agréablement partagé entre le travail et le plaisir, ce qu'on appelle un beau mariage.

Effrayé d'un côté par les charges, sans cesse accrues, de la vie, stimulé de l'autre par le désir d'arriver plus loin, plus haut, l'homme tend donc à se réserver avant de signer l'engagement solennel qui le liera pour la vie entière. Certains, jamais satisfaits d'eux-mêmes, prolongent le célibat jusqu'aux approches de la vieillesse et se marient par peur, à l'âge des rhumatismes. Certains s'encroûtent dans leurs habitudes au point qu'ils s'y maintiennent définitivement.

Ainsi s'est constitué, dans le clan masculin, une corporation de célibataires, jeunes ou vieux, dont le nombre semble croître sans cesse.

***

Que s'est-il passé dans le clan féminin ? Comment les parents se sont-ils comportés à l'égard de leurs filles menacées par la crise ?

Le mieux du monde, à coup sûr. Ils ont, comme on dit, fait leur devoir, plus que leur devoir, et nul ne serait en droit d'adresser le plus léger reproche à ces braves gens. Leur enfant, élevée selon les principes actuellement en vigueur, représente le type le plus accompli de sa race. Elle possède l'instruction qui convient à sa fortune, à son rang. Elle sait ce qu'il est convenable de savoir, elle ignore ce qu'il faut ignorer. Gâtée, cajolée, choyée, adulée, elle est, sinon jolie, du moins charmante. Celui qui épousera ce trésor ne sera pas à plaindre. Ses parents l'aiment. Ils souhaitent la voir continuer à vivre dans les mêmes conditions de bien-être et de confort sous leur protection, jusqu'au

jour, pas éloigné, où ils croiront devoir la confier à un mari qui voudra bien s'en charger et qui lui donnera, outre la sécurité matérielle, les joies de l'amour et de la maternité.

Ce souhait, si légitime, se réalise-t-il facilement ?

C'est ici que nous allons constater les difficultés du problème figuré par ces deux termes : la marchandise qu'on offre à profusion, et les acquéreurs qui font défaut.

Ils sont défiants, et il y a de quoi. Ils connaissent la vie par expérience. Ceux qui occupent une belle situation — les seuls désirables, — se soucient médiocrement d'en partager le profit avec un être qui leur fournira un appoint insignifiant ou nul. Les candidates n'ont en soi, aucune valeur, elles ne représentent, pratiquement qu'une charge. Et la preuve, c'est qu'on a imaginé de leur adjoindre une prime destinée à tenter l'acquéreur : la dot.

La dot ! Ici nous touchons à un point extrêmement douloureux. Nous savons au prix de quels efforts, de quelles privations l'infortuné père est parvenu à l'amasser, cette maudite et chère dot ; nous n'insisterons pas sur les ruses, les mensonges, employés par les plus honnêtes gens, pour tromper, pour éblouir, et nous ne soulignerons pas les conséquences désastreuses de ces détestables pratiques qui aboutissent si souvent à la séparation ou au divorce, triste rançon des unions mal assorties.

Il n'importe. Tous les moyens sont bons quand il s'agit de « caser » sa fille. Une fois l'affaire dans le sac — car c'est une affaire généralement conclue par-dessus la tête de l'intéressée — elle s'expliquera, s'il le faut, avec son mari. Lui non plus n'est pas exempt de reproches, il a exagéré l'importance de sa situation, il n'a dit qu'une partie, la plus flatteuse, de la vérité. Dès qu'on est pris dans l'engrenage, tant pis,

il faut s'en tirer comme on peut. Et tel négociant qui dans ses relations commerciales n'a jamais enfreint les règles de la plus stricte honnêteté, n'hésite pas à employer des procédés douteux, à maquiller la « marchandise » pour surprendre la bonne foi du client. Et le client, c'est son gendre, l'homme choisi entre tous, et qui doit assurer le bonheur de son enfant !

Et c'est ainsi. L'enjeu est si important ! Et puis, on calme ses scrupules de conscience en se disant que les autres en font autant. C'est de bonne guerre, il faut savoir marcher avec son siècle.

Donc tous les parents, indistinctement, élèvent leurs filles en vue du mariage. Il n'est point pour elles d'autre idéal, et toute l'éducation féminine consiste à leur fournir les moyens de le réaliser.

Mais cet idéal, raisonnable et parfaitement conforme aux vœux de la nature, toutes les candidates ne l'atteignent pas. Une fausse

manœuvre, un mot, un geste, quelques billets bleus en moins dans la corbeille suffisent pour écarter le prétendant. Bref, parmi tant et tant d'appelées, peu, relativement, d'élues.

Nous voyons donc, dans le vaste camp féminin, se former deux catégories : les privilégiées, qui ont réussi à trouver un mari, et les autres qui, ayant échoué, deviennent des « vieilles filles » et restent à la charge de leurs parents.

Celles-là sont des victimes. Nous ne disons pas, notez bien, que toutes les femmes mariées sont heureuses. D'abord, dans des unions basées sur l'intérêt et consenties en dehors des sentiments personnels, le bonheur est bien aléatoire. Ensuite il y a une foule d'éléments — caractères, goûts, habitudes — qui entrent en jeu et qu'on ne connaît qu'à la longue, donc trop tard. La question d'ailleurs n'est pas là. Heureuses ou non, elles ont justifié les espoirs de leur famille, elles ont atteint le but proposé,

elles sont désormais en règle avec la nature, avec la société. Elles n'appartiennent plus à leurs parents, elles ont une personnalité, elles peuvent marcher la tête haute, sortir seules, promener leurs enfants, qui consacrent la noblesse et l'utilité de leur rôle.

Voilà des créatures dignes d'estime, qui remplissent bien leur mission.

Mais les autres, celles que l'homme a dédaignées ! Quelle tristesse, quelle humiliation de se sentir un être indésirable, encombrant, qui va traîner sa vie en marge de la grand route et disparaître sans laisser de traces, après avoir trahi les plus légitimes espérances !

Comment, pourquoi cette infortunée n'a-t-elle pas réussi comme les camarades ? On n'a rien épargné cependant pour assurer le triomphe. La dot a coûté vingt années de travail au père, forçat volontairement condamné aux plus maussades besognes. Le

pauvre homme se disait : « Allons, encore un peu de courage. Une fois qu'elle sera mariée on se reposera, on se retirera des affaires, on ira finir ses jours à la campagne. Quelle récompense de la savoir heureuse, unie à un brave garçon qui lui donnera de beaux enfants ! »

Et le brave garçon ne s'était pas présenté ; ou plutôt il n'avait pas insisté. Les jeunes gens d'aujourd'hui sont exigeants. La beauté, le charme, la grâce, sans doute... Ce qu'ils demandent, c'est de l'argent, beaucoup d'argent. Et le père a beau en offrir, ils trouvent qu'il n'y en a jamais assez.

Ils semblaient pourtant si empressés jadis auprès de la petite, quand elle apparaissait timide et rougissante au seuil des salons. Comme ils faisaient cercle autour d'elle, comme ils se disputaient l'honneur de figurer sur son carnet de danses ! En dix, en quinze années d'exhibition dans le monde, plus d'un honnête roman s'était ébau-

ché sous les lustres. On avait sa cour de fervents, qu'on retrouvait d'une maison, d'une plage à l'autre. C'était là certainement, dans cette élite, qu'on choisirait. Déjà, on avait choisi...

Hélas ! Les filles ne choisissent pas. Elles ne savent rien, elles n'ont rien, elles ne sont rien. Elles ne peuvent que se montrer, et puis attendre. Celui qui choisit, c'est l'homme.

Il a la force, il a le pouvoir. Il vient quand il veut, il part quand cela lui plaît. Il ne doit compte de ses actes qu'à sa propre conscience. Nul n'a le droit de l'interroger, de le provoquer. Tant pis pour celle qu'il dédaigne, tant mieux pour celle qu'il distingue ! Question de chance.

Evidemment les victimes, malgré leur déception, n'ont pas recours au suicide. L'instinct de la conservation leur enjoint de ne pas abandonner ce bas monde, si méchant pourtant. Après avoir pesté contre la cruauté de ce que nous appelons le destin,

elles s'adaptent, selon la loi générale, aux conditions qui doivent désormais régenter leur vie.

La plupart, résignées, restent accrochées à leurs parents. Quelques-unes, libérées grâce à une fortune personnelle, s'arrangent un petit intérieur où elles coulent des jours sans fièvre parmi les souvenirs du passé. D'autres, pourvues d'une intelligence plus vive, cherchent dans le travail un divertissement,et elles l'y trouvent au point de s'accommoder d'un état qui, en les affranchissant de la famille, les laisse libres de se vouer sans réserve à l'étude.

D'autres enfin se révoltent.

Elles se sentent jeunes, pleines d'entrain. L'homme n'a pas cru devoir les associer à son existence, eh bien! elles chercheront à connaître quand même les joies qui dépendent de lui, et puisque le moyen régulier — le mariage — est jugé impossible, elles passeront outre, elles rompront au besoin

toutes relations avec la société qui n'a pas tenu ses promesses, qui n'a pas récompensé leur soumission à ses lois, et qui maintenant leur demande des sacrifices au-dessus de leurs forces. Elles ont droit, comme tous les êtres, à l'épanouissement complet de leur personnalité. Elles y arriveront !

Alors, du moment qu'il ne s'agit plus de signer un engagement pour la vie entière, vous pensez si les scrupules masculins s'évanouissent. Désormais, les choses n'ont plus la même importance, et l'union libre — ce redoutable piège tendu par l'égoïsme de l'homme à la crédulité de la femme, — apparaît comme une solution facile. Entraînées dans l'aventure, ces déclassées sont perdues pour la société.

Les pauvres !

Elles ignorent en effet, ce qui les attend. Grisées par les délices de la minute présente, elles s'y abandonnent sans penser aux durs lendemains. Ces novices, promptes à croire

les bonnes paroles, n'ont pas assez vécu pour comprendre que si la loi impose le mariage, c'est dans leur propre intérêt, afin de les sauver du danger. Elles appellent le mariage un préjugé et s'imaginent pouvoir s'en affranchir. Erreur ! C'est un acte de prévoyance, inspirée par la plus haute sagesse. La société connaît bien l'homme, puisqu'elle est son œuvre. Elle connaît son inconstance, sa légèreté...

Il n'importe. Qu'elles acceptent leur sort ou s'insurgent contre lui, qu'elles restent jusqu'à la fin de leurs jours dans leur milieu d'origine, ou qu'elles le quittent pour se composer une existence indépendante soumise à tous les risques, les unes et les autres sont des victimes. Elles ont manqué leur mission ici-bas, elles sont condamnées à vieillir seules.

Est-ce leur faute?

Non ! Toutes ont souhaité se marier, être mères. Elles ont suivi aveuglément les con-

seils de leurs parents, elles ont joué avec conviction leur rôle. Elles ne furent ni plus ni moins habiles que les rivales. Elles eurent moins de chance, simplement.

Est-ce la faute des parents ?

Non plus! Ils se sont eux aussi conformés à la tradition, sans la discuter, ils ont traversé la série d'épreuves imposées par l'usage. Ils n'ont lésiné sur aucune dépense. Après avoir fait de leur enfant une demoiselle accomplie, au goût du jour, ils l'ont menée dans les endroits consacrés, où se tiennent les acquéreurs éventuels. Pour les décider, ils avaient préparé dans l'ombre un sac plein d'écus. Eh bien, les écus ont été jugés insuffisants. Maintenant la demoiselle, graduellement éclipsée par le lot constamment renouvelé des candidates plus jeunes, a passé l'âge des exhibitions. Elle ne peut plus, décemment, concourir ; l'instinct l'avertit qu'il faut renoncer. Elle ne sort plus, elle reste dans cette maison qu'elle

aurait dû quitter, auprès de ses parents désolés.

Ce n'est pas leur faute.....

C'est la faute de l'homme, qui se montre trop exigeant et se dérobe devant les responsabilités. La société a donc sa part dans ce fâcheux état de choses.

***

Adressons-nous aux parents, et parlons net.

Pourquoi prétendez-vous offrir des non-valeurs à ceux qui ont de la valeur ?

Loin de moi l'intention de dénigrer vos filles. Parfaitement élevées, sérieuses sous leur apparence frivole, elles seront sans aucun doute des épouses accomplies, des mères incomparables. A bon droit vous pouvez vous enorgueillir de votre œuvre, parfaitement conforme à votre idéal.

En quoi consiste la valeur d'un être ?

Certes, les principes forment la base même de la personnalité. Ils ne suffisent pas, cependant. Il faut leur superposer le talent, et encore est-il nécessaire de pouvoir échanger ce talent contre des espèces sonnantes et trébuchantes. Car on n'a jamais vécu de l'air du temps, et ce n'est pas aujourd'hui qu'on inaugurera ce mode, reconnu impossible par nos sages et accommodants aïeux. Tant qu'il ne rapporte rien, le talent est un luxe, une bague au doigt, comme on dit. La valeur d'un individu c'est ce qu'il gagne. Ou si vous préférez, l'argent est la mesure de chacun. On « vaut » tant.

Ceci dit, quel genre d'hommes recherchent les parents ?

Ils tiennent le plus grand compte, certainement, des qualités morales, et c'est d'elles qu'ils s'informent avant d'ouvrir à l'inconnu l'accès de leur maison. Mais cette précaution préliminaire une fois prise, quel élément doivent-ils considérer ? La situation.

Quand on dit qu'une jeune fille a fait un beau mariage, on n'entend point que son mari est intelligent ou distingué ou « bien » de sa personne, on entend qu'il détient une situation brillante. Et les grades, les titres, les décorations acquis au cours de la carrière n'ont en réalité d'intérêt que par le surcroît de solde ou de profit attaché à leur possession.

Les parents évidemment offrent leur fille, pleine de qualités. Cependant, il lui en manque une, celle qui permet à un être de subvenir à ses propres besoins. On s'étonne que le futur mari ne se contente pas des attraits physiques et moraux qui constituent le charme souverain de la personnalité féminine. On s'étonne qu'il réclame, en plus, une dot. Ses prétentions, à dire vrai, sont parfaitement légitimes. Elles dénotent un sentiment des responsabilités qui devrait attirer la sympathie sur ce garçon avisé.

Sa situation, en effet, lui appartient ; elle

est son œuvre, elle est appelée à augmenter ou à diminuer selon la façon dont il saura l'exploiter. En dépit de sa solidité, elle n'est pas à l'abri des surprises.

Or, la femme est étrangère à ce passé de labeur. Ses vertus personnelles, si précieuses en soi, constituent matériellement un appoint nul. S'il demande une dot, c'est simplement pour posséder une réserve où il pourra puiser les fonds nécessaires à l'entretien de sa compagne — de son associée — laquelle ne lui apporte qu'une charge.

Il n'y a qu'à s'incliner devant ce raisonnement dont la justesse n'est que trop évidente.

Aussi, pourquoi n'a-t-on pas armé la femme en vue de lui donner une valeur propre, de la rendre indépendante, c'est-à-dire maîtresse de son choix ? Comment a-t-on pu se tromper à ce point ? Pourquoi l'humanité, depuis des siècles, persévère-t-elle dans son erreur ?

Car tout le mal vient de là, — de là seulement.

L'homme, au lieu d'aider la femme à se développer, à conquérir son droit personnel direct à la vie, s'est ingénié à la maintenir en tutelle, en esclavage, pour en faire un objet de luxe, une poupée, un être faible et frivole incapable de cheminer sans lui. La famille et le mari : voilà les deux seuls états qui lui soient permis ; et combien sont condamnées à vieillir dans le premier, faute d'avoir pu atteindre le second.

Car le second dépend de l'homme.

Certes, ce point de départ — la femme, plus délicate, plus fragile, ne doit pas travailler — a pu se justifier autrefois. Les sociétés primitives ont reconnu la nécessité de mettre à l'abri la mère, c'est-à-dire la race, et de confier à l'homme, au guerrier, au chasseur, le soin périlleux de défendre, de nourrir la tribu menacée. C'est à cette précaution élémentaire, dont l'exemple est

partout dans la nature, que l'humanité doit sa durée. Oui, cela était très beau, très noble, très généreux, que le mâle plus robuste assumât les peines et les risques de la lutte, tandis que reposait dans l'ombre, sur la couche préparée par ses mains rudes, la créature d'élection, au parler plus doux, au cœur plus tendre, à la chair plus blanche, qui portait dans ses flancs lourds l'avenir du monde.

Mais les conditions ont changé. Celle que Renan appela si magnifiquement « l'ouvrière de vie », estime aujourd'hui cette tutelle humiliante. La lutte, toujours aussi âpre, sinon davantage, a changé de terrain et d'objet. La femme se sent capable d'y prendre part. Elle demande des armes pour s'en servir, le cas échéant, non pas contre l'homme — comme certains malintentionnés affectent de le croire — mais contre la vie, où elle veut conquérir une place à côté de celui dont elle ne veut plus dépendre, — même pour en être l'idole.

Que désire-t-elle ? Accomplir sa mission, simplement. Si le mariage était une institution obligatoire, comme le service militaire, et si chaque femme était assurée de trouver un défenseur, elle ne se plaindrait pas. On comprendrait alors qu'elle ne travaille pas, et tout en déplorant le danger d'un pareil système qui place entre les mains d'un seul le sort de la famille entière, on encouragerait la femme à profiter de la quiétude fournie par le travail du mari pour s'initier aux responsabilités que pourrait lui imposer sa disparition. Il n'y aurait que demi mal. L'homme, évidemment aurait tort quand même, il irait contre ses propres intérêts en maintenant dans une position subalterne un être capable de collaborer efficacement à l'œuvre commune. Il se priverait d'une force, ou du moins ne l'utiliserait qu'à moitié.....

Or, le mariage n'est pas obligatoire. Comment les choses se passent-elles ? En échange de la soumisssion exigée de la

femme, lui offre-t-on la sécurité promise ? On dit constamment — et c'est un lieu commun répété à l'envi par les écrivains les plus considérables — on dit que la femme ne doit pas prétendre aux grands travaux, que son rôle, éminemment noble et sacré, est de se vouer corps et âme aux soins de l'intérieur et des enfants. Et les poètes ont célébré sur le mode lyrique la beauté de ce rôle, œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Certes l'intérieur, les enfants. Mais de qui cela dépend il ? De l'homme. Donne-t-il toujours ce trésor ? Qu'il commence à l'assurer. Après, il aura le droit de l'en charger. Elle ne demande que cela. Le reste viendra ou ne viendra pas, qu'importe. Avec un tel point de départ, on peut aller loin.

L'homme ne veut pas que la femme travaille ? Fort bien, qu'il travaille pour elle !

Or, nous constatons qu'il s'en soucie de moins en moins et nous voyons se développer parallèlement à la corporation mascu-

line de célibataires, une corporation féminine, laquelle n'accepte d'ailleurs le célibat que contrainte et forcée.

Ces non-valeurs, dont le nombre augmente sans cesse accroissent les charges des familles, donc du pays. Elles encombrent le « marché », répandent autour d'elles une atmosphère de tristesse et de découragement. Les parents se voient forcés d'assumer jusqu'à la fin de leur vie les lourdes responsabilités dont les aurait libérés le mariage de leur fille. La natalité, déjà faible, diminue.

Et c'est ainsi que les pays vont à la ruine.

***

La ruine !

Avant le brusque réveil de la guerre, certains esprits clairvoyants l'annonçaient. On les raillait, on taxait de puériles leurs craintes, on estimait vain les remèdes proposés, on caricaturait, on chansonnait ces braves

gens acharnés à un problème insoluble.

Les choses, évidemment, n'allaient pas fort, on sentait obscurément un malaise peser sur la société, on savait qu'il restait bien des étapes à franchir avant d'atteindre la perfection. Mais on se répétait que la perfection n'est pas de ce monde, on se consolait en pensant qu'il vaut mieux regarder en bas qu'en haut, que le mal est nécessaire comme le bien, bref une foule d'arguments que les bons apôtres emploient pour endormir les souffrances des humbles. Et comme d'autre part la vie n'accorde jamais de répit, comme on n'avait pas assez de toute son activité, de tout son courage pour conquérir ou défendre sa place, on laissait aux oisifs le soin d'étudier et de discuter, on s'arrangeait, on s'installait dans son coin.

A quoi bon lutter contre le destin? Chacun de nous doit s'accommoder des conditions qui lui sont imposées. Il faut se faire une raison. C'est la sagesse populaire qui l'affirme,

et elle est bien placée pour le savoir.

Et puis, malgré la rigueur des temps, les bons moments ne sont pas rares. On est libre, on peut aller et venir sans contrainte, on a la liberté de conscience, la liberté de la presse, maintes libertés dont on ne se sert pas mais qu'on aime à proclamer. On a le droit de parler et de se taire, de montrer ses opinions sans risquer le bûcher ou l'échafaud. Le monde appartient aux forts, qui savent oser. Que de conquêtes depuis les jours lointains où l'humanité, figée dans l'ignorance — dans « l'obscurantisme » — tremblait sous la menace du sabre ou du goupillon! Apparemment elle est parvenue au stade suprême de son évolution. L'avenir ne saurait apporter que des améliorations de détail. L'essentiel est définitivement acquis. Pour le reste, que chacun tire parti, à son gré, des éléments dont il dispose. Le bonheur est un bien strictement personnel, sans rapport avec l'ordre social.

Certes, il est facile d'affirmer que la fatalité domine l'existence de tous les humains et que la femme est née pour obéir. Ce qui est sûr, c'est que depuis longtemps elle n'est pas, elle ne peut pas être heureuse, au fond, et cela parce qu'elle subit sa vie au lieu de la choisir.

Aujourd'hui, elle se rend compte que ses tristesses proviennent de l'homme, seul responsable des vices de l'organisation dont elle souffre — et qui est son œuvre. Parce qu'elle n'est pas assez jolie ou parce qu'elle est trop pauvre, elle doit renoncer à occuper une place comme ses camarades, renoncer à l'amour, aux joies divines de la maternité. Elle est réduite, ou bien à rester dans sa famille qui la garde par nécessité et lui en veut d'avoir trahi ses espoirs, ou bien à se laisser marier avec un inconnu qui la prendra surtout à cause de sa dot, ou bien à épouser l'élu, l'homme désintéressé mais de situation modeste, dont l'imprévoyance l'ex-

posera neuf fois sur dix à la catastrophe qui doit fatalement suivre sa disparition.

Et elle aura beau dire et beau faire, elle est désarmée.

***

Cette situation fâcheuse ne tient pas à la nature, nous le savons; elle est la conséquence logique du préjugé qui domine toute l'éducation bourgeoise : la femme n'est pas faite pour travailler !

Depuis des siècles, la bourgeoisie vit sur cette idée que l'homme seul, l'être fort, doit pourvoir à l'entretien de la femme, l'être faible. Tous les emplois, toutes les places lui sont donc réservés. Il faut bien en effet lui permettre de remplir sa mission.

De ce principe absolu, intangible jusqu'à ce jour, on aurait pu conclure ceci : déchargée du soin de veiller sur sa propre personne, la femme devait demeurer à l'abri des res-

ponsabilités et ne connaître jamais que deux tutelles : la famille d'abord, et immédiatement après, automatiquement en quelque sorte, sans effort, sans à-coup, le mari. D'une maison à l'autre, un saut. L'enfant, du jour au lendemain, se muant en femme. C'était parfait.

Ce serait parfait si la réalité justifiait toujours ce calcul. Il s'en faut, malheureusement. Les parents sont hors de cause. Ils tiennent leurs engagements, ils les dépassent au besoin. L'auteur responsable de la crise, c'est le célibataire. Il tend de plus en plus à se dérober devant des obligations jugées trop lourdes, il préfère attendre la bonne « occasion ». Si elle ne se présente pas, tant pis. Tout, plutôt que la misère à deux.

Certains objecteront qu'il est un égoïste, guidé par l'intérêt, dépourvu de sentiments généreux. Les jeunes gens n'obéissent pas tous, grâce à Dieu, à des préoccupations si vulgaires. La race n'est pas éteinte, en notre

beau pays,des êtres nobles pour qui l'argent pèse moins que l'amour. Une femme leur plaît, elle n'a pas de dot. Qu'importe, puisqu'ils l'aiment ! On s'arrange toujours quand on possède cette richesse divine, inépuisable parce que constamment renouvelée aux sources de la vie.

Un homme qui ne se vend pas, c'est, par le temps qui court, une manière de « héros ». On le cite en exemple. L'idée qu'il existe, perdus au milieu de la foule, des êtres pareils, entretient, justifie les espoirs des déshéritées. Il n'est pas une jeune fille qui ne se dise :

— Ah ! si j'avais la chance !

Il faut être juste. Est-ce vraiment une chance ? Supposez que le beau rêve se réalise. Certes, aucune arrière-pensée ne l'a guidé dans son choix. Il a gâté, choyé sa femme, il l'a entourée d'une atmosphère de tendresse, il lui a permis de savourer à loisir son bonheur, si rare. Et pourtant, ce

héros s'est engagé dans une voie bien dangereuse. Il a commis, sans le vouloir, une imprudence grave. Il a vécu au jour le jour, il n'a pas prévu qu'il pourrait disparaître brusquement, avant d'avoir assuré l'avenir de son petit monde confiant, il a pensé à tout — sauf à la mort. Et la mort, glorieuse certes mais prématurée, n'est pas un événement rare à l'heure actuelle.

Le malin, lui, n'a pas voulu se lancer avant de posséder le viatique indispensable : la dot. Il vous répondra qu'il a fait son devoir en refusant d'associer à son existence une créature dont il redoutait de ne pouvoir assurer le bien-être. Et vous serez forcé d'approuver une attitude aussi sage, encore qu'elle soit plus souvent dictée au célibataire par le souci de faciliter son existence personnelle, plutôt que par le désir d'épargner à la femme les tourmentes de la gêne.

Qu'il se marie, qu'il garde intacte la dot et se contente du gain fourni par son tra-

vail, alors nous admirerons sans réserve son désintéressement.

***

Quoi qu'il en soit, les faits sont là. Le nombre des célibataires, — des inutiles, augmente de jour en jour.

Qui en souffre ? La femme.

En dehors de toute considération sentimentale, — elle n'est pas arrivée à l'âge du renoncement définitif sans avoir acquis une personnalité. Elle n'est plus une enfant. Si certaines illusions s'obstinent à ne pas mourir en son pauvre cœur meurtri, elle n'en est pas moins capable de voir, de comprendre. Elle se rend parfaitement compte du surcroît de charges qu'elle cause à sa famille — à son père. Elle l'aime, elle sait le mal qu'il s'est donné, le cher homme, pour la rendre heureuse, elle connaît maintenant ses angoisses si allègrement supportées.

Elle soupçonne, elle devine les choses, bien qu'on n'en parle jamais, bien qu'on évite les allusions au passé irrémédiablement aboli. Son père ! Elle aurait tant voulu qu'il se reposât enfin ! Après une vie déjà longue, exclusivement consacrée au travail, n'avait-il pas gagné le droit à la retraite ? Tout était prêt. Il n'attendait que son mariage pour savourer ce rêve, objet de ses plus lointaines convoitises.

Et il avait dû reculer l'heure, et à force de la reculer, elle n'était jamais venue — et elle ne viendrait jamais !

Et cela, par sa faute, à elle. Si, au lieu d'une fille, il avait eu un garçon, il serait depuis longtemps au repos, et grand-père sans doute, heureux de ce petit monde turbulent qui égaierait sa vieillesse.

C'est vrai qu'il vieillit. Le chagrin, avec les années, cela compte double. Quand l'être humain parvient à un certain âge, il ne faut plus qu'il souffre — sous peine de

disparaître. Cette idée la remplit de terreur. Elle est jeune, elle est appelée normalement à lui survivre. Alors, que sera l'avenir ?

Le vieillard, de son côté, souffre d'assister impuissant au drame douloureux dont le dénouement approche et se précise. Bientôt il lui faudra partir, abandonner cet être sans défense qui n'a pas demandé à vivre et dont il est — pour combien de temps encore ? — le seul appui. Il se reproche d'avoir maladroitement rempli sa tâche. En travaillant davantage, en orientant ses efforts dans une direction différente, qui sait s'il n'aurait pas réussi. Comment font les autres ? Vraiment il ne méritait pas un si triste sort.

Il a été jeune, il a aimé, à son époque, comme chacun, le théâtre, la campagne, la lecture, il aurait pu collectionner des livres ou des tableaux. Dès le début de son mariage, les affaires s'étaient montrées brillantes, elles promettaient au jeune couple

un avenir rempli de félicités. Certes, s'ils n'avaient pas eu d'enfants, ils auraient pu se passer maintes fantaisies. Avec quelle allégresse pourtant n'avaient-ils pas salué la naissance de leur fille ! En voilà une qui serait heureuse dans la vie ! Rien ne manquerait à ce petit être si tendre, si aimant. Le théâtre, les voyages, les livres, au diable ces futilités ! C'est bon pour remplir l'existence de ceux qui n'ont rien d'autre à y mettre. Une seule chose importait : travailler en vue d'assurer le bonheur du cher trésor, dont l'affection paierait au centuple tous les sacrifices.

Et c'est à ce navrant résultat que tant d'efforts avaient abouti... Pauvre enfant !

Comment s'en étonner, avec un point de départ aussi faux ! Désarmée, privée de moyen d'action direct, la jeune fille doit fatalement subir le sort que lui impose l'homme. Pareille à la balle élastique qu'on se rejette de mains en mains, elle n'est animée d'aucun

mouvement propre, elle ne peut que recevoir les meurtrissures, et retombe dès qu'on cesse de la lancer.

***

Considérez donc les trois personnages symboliques qui résument la société : le père, la fille, le célibataire. Et demandez-vous lequel des trois se tire indemne.

C'est le célibataire, celui qui n'écoute que son égoïsme et ne veut pas se risquer sans être sûr d'un large dédommagement. Il est seul, délié de toute responsabilité, libre de suivre ses caprices qui ne sont pas toujours sans danger — pour les autres. Il dispose pleinement de son gain, qu'il ne doit partager avec personne. Il vit, il se laisse vivre, il prend son plaisir où il le trouve, c'est-à-dire un peu partout. Cela est parfaitement admis. La société, loin de regarder d'un œil sévère cet indépendant qui se dérobe à son

devoir, a des trésors d'indulgence pour, l'égoïste dont elle s'efforcepar mille gâteries de provoquer l'adhésion. Allons, qu'il accepte gentiment la douce violence. On s'occupe d'ailleurs de son avenir. Une gentille petite femme bien douce, bien insignifiante, suffisamment pourvue du nécessaire — et qui l'attend !

Comment ne serait-il pas encouragé dans son attitude quand il voit ce qui se passe autour de lui ?

Le père de famille est son semblable. Seulement il ne s'est pas borné à regarder la vie, à y jouer un petit rôle, en amateur. Il s'est pris au sérieux, il est allé au-devant des responsabilités, il a consenti une foule de sacrifices. Eh bien, quelle récompense a-t-il reçue en échange ? Rien que des ennuis, des tracas, des déceptions, des angoisses. Après une vie gâchée par l'inquiétude, la perspective d'être condamné au travail jusqu'à son dernier souffle, la

crainte de quitter ce monde en laissant derrière lui dans l'abandon et même dans la gêne sa pauvre fille dont il se reproche d'avoir brisé le rêve. Et l'on dit que la vertu est toujours récompensée !

Ah, le célibataire a beau jeu de comparer son sort avec celui de ce régulier, victime des « préjugés bourgeois ». Lui, ne s'est laissé convaincre ni par les raisonnements, ni par les prières, ni par l'appel aux sentiments. Il s'est soigneusement gardé des emballements dans un sens ou dans l'autre. Il s'est montré aussi défiant devant la beauté sans dot que devant la dot sans beauté. Il n'a point pris parti.

Un lâche, un traître, qui se dérobe devant le devoir ?

Non, un malin, un sage qui redoute les complications et préfère vivre tranquille, quitte au besoin, à prendre la femme des autres.....

Quant à la fille, à quoi bon insister sur la

tristesse de sa condition ? Elle aurait voulu remplir sa mission, elle apportait à cette tâche sublime et douce la foi véhémente de sa jeunesse remplie des plus belles illusions; et elle se trouve le plus souvent prise entre la souffrance du vieux père qui bientôt la laissera seule et l'indifférence du prétendant circonspect, qui la repousse. Et la souffrance du père ira en augmentant, car les années qui s'accumulent, à mesure qu'elles le rapprochent de la tombe, diminuent les chances de sa pauvre enfant, peu à peu réduite au renoncement complet. Les prétendants en effet s'éloignent, ils ne s'arrêtent plus, ils passent comme des ombres sans détourner la tête devant cette loque physique et morale, naguère créature charmante pleine de force et de santé, et qui demandait simplement à vivre.

Ce tableau n'est pas noirci pour les besoins de la cause. Combien de victimes, résignées en apparence, déplorent l'erreur

de l'éducation qui les livre sans armes aux dangers d'une lutte de plus en plus difficile ! On ne les connaît pas, on les coudoie sans savoir. Elles ne brandissent pas l'étendard de la révolte, elles ne donnent pas à leurs plaintes une forme collective. Chacune se dit : « Pas de chance ! Je n'étais pas inférieure aux autres qui ont réussi pourtant. Il m'a manqué un rien, que j'ignore. Pas de chance ! »

Et elle lève les yeux au ciel, s'en prend au Destin, qui n'en peut mais.

Le Destin, quelle conception vague et erronée, quel mot vide de sens, dangereux, qui ne recouvre que le néant ! Si le Destin pouvait enfin parler, s'il lui disait que la cause de son infortune est là, toute proche, au sein de sa propre famille, s'il lui disait cela, le croirait-elle ? S'il lui disait : « Ce n'est pas la société qui est coupable, ce sont tes parents, tes bons et chers parents dont tu es le trésor le plus précieux. Ils s'imagi-

nent avoir agi à ton égard selon la raison, ils n'ont obéi qu'à une tradition stupide. Ils se sont trompés. »

Si le Destin lui disait cela, le comprendrait-elle ? Son éducation ne l'a pas préparée à comprendre des vérités aussi directes, aussi opposées aux idées reçues. Elle aurait peur, elle n'écouterait pas la voix rude, elle ne croirait pas.

Et pourtant...

CHAPITRE DEUXIÈME

LE MOUVEMENT VERS LES CARRIÈRES LIBERALES

Pourtant, cette situation lamentable, toutes ne l'ont pas acceptée. Certaines ont protesté, autrement que par des larmes ou des paroles, contre cette injustice. Le mouvement féministe en est la preuve. Ce livre serait incomplet si nous négligions d'en fixer l'esprit, d'en indiquer les résultats déjà si féconds, d'en saluer l'avenir brillant, durable, indissolublement lié désormais à l'avenir même de l'humanité.

Qu'on ne se méprenne pas. Nous n'entendons point parler de l'agitation puérile, sinon criminelle, entretenue hier encore

autour de la plus légitime des causes par quelques énergumènes et qui a rendu le féminisme suspect aux hommes, généralement indifférents ou sceptiques. Il s'agit bien de ces histoires, oubliées aujourd'hui ! A côté de ces professionnelles qui pérorent, discutent, écrivent et fatiguent l'attention du public par des revendications, justes peut-être mais présentées sans méthode et sur un ton agressif qui les condamne d'avance à l'insuccès, à côté de ces apôtres sans cesse aux aguets dont la prose s'épanche volontiers dans les journaux, au-dessus de leurs portraits, et qui sont un peu là, et qui montent la garde et qui veillent ; à côté, il y a des femmes qui, le plus simplement du monde, sans prendre l'univers à témoin, sans demander la permission, travaillent pour se rendre indépendantes et se créer une situation.

On ne les voit pas, elles ne forment aucun groupe, aucune ligue, elles ne revendiquent

rien, elles se gardent de réclamer quoi que ce soit des pouvoirs publics qu'elles savent être les serviteurs, non les guides de l'opinion, — souveraine en France. Elles profitent des rares faveurs que la société a daigné leur accorder, non sans mauvaise grâce, et cherchent à gagner, au lieu du droit vain d'élire des politiciens qui les laisseront mourir de faim, le droit utile d'exercer une profession qui les nourrira.

Ce mouvement ne pouvait naître en France, pays aimable, pondéré, trop étroitement attaché à ses traditions et plus soucieux d'affirmer ses libertés que de les utiliser.

La bourgeoisie, en effet, ne s'est pas contentée d'emprunter à la haute société ses méthodes d'éducation, elle les a faites siennes, elle les a érigées en principes, devenus à la longue l'armature même de sa mentalité. Pour s'épargner la peine de discuter, de perdre dans des recherches constam-

ment renouvelées un temps qui doit être exclusivement consacré à la lutte, pour se reconnaître au milieu du chaos, pour avoir une réponse toute prête aux innombrables problèmes qui se posent devant la conscience, sans cesse élargie, de l'humanité, elle a été amenée par un besoin très légitime de simplification, à transformer en dogmes intangibles les formules essentielles, strictement nécessaires aux besoins généraux.

Ces formules, la grande majorité les accepte comme l'expression même d'une vérité consacrée par l'âge, donc doublement sacrée, cependant qu'une poignée de malins se servent de leur prestige, habilement rafraîchi, et s'instituent les gardiens, grassement rémunérés, d'une tradition dont ils connaissent, l'ayant personnellement éprouvé dans leur sous-préfecture, le pouvoir sur la masse. Quant aux esprits clairvoyants qui n'appartiennent ni au troupeau des menés ni à la

bande des meneurs et qui ne sont pas dupes, comment se retrouver dans la foule, comment faire entendre leur voix, où puiser l'autorité nécessaire pour forcer les intéressés à soigner eux-mêmes les maux dont ils sont les auteurs, au lieu de demander des remèdes à ceux qui ont toutes les raisons de prolonger un pareil état de choses.

Et si l'on considère que la France est le pays le plus favorisé sous tous les rapports, qu'on y coule des jours faciles au milieu du peuple qui passe à bon droit pour le plus policé, le plus accueillant de l'univers, vous comprendrez que le mouvement d'émancipation, fait du mécontentement — le progrès est l'œuvre des mécontents — ne pouvait partir de ce sol privilégié.

***

Les états scandinaves, la Russie, la Pologne, la Roumanie, les états balkaniques ont donné

l'exemple. C'est là que la femme a pris d'abord goût aux études et a commencé à poursuivre certaines carrières libérales.

En Russie notamment — car il faut se borner et nous n'avons pas entrepris d'écrire ici l'histoire du féminisme — le mouvement, bientôt généralisé, a été provoqué par la situation économique de la bourgeoisie. Ce qui prouve, soit dit en passant, que tous les problèmes, sans exception, se ramènent à une question purement économique.

Or, la bourgeoisie n'est pas riche, les fonctionnaires sont en peine de tenir leur rang avec leurs maigres appointements. Et les enfants sont nombreux.

Ces braves gens adorent les enfants. Ils ne sont pas comme nous, qui avons peur ; ils envisagent sans effroi les charges qui en résulteront. Ils considèrent les enfants comme la suprême, l'unique récompense en ce monde. Seulement, le chef de famille sait que ce bonheur se paie et qu'il devra, pour concilier

ses désirs personnels avec les nécessités de l'existence, opter entre deux solutions : renoncer à la joie de nombreux enfants afin d'accomplir largement son devoir envers ceux que les moyens permettent d'élever sans se priver, ce qui est la mode française ; — ou bien s'abandonner complètement à cette indicible félicité, mais alors en se condamnant allègrement à en acquitter la rançon.

Il adopte la seconde attitude, la seule qui puisse satisfaire son besoin de tendresse.

Certes, il y aura des moments bien durs, surtout au début, quand il s'agira d'entretenir ce petit monde avec des ressources presque nulles. Du moins, on ne s'endormira pas dans la molle et déprimante quiétude du bien-être. Enfin, on peut se donner du mal quand on est sûr d'être payé au centuple.

Car ce n'est pas pour amasser une dot à sa fille et la garder sous son toit comme une

poupée jusqu'à l'arrivée du mari attendu, que le père va se vouer aux plus dures privations. S'il agissait ainsi, il reculerait aussitôt devant la charge, manifestement trop lourde, d'une nombreuse famille. Sa méthode est plus logique et plus sage : il ne distingue en aucune façon entre les garçons et les filles, leur inculque le même idéal, les pousse dans la même direction, c'est à-dire vers une profession qui leur confèrera aux uns et aux autres le bien le plus précieux, origine de tous les biens que l'être humain peut convoiter et posséder en ce monde : l'indépendance. Dans ces conditions, que risque-t-il, puisqu'il est sûr de n'avoir pas de non-valeurs ?

Et ne le félicitez pas. Il vous répondra qu'il fait ainsi le meilleur des placements.

Le premier soin des enfants mis en possession d'une arme par la sagesse paternelle, sera en effet de venir en aide à ceux qui leur ont permis de s'élever. L'esprit de famille,

l'esprit de sacrifice, inspirent ici tous les actes. Il n'y a pas d'âge qui tienne quand on veut se rendre libre, payer sa dette. Aussi voit-on communément des gamines de douze ans sachant à peine tenir une plume entre leurs petits doigts, utiliser déjà les rudiments des connaissances déposées dans leur cerveau pour donner des leçons à leurs camarades plus jeunes ou moins douées.

Il n'est pas de spectacle plus émouvant que celui de ces enfants sérieuses et fluettes, dérobant les quelques moments de récréation afin de gagner les quelques sous supplémentaires qui leur permettront d'assurer la nourriture spirituelle ou plus simplement, hélas, la nourriture. Quelle tâche excédera plus tard les forces de ces apprenties, déjà maîtresses et qui, à l'âge où il est si difficile d'apprendre, c'est-à-dire d'assimiler, savent déjà enseigner, c'est-à-dire recréer en soi pour la projeter au dehors sous une forme universellement perceptible, la substance des

enseignements reçus? Aussi quelle généreuse émulation dans les lycées, les gymnases ! Comme elles se hâtent, comme elles s'acharnent ! Ne faut-il pas venir au secours des parents qui vieillissent, se consacrer à l'éducation des petits frères, des petites sœurs qui s'impatientent ?

Et le but, à mesure qu'il grandit, se précise. Comme il est loin encore, mais qu'il se rapproche ! Elles ne se font aucune illusion sur les difficultés qui les guettent. Car il n'est plus possible de compter sur la famille, arrivée à l'extrême limite des dépenses. Maintenant, l'heure est venue d'aborder des études plus élevées. Il est nécessaire pour les entreprendre de réunir une grosse somme. On la possède, puisqu'on l'a lentement amassée grâce à des leçons, des traductions, maints travaux.

Et puis il faudra partir, les écoles supérieures ne se trouvant que dans quelques grandes villes. Partir ! Quitter la maison

paternelle si intime, si chaude, si pleine de doux souvenirs, quitter les êtres chers, les seuls qu'on ait approchés au cours de cette existence laborieuse et pure. Et cela juste au moment où l'on commence à comprendre, à sentir, au moment où chez tous les êtres de cette nature qu'on devine sans la connaître, le cœur s'ouvre eux enchantements de la vie ! C'est vrai qu'avec un ruban au chapeau, une fleur dans les cheveux, on a la mine la plus avenante du monde, c'est vrai qu'il ferait bon d'errer sous les arbres, un livre à la main, c'est vrai qu'on pourrait se détendre un peu, déposer le fardeau !

Mais quoi, rester ici, lâchement, alors qu'on sait déjà tant de choses, alors qu'il y a tant de choses à savoir ! Rester ici et attendre ! Qui? Partir, ce n'est rien quand il s'agit de faire sa vie. Entendez-bien : faire sa vie, la façonner à son gré, la perfectionner, la rendre de plus en plus conforme à son idéal, l'anoblir, la purifier, « faire » sa vie au lieu

de l'accepter toute faite, comme les résignées. Comment hésiter ?

Aussi, quelle récompense se préparent les parents ! Ils auraient pu, n'écoutant que leur égoïsme, garder leur progéniture au foyer de misère, la condamner aux mensonges, aux artifices, à tous les tristes subterfuges que les pauvres honteux croient devoir employer pour jeter un voile sur leur détresse. Ils ont eu confiance, ils ont consenti à l'arrachement cruel, ils ont laissé partir au loin, dans un pays inconnu, avec quelques sous en poche, riche seulement d'une instruction manifestement insuffisante pour le nouveau champ de bataille, celle qui théoriquement, d'après la tradition bourgeoise, aurait dû rester là pour les aider, les soigner, les remercier des sacrifices, en attendant son mariage avec un bon jeune homme, choisi par eux.

Au loin, dans un pays inconnu ! Cette perspective qui troublerait une âme moins

bien trempée, l'enchante et l'exalte. Il lui tarde d'affronter les obstacles. Ils sont plus durs encore qu'on ne pensait. Un à un cependant elle les a surmontés.

Ce fut rude cette arrivée en France, dans ce terrible et charmant Paris qui impressionne les provinciaux, ces premiers pas au milieu de cette population alerte, vive, rieuse, qui parle — et avec quel entrain ! — un langage qu'on ne comprend pas et qui est le plus subtil, le plus nuancé du monde. Il a fallu d'abord abdiquer la fausse honte de la pauvreté, travailler de ses doigts comme une ouvrière, descendre aux besognes les plus humbles, entrer en contact avec le peuple, se loger, se nourrir, s'habiller comme lui. Il a fallu travailler dans une chambre sans feu, sous les toits, préparer soi-même sur un réchaud le maigre repas, chercher au dehors des travaux pour arriver à payer les inscriptions.

Ainsi, rognant sur la nourriture et le

chauffage, se privant du strict nécessaire, ayant froid, ayant faim, ignorant tout de ce grand Paris où l'on s'amuse, où l'on se ruine, où l'on se tue, parmi les reines du théâtre et de la mode, et les courtisanes dont on admire les bijoux, simple en sa mise et en ses discours, aimée de tous ceux qui l'approchaient, soutenue par sa foi, par l'atmosphère amicale créée autour de sa chambrette grâce aux camarades promptes à se grouper, elle a pu conquérir un à un lentement, sûrement ses diplômes, — et s'installer.

S'installer, on conçoit ce que signifie ce mot magique pour cette vaillante qui a trouvé le moyen de s'entretenir et de poursuivre ses études sans coûter un sou à ses parents, et qui possède officiellement l'arme forgée par ses propres mains. Que sa situation soit plus ou moins brillante, que lui importe; elle a une base, un point d'appui, elle ne dépend désormais de personne. Et

bientôt c'est elle qui aura la satisfaction de venir en aide à ceux qui sont restés là-bas.

***

Que la France ait bénéficié de ce mouvement, cela s'explique. La France est, de tous les pays, le plus accueillant, le plus aimable et, ne craignons pas de le dire, le plus digne d'être aimé. C'est donc elle qui reçut l'élite de cette jeunesse ardente et calme, c'est elle qui leur fournit les éléments de sa culture lumineuse et délicate, profonde et nuancée, de sa culture qui est, purement et simplement, — la culture.

Certains esprits étroits ont qualifié d'invasion cet empressement, très flatteur au contraire. Ils ont tort. Celles qui retournent dans leur pays pour y exercer la profession apprise dans le nôtre, y emportent, avec nos méthodes, le rayonnement de notre génie. Elle lui font ainsi la propagande la plus

chaude, la plus efficace, parce que la plus solidement documentée.

Quant à celles qui sont restées fixées dans leur patrie intellectuelle, devenue souvent leur vraie patrie, elles ont su conquérir des situations de premier ordre et s'imposer au respect et à l'admiration du public, surpris d'abord, reconnaissant ensuite. Leur exemple n'a pas été sans influencer bien des indécises, arrêtées par la crainte devant le seuil, jugé à tort infranchissable.

En France, au début, il entrait beaucoup de curiosité dans l'accueil fait aux premières doctoresses, aux premières avocates. Ces sujets exceptionnellement doués, dont le nombre restreint ne semblait pas devoir augmenter au point de constituer une concurrence devinrent rapidement des personnalités d'un genre particulier, nouveau. On les couvrit de fleurs, on publia leurs portraits, leurs biographies. C'était une manière de cadeau, de prime offerte par l'homme à la

femme laborieuse qui avait eu le courage de renoncer aux amusements frivoles de son sexe pour plonger ses jolis yeux dans de vieux grimoires et qui préférait à la poudre la poussière des bibliothèques.

L'équipe ne comptait que de rares unités, dix, quinze, vingt. On connaissait leurs noms et les journaux, à l'affût d'actualités sensationnelles, recueillaient leurs propos, agrementés de réflexions aimables, conformément à la vieille politesse française.

On se disait : « Cela leur fera tant de plaisir à ces avocates, à ces doctoresses, et cela est sans aucune importance. Elles arrivent de là-bas, du fond des steppes, elles ont peiné pour conquérir des diplômes que la galanterie de leurs maîtres leur a sans doute rendus faciles. Elles méritent d'être encouragées, ces enfants sages, de figurer au tableau d'honneur, au palmarès de la célébrité, à côté des « hommes du jour ». Demain, l'actualité nous enverra autre chose, qui corsera l'affi-

che. Profitons-en pendant que la mode est de ce côté. D'ailleurs nous ne sommes pas dupes. Pensez-vous que ces élues vont exercer la profession dont leur parchemin leur ouvre l'accès ? Allons donc ! Elles vont, tout simplement, comme les autres, chercher un mari, trouvé beaucoup plus rapidement à cause du bruit fait autour de l'héroïne ; elles redeviendront ce qu'elles cessèrent d'être par calcul — des femmes comme les autres, des femmes comme nous les aimons. Elles enverront promener la toque et le rabat, iront dans les grands magasins, arriveront en retard aux rendez-vous et débineront les petites amies ; ou, pour parler sérieusement, elles s'occuperont de l'intérieur et des enfants. C'est le rôle de la femme. Et s'il y a un pays au monde qui n'aimerait pas lui voir tenir un emploi différent, c'est bien la France, — la France, pays de clarté, d'harmonie, de goût, — la patrie de Voltaire — qui répudie toutes les excentricités et veut que

chacun reste à sa place. D'ailleurs ceci n'est qu'une mode exotique, bonne pour les étrangères. Elle passera vite, sans jamais atteindre les françaises. »

On ajoutait :

« La française, la parisienne — car toute française est aujourd'hui, par définition, parisienne — n'est pas faite pour étudier, elle est faite pour plaire. Là est son vrai domaine. Ne comptez donc pas qu'elle consente à troquer sa vie facile et oisive, adonnée aux soins charmants de la coquetterie, contre une vie rude, simple, dépourvue d'agréments, et fatigante. Adressez-vous en face. C'est une petite reine, et les reines ne travaillent pas; elles attendent en rêvant le prince charmant, qui est beau et riche.... C'est aussi une enfant. Comment sa fragile vertu, arrachée à la surveillance d'une mère arrêtée net au seuil de l'hôpital ou de la faculté, s'accommoderait-elle du contact avec les étudiants, des garçons justement considérés

comme dangereux? En théorie, tout cela est fort bien. En pratique il y a trop d'obstacles. Chaque race a son tempérament. La nôtre est ainsi faite. Brisons-là et cherchons ailleurs ».

***

Eh bien! le boulevard se trompait, comme les salons; journalistes et psychologues recevaient des événements un démenti formel.

En effet, il s'est trouvé que, depuis quelques années, les françaises ont commencé à suivre le bienfaisant exemple. La première partie de leur tâche fut la plus dure : convaincre les parents, qui avaient peur, qui n'osaient pas. Une fois le précieux consentement obtenu, le reste alla de soi-même. Ne profitaient-elles point des avantages que leur donnaient des études entreprises dans leur propre pays, à proximité de la famille, sous la direction de maîtres éminents ?

Ainsi le nombre s'accroît de jour en jour des jeunes filles qui veulent s'affranchir et qui préfèrent affronter les difficultés de la lutte, plutôt que de rester engourdies dans la torpeur de l'oisiveté en attendant le mari.

Leur zèle est suspect, dira-t-on, il manque du désintéressement qui seul anoblit. Au fond, le mariage reste la grande, l'unique affaire.

Eh bien ! n'est-ce pas la meilleure preuve qu'elles honorent cette institution, puisqu'elles se donnent tant de mal et s'exposent à de telles fatigues pour connaître sa douceur? Au lieu de guetter l'homme, elles cherchent par le travail à se rendre dignes de lui, à s'élever. Au lieu d'émouvoir ses sens, elles s'efforcent de capter son esprit. Elles renoncent à toutes les supériorités que leur conèrent les multiples artifices de la coquetterie, elles se présentent à lui simplement, sur son propre terrain où il règne seul, depuis des siècles. Ainsi, le maître n'aura plus

besoin de se baisser, puisqu'ils seront sur le même niveau, — ni de lui parler comme à une enfant, puisqu'elle sera une femme — ni de la guider comme une aveugle, puisqu'elle y verra clair. — Le maître aura enfin quelqu'un « avec qui causer », quelqu'un qui pourra le suivre dans le domaine des hautes spéculations intellectuelles où il se désolait d'être réduit, par sa supériorité, à évoluer seul ; quelqu'un qui ne le ruinera pas en toilettes, qui ne l'agacera point par ses bavardages, ses papotages, ses enfantillages, et qui, capable de le conseiller, de se substituer à lui au besoin, sera la compagne idéale à travers les obstacles de la vie, abordés ensemble, d'un même élan.

De quoi se plaindrait-il ?

***

Ce rêve, la majorité le considérait hier encore comme une séduisante mais combien

dangereuse utopie. Seule une élite devait, d'après l'opinion moyenne, se hasarder dans une voie semée d'embûches et d'ailleurs contraire au « génie féminin ». L'excès en tout est un défaut. Pour quelques virtuoses qui, douées d'une intelligence virile et exemptes de préjugés, pouvaient, au prix d'efforts et de concessions pénibles, réussir à s'imposer dans un monde où les bonnes places sont occupées par les hommes, combien d'autres, victimes de leurs illusions, succomberont sur la route trop longue, trop dure? Ne vaut-il pas mieux, plutôt que d'exposer des enfants à de tels risques, s'accommoder de la situation présente, acceptable en somme puisque acceptée depuis si longtemps?

La guerre va transformer en réalité ce qui n'était qu'une chimère, et la minorité d'aujourd'hui deviendra la majorité de demain.

CHAPITRE TROISIÈME

LA FEMME
ET LA DÉCLARATION DE GUERRE

Tout à coup, bouleversement général : la guerre est déclarée.

La guerre ! Est-ce possible ? Pourquoi ? Qu'a-t-on fait pour déchaîner ce fléau d'un autre âge, que les philosophes prétendaient ne jamais devoir renaître, étouffé à jamais sous les conquêtes pacifiques du progrès ?

Certes, pendant que chacun luttait dans sa sphère en vue de gagner le pain quotidien, des événements se produisaient au loin dont les conséquences pouvaient influer sur l'orientation des peuples. Le monde est si grand, si divisé, si imparfaitement soudé, les

hommes demeurent si étroitement attachés à leurs préjugés, à leurs traditions, ils aiment le sol natal d'un amour si fervent, qu'ils sont toujours prêts à prendre les armes, tenues à la portée de la main.

On connaissait aussi les revendications toujours vivaces des opprimés sur les territoires annexés par les puissants ; on savait que, malgré les paroles impies, la force ne prime pas le droit. On le savait.

Mais on comptait sur l'habileté, le tact, la finesse des représentants du pays, munis de pleins pouvoirs à cet effet — on les appelle des plénipotentiaires, — pour écarter indéfiniment l'orage, pour prolonger indéfiniment, au prix de n'importe quel sacrifice, l'état de paix indispensable au fonctionnement normal de la vie. On comptait sur la force de l'armée dont le seul prestige ferait réfléchir les provocateurs.

La guerre a existé de tout temps. C'est elle qui a établi les limites de chaque pays,

qui lui a donné sa mentalité, son tempérament; c'est la guerre qui a façonné rudement le moule délicat où devait s'épanouir la paix. Mais si elle a eu sa raison d'être autrefois, à l'époque ou les familles humaines cherchaient à se grouper, aujourd'hui que les nations ont pris leur place définitive dans l'univers repéré de bout en bout, tout appel à la violence apparaît un reste de barbarie en désaccord avec le rythme de la civilisation féconde. La lutte économique par le travail, voila le terrain noble, ouvert à l'activité de chacun et qui doit désormais centraliser les aspirations totales de l'humanité parvenue enfin à la conception de sa véritable destinée, trop longtemps obscurcie par le cruel préjugé de la gloire des armes.

Alors, devant les provocations répétées du voisin,on haussait les épaules en pensant: « Ce serait trop affreux, il n'osera pas, il veut simplement nous intimider, nous tenir en haleine. Soyons calmes et dignes. Il n'a

aucun intérêt à pousser les choses jusqu'au bout. Ne nous laissons pas impressionner. Même assuré de la victoire, il sait ce qu'elle lui coûterait. En perfectionnant à l'infini les engins de destruction, la science les a rendus si redoutables que nul ne songerait à les utiliser. Ce sont des épouvantails. Ne nous frappons pas et continuons de travailler. »

On disait cela, parce qu'on l'entendait a chaque coin de rue, parce qu'on le lisait dans les journaux, entre deux réclames pour des produits à noms suspects. On croit volontiers ce qu'on désire. Or, la France désirait la paix : elle y croyait donc. Elle y croyait de toute la ferveur de sa foi et aussi de son amour outré du bien-être, de sa nonchalence, de son enthousiasme pour les formules brillantes qui épargnent à l'esprit la fatigue d'une opinion personnelle. Elle voulait travailler, jouir tranquillement des avantages que l'univers entier lui envie. La gloire militaire, certes, elle y était sensible, mais

elle l'aimait dans les livres, dans les tableaux, sur la scène. Elle avait trop sacrifié jadis à son culte. Cela lui paraissait un héritage du passé, incompatible avec les nécessités moins étincelantes, plus prosaïques, du devoir présent. Elle goûtait le panache au théâtre, elle lui reconnaissait la valeur d'un tonique apte à maintenir sous pression les forces vives de la jeunesse, adonnée à la pratique effrénée des sports. Rien de plus.

Et puis, jusqu'au dernier moment, la vie qui se poursuit, les affaires, les plaisirs, l'activité intellectuelle, commerciale, industrielle, et les entreprises qui se fondent, et les maisons qui surgissent de terre, et les gens qui vont et viennent dans les rues, et les ateliers bourdonnant de tumulte, et les trains, et les usines, et tout ce prodigieux effort ininterrompu! Comment supposer que cela s'arrêterait net, et qu'une catastrophe serait assez terrible pour ébranler ce splendide édifice bâti par le génie des hommes?

Enfin, l'armée n'est-elle pas là, équipée, entraînée, entretenue dans un constant esprit de discipline et d'abnégation, l'armée, la « grande muette » qu'on acclame, et qui ne se laisse jamais détourner de son devoir, et qui poursuit lentement, silencieusement son œuvre. Sa seule présence ne suffit-elle pas pour imposer le respect ? On peut la voir travailler, manœuvrer. On connaît le nombre des régiments qui la composent, on sait comment ils sont répartis sur l'étendue de nos provinces. Avec une pareille sauvegarde, on est en droit de mépriser les provocations.

***

Eh bien ! ces calculs ont été vains. On voulait la paix, on s'imaginait l'avoir définitivement assurée, la guerre est déclarée ! Les délégués du pays n'ont pu, malgré leur habileté, arranger les choses. Qu'on le veuille

ou non, à cause de certains événements qu'on ignore et dont au fond on se moque, branle-bas général.

Et instantané ! On n'a même pas le temps de se retourner, de prendre les dispositions personnelles nécessitées par la gravité des circonstances. L'individu qui, la veille encore, était une personnalité, un citoyen maître de ses paroles et de ses gestes, à qui on devait des égards, et dont on flattait les opinions, et qu'on ne pouvait brimer qu'en employant des formes, le citoyen si fier de ses droits conquis par tant de sang versé, redevient subitement une unité perdue dans la masse, un numéro qui doit répondre à l'appel « immédiatement et sans délai » et s'incorporer, et s'ajouter aux autres numéros accourus en hâte de tous les points du territoire menacé. Riche ou pauvre, grand ou petit, père de famille ou célibataire, par le seul fait qu'il est né dans le pays et que, comme tel il lui doit en échange de tant de

bienfaits l'appui de son bras, il doit tout abandonner, quitter son foyer pour courir à la défense du foyer commun. Les jeunes au premier rang, les aînés derrière, chacun selon son âge et sa force, apporte sa contribution.

Pareille à la trombe qui, en quelques heures, en quelques minutes, renverse des montagnes, comble des mers, déplace le lit des fleuves, modifie en un mot l'aspect d'un pays au point de le rendre méconnaissable, la simple déclaration de guerre, la simple annonce que la nation va recourir à la force brutale des armes — tous les autres moyens de conciliation étant épuisés — afin d'affirmer son droit à la vie, hier encore indiscutable, cette simple annonce, avant même que soit tiré le premier coup de fusil, suffit pour bouleverser de fond en comble l'équilibre, établi depuis tant d'années, de l'organisation sociale.

A cette organisation bien imparfaite sans

doute mais en somme établie pendant la paix, à l'abri du péril immédiat, après maintes expériences, partant jugée conforme au génie du pays qui l'élabora ou l'accepta, succède, séance tenante et sans autre avertissement qu'un décret, un système nouveau absolument différent, basé sur d'autres principes, destiné à répondre à d'autres exigences et mis en vigueur par des hommes sinon nouveaux, du moins appelés pour la première fois à mettre en pratique leurs théories, à jouer réellement, pour de bon, le rôle à quoi ils s'étaient, pendant les longues années de paix, patiemment préparés.

Donc, changement à vue complet, changement dans le personnel, le matériel, l'orientation. L'élément militaire qui, en temps normal ne figurait qu'un rouage accessoire, devient aussitôt prépondérant, et absorbe à son profit pour l'utiliser en vue du but commun, l'élément civil.

La tâche en effet se précise et se simplifie.

Il ne s'agit plus de lutter individuellement pour accroître son bien-être personnel, il s'agit de lutter pour défendre l'existence même du pays. La question n'est pas de chercher à être heureux, elle est de chercher à vivre. Question de vie ou de mort, comme on dit. On n'a ni le droit ni l'envie de penser à soi. Devant le fléau qui va s'abattre — puisqu'il est officiellement annoncé — il n'est qu'un devoir : se lever en masse. Et certes, si le pays le pouvait il se précipiterait tout entier, d'un élan dans la mêlée.

***

Qu'arrive-t-il alors ? Car de tels événements sont prévus et des dispositions ont été prises à cet effet.

La population se trouve automatiquement divisée en deux camps : le camp des forts à qui incombe le glorieux honneur de courir à la frontière, et le camp des faibles que son

sexe — ou son âge — rend inutilisable. Autrement dit les hommes, mobilisés, s'en vont ; les femmes, immobilisées, restent — avec les vieillards, les malades et les enfants, à qui elles sont toujours assimilées.

Quel est l'état d'âme des hommes ?

Ils sont partagés entre deux sentiments : l'enthousiasme, à l'idée d'aller combattre l'ennemi héréditaire dont les provocations vont recevoir enfin le châtiment mérité, — et la crainte, à l'idée d'abandonner, pour un temps indéterminé, la compagne habituée à se reposer sur son mari du soin d'assurer la subsistance du ménage.

Comment s'acquittera-t-elle, du jour au lendemain, d'une tâche que l'éducation bourgeoise n'a pas prévue dans son programme ?

Mais ces pensées se noient dans l'exaltation générale. Il se crée une atmosphère fiévreuse autour de ceux qui partent. On les acclame, on les fête, on exalte leur bravoure et leur entrain, on fait luire à leurs yeux la

perspective d'une victoire certaine et prompte. Ils n'en doutent pas. Ils s'excitent à l'affirmer, ils ne s'appartiennent plus, ils appartiennent au grand mouvement qui les pousse en avant, au délire patriotique qui gonfle les cœurs et soulève les poitrines. Arrachés brutalement à leurs habitudes paisibles, à leurs occupations étroites, à leurs manies, à l'ensemble des petites choses qui régentent nos pauvres existences privées d'air, ils se sentent, une fois en groupe, rajeunis, allégés du passé, si lourd, remplis d'émoi au seuil de la redoutable, de la belle aventure.

C'est donc vrai qu'ils vont camper, faire la popote, dormir tout habillés, — se battre ! C'est pour de bon cette fois qu'on va se mesurer avec le voisin odieux, lui montrer qu'on est un peu là ! C'est donc vrai !

Et ils s'éloignent, grisés. Dans quelques jours, dans quelques mois, ils reviendront, vainqueurs. Quant à la femme, elle s'arran-

gera. Il faut bien que chacun prenne sa part. A la guerre comme à la guerre! Avec un peu de bonne volonté, on arrive. Ne doit-elle pas, au surplus, se montrer digne de celui qui est parti là-bas, si allègrement? D'ailleurs, si c'est une bourgeoise, elle est, grâce à sa situation, à l'abri du besoin. Sans être riche, riche, on possède toujours quelques réserves. Si c'est une ouvrière, eh bien ! il y a l'allocation qui lui permettra de supporter plus facilement la gêne causée par l'absence de son mari.

Donc, bannissons toute inquiétude. Le petit monde qu'on laisse derrière soi ne mourra pas de faim. On lui donnera des nouvelles pour le maintenir en confiance. Il se débrouillera, en attendant le retour du patron. Quant à nous, allons où le devoir nous appelle; allons-y gaiement, en bons français que nous sommes !

Chacun, selon sa condition, subit le choc. Si le bourgeois s'est arraché avec peine aux

agréments d'une vie facile, brillante même, l'ouvrier a quitté bien peu de chose, un métier pénible, choisi par nécessité non par goût, qui le fatigue et n'ouvre à ses yeux aucune perspective d'avenir. Jamais de trêve, les quelques moments de loisir empoisonnés par l'inquiétude. Si encore on était bien payé, il n'y aurait rien à dire. On n'est pas des rentiers, on n'a pas la prétention de rester à se tourner les pouces. Mais on gagne juste assez pour vivre, pour ne pas mourir de faim. Alors, il est naturel qu'on n'ait pas beaucoup de cœur à l'ouvrage et qu'on l'abandonne volontiers.

A la place de ce labeur maussade, obscur, sans joie, on va vers une besogne pleine d'inconnu, rude certes, mais noble, une besogne consacrée au plus pur idéal : la défense de la patrie, et qui le rapprochera, lui, l'humble artisan, des chefs, de ces gens qu'on aperçoit de loin, qu'on ne connaît pas, qu'on n'ose aborder. Du jour au lendemain on va

devenir des camarades, on sera tous égaux devant le danger, devant la mort, — tous égaux !

En somme, pour l'ouvrier rivé à sa machine, assoupli à sa tâche automatiquement accomplie, et qui ne sait rien en dehors de son métier et ne voit rien en dehors de son horizon borné, c'est presque une récréation, une façon de s'élargir l'esprit et les poumons.... Et il y a la gloire aussi, la conscience du rôle qu'on va jouer devant l'univers frémissant qui regarde, devant soi-même, devant la France. Car dès les premiers jours, on a senti que la lutte serait terrible et longue, qu'elle exigerait par son caractère scientifique l'emploi des qualités les plus diverses, les plus opposées à la fougue du tempérament français ; on en a comparé les héros aux plus grands dont l'antiquité ait perpétué le souvenir, et l'Europe attentive sait de quel côté, dans ce conflit sans précédent, se trouve le droit ; et plus

tard, quand on écrira ces choses, les plus sceptiques devront bien rendre justice à la France, soldat de la liberté.

***

L'homme est donc parti, plein d'entrain rejoindre son poste. La femme rentre seule à la maison, après avoir échangé avec lui la suprême étreinte.

Comment réagira-t-elle en face de la situation inattendue ?

Pour mieux nous rendre compte du désastre causé par cet événement dans la classe bourgeoise, nous en étudierons d'abord les effets dans la classe ouvrière. Nous constaterons qu'ils sont ici beaucoup moins graves, presque nuls, et cela grâce à un élément qu'elle possède en propre et qui est la base même de sa constitution — le travail.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE POUR LA FEMME DE LA CLASSE OUVRIÈRE

Donc, l'homme est parti, laissant la femme et les enfants. Mais elle n'est pas une feignante, elle aime le travail, elle a toujours travaillé, elle travaillera. Et puis, l'Etat est là. En même temps qu'il arrache le mari à son foyer, il prend sous sa protection sa compagne et d'un trait de plume, dès le premier jour, il décide qu'une somme lui sera allouée pendant toute la durée des hostilités. Le Trésor, qui est en somme la caisse d'épargne de la nation, est destiné à ces cas extraordinaires, et l'on peut puiser dans ses réserves.

Quel est l'état d'âme de la femme ?

Aucune inquiétude quant à présent : le pain quotidien est assuré. L'allocation, jointe aux petites économies qu'on peut avoir, permet d'affronter les premiers chocs. D'ailleurs, le chagrin de la séparation efface les soucis. On ne craint pas la gêne, on n'y pense même pas. On ne souhaite qu'une chose : qu'il revienne. On se charge du reste.

Si elle se sent abandonnée à ses propres moyens, elle est, en revanche, maîtresse absolue de ses mouvements. Voilà qui est nouveau pour une créature habituée à être défendue, conseillée, représentée par son mari. Les responsabilités qui lui incombent désormais ne l'effraient pas. Elle se sent parfaitement capable de les assumer. Le travail est son élément. Dès sa plus tendre enfance elle a vécu sous sa discipline, dans un monde qui ne connaissait point d'autre loi, et si, depuis son mariage elle l'a quelque peu délaissé, c'était pour se vouer plus

complètement à ses devoirs d'épouse et de mère. Le reprendre aujourd'hui c'est renouer une vieille habitude, bien douce. L'heure est grave, car son rôle est double maintenant. Ne lui faut-il pas remplacer, auprès des petits, le père ?

Remplacer, provisoirement. Car il reviendra, sans aucun doute. Pas un instant elle n'admettrait l'idée de le perdre, lui qui est son soutien moral et matériel. Il y a des choses qui ne peuvent pas arriver, et dont la perspective ne se présente même pas à l'esprit. Elle se lance donc allègrement dans le travail. Que d'autres se contentent de l'allocation et se laissent vivre misérablement dans la paresse, que certaines en abusent et profitent de la situation pour se mal conduire, cela les regarde. Une femme énergique et bien portante ne doit pas rester oisive. Les occasions de s'employer ne manquent pas à l'ouvrière active connaissant son métier. Ce n'est pas seulement un profit

matériel qui en résulte, c'est également un profit moral.

A chaque journée, somme d'heures, correspond un salaire, somme d'argent. Le prix del 'éffort, le voilà figuré par quelques pièces blanches. On s'est levé le matin, on a souffert du froid, de la fatigue. On rentre le soir avec quelque chose dans la poche qui n'y était pas quand on est parti, quelque chose qu'on échangera contre du pain, du pétrole, du charbon, et qui permettra de n'avoir plus faim, d'avoir chaud, de voir clair. Et dire qu'on est soi-même l'auteur de cela ! Ce trésor, on ne l'a reçu de personne, pas même de son mari. On ne l'a pris à personne, on ne l'a pas mendié. On l'a bel et bien gagné par des moyens honnêtes, au vu et au su de tous.

Aussi quelle joie de pouvoir se dire, en contemplant le petit logis bien en ordre.

« Ah! qu'il revienne seulement ! Comme il sera fier de moi qui lui aurai ménagé,

pendant son absence, cette surprise ! Pourra-t-il décemment me refuser le droit de continuer, à moi qui aurai gagné si vaillamment, au prix d'un labeur si rude, mes galons de travailleuse ? Ce sera désormais un double salaire qui enrichira la caisse commune. Par mon application j'arriverai, avec le temps, à augmenter le mien. Ce sera autant de moins à gagner pour lui. Il aura tant besoin de se reposer, le cher homme, quand il reviendra ! »

***

Quand il reviendra !

L'attente cependant se prolonge. Les premiers convois de blessés, les listes des morts au champ d'honneur publiées dans les journaux, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on devine.... Déjà dans son entourage, on parle de morts, de disparus, de prisonniers. En somme, son mari est exposé au danger

comme les autres, plus exposé même ; il est si brave, si imprudent. On ne raisonne pas avec lui ; quand il a une idée en tête, rien ne peut l'arrêter. Or, son idée fixe, c'est d'en démolir le plus possible, de « les avoir ». Il lui a promis de se ménager. Mais ces promesses, peut-on les tenir au moment de l'attaque ? Bref, elle sent peu à peu diminuer sa belle confiance du début. Des amies, des voisines, qui n'avaient pas peur non plus, ont été frappées. Alors son tour viendra. Un peu plus tôt, un peu plus tard, tous y passent.

Elle réagit de son mieux, s'absorbe dans sa besogne. Les enfants sont là, qui réclament le pain. Pas un mot, pas un geste, qui puissent leur permettre de deviner les angoisses. Ils sont si éveillés, si précocement intelligents, ces gamins des faubourgs qui passent leurs journées à jouer au soldat dans la rue. Et puis le travail qu'il faut assurer sans trêve, sous peine de renvoi immédiat. La mort marche vite, la vie aussi. On n'a pas le temps

d'avoir du chagrin, quand on est pauvre...

Les lettres s'espacent de plus en plus. Un jour, arrive la fatale nouvelle : la voilà veuve.

***

Rien à dire, rien à faire. Elle est seule désormais pour défendre ses petits. Sa situation est définitive, nette : la pension succède à l'allocation, la pension, dette sacrée que nul pouvoir au monde ne lui enlèvera. Elle souffre certes, mais d'une souffrance noble, rehaussée par l'étendue, la grandeur du sacrifice. Elle est pauvre, et pourtant elle a donné à la patrie son bien le plus cher. Combien plus heureuse — malgré son malheur — que la veuve d'autrefois ayant perdu son mari dans une de ces catastrophes retentissantes qui émeuvent si vivement l'opinion. Celle-là ne pouvait compter que sur l'aumône de l'Etat et de la charité publique. On s'apitoyait pendant quarante-huit heures sur son

sort, on lui remettait quelques subsides et puis elle se perdait dans la foule, oubliée déjà....

Elle, au moins, garde son titre, son rang, sa personnalité. Elle s'incorpore à l'immense armée des femmes qui ont porté leur tribut à l'œuvre commune. Elle commande le respect, l'admiration.

Son rôle d'ailleurs n'est pas terminé. Au contraire, il prend une importance insoupçonnée. A mesure que la guerre se prolonge, le manque de main d'œuvre se manifeste de plus en plus. Ce n'est point par sympathie pour une situation aussi digne d'intérêt qu'on fait appel à tous les concours, c'est par nécessité. Les hommes n'ont pas seulement quitté leurs foyers, ils ont abandonné leurs emplois. Or, ces emplois n'ont pas été créés uniquement en vue de leur fournir un gagne-pain. Ils sont nécessaires à la vie économique de la nation, qui ne chôme jamais, qui doit d'autant moins chômer qu'il faut assu-

rer le présent et préparer l'avenir, déjà compromis par les charges écrasantes du présent. Il convient donc d'établir, derrière le rempart formé par les combattants, la continuité des services.

Alors, à qui s'adresser, sinon aux individus qui ne sont pas partis, dont la vie matérielle, en ses grandes lignes, n'a pas été bouleversée — aux femmes ?

***

L'Etat n'avait pas pensé à cette quantité négligeable, assimilée aux vieillards, aux infirmes, aux enfants. Il ne leur reconnaissait pas de personnalité, il ne les estimait que par rapport à l'homme et quand il consentait à les employer, c'était pour lui confier les tâches les plus infimes — rémunérées d'une façon dérisoire.

Et cela, toujours en vertu ce ce principe fondamental : l'homme étant le chef de la

communauté et de plus possédant seul un métier, la femme, d'ailleurs ignorante, ne saurait prétendre qu'à un salaire d'appoint. Et je n'insiste pas sur la manière féroce dont certains industriels — des plus notoires — appliquent ce principe injuste et abusent des circonstances pourtant si tristes pour exploiter, aujourd'hui plus encore qu'hier, le pauvre bétail féminin.

Donc l'Etat avait complètement négligé l'appoint éventuel que pourraient lui fournir ces non-valeurs. Il n'avait eu en vue que la défense directe, par la force des armes, du territoire, emploi éminemment masculin. Croyant que la crise, si d'aventure elle éclatait, serait réglée en quelques mois, en quelques semaines, il ne pensait pas devoir être contraint par les évènements à faire appel aux réserves contenues dans le clan féminin — lequel forme, pourtant, la moitié de la population.

Aussi, quelle surprise quand il a constaté

— un peu tard hélas ! — l'existence d'une ressource malheureusement inutilisée, dédaignée, laissée en friche ! Il lui a suffi d'esquisser le geste vainement attendu pendant les longues et stériles années de paix, pour provoquer, comme par enchantement, l'afflux des bonnes volontés et des talents. Ces créatures faibles, dont les yeux hier encore étaient baignés de larmes, quel beau et réconfortant spectacle elles nous ont offert! Elles auraient pu s'abandonner au désespoir, maudire cette société qui, après leur avoir pris leur mari, ne leur accordait comme récompense du sacrifice qu'une aumône insignifiante. Elles auraient pu se révolter contre l'homme, auteur responsable de cette déplorable organisation, si imprudemment opposée aux lois de la sainte nature. Elles auraient pu pleurer....

Elles ont réagi, magnifiquement. Encore ébranlées par le coup qui venait de les frapper dans leur bien le plus cher, elles ont pris aus-

sitôt au sérieux le rôle parfois modeste, toujours pénible, qu'on voulait bien leur confier, apportant dans l'exercice de leurs fonctions, si nouvelles, cette ténacité patiente, cette douceur ferme, cette minutie ordonnée qui sont les caractéristiques du tempérament féminin. Chacune y est allée franchement, sérieusement, selon ses capacités. Celles qui possédaient un métier ont pu occuper des postes de confiance où elles ne font pas regretter leurs prédécesseurs. Les autres ont appris — et maintenant elles savent.

Les enquêtes menées par les journaux dans les grandes villes autour de cette palpitante question aboutissent aux mêmes conclusions : partout où les patrons ont bien voulu les appeler, elles se montrées les égales des hommes.

Et pour cause, parce que malgré les préjugés sociaux qui depuis des siècles régissent et aveuglent l'humanité, l'intelligence, le courage et le dévouement à la tâche

se trouvent également chez l'un et chez l'autre, et si l'homme s'imagine en détenir le monopole, c'est uniquement parce qu'il l'a pris. — Et c'est en le prenant qu'il est devenu le plus fort.

***

Matériellement, la veuve d'ouvrier n'est donc pas à plaindre. Autrefois, en effet, son infortune n'était secourue que par une aumône. Aujourd'hui, elle est créancière de l'Etat, qui lui doit une pension, reconnaissance officielle du sacrifice consenti envers la patrie. Elle a souffert, certes, elle souffre, mais son malheur lui a valu, du moins, une petite rente. Elle est rentière, et cela jusqu'à la fin de sa vie, en vertu d'un titre intangible, sacré. Rentière ! Cette pauvre créature qui n'a jamais touché un sou sans l'avoir gagné par un travail — et quel travail ! — et pour qui l'argent fut toujours la récompense d'un effort

— et quel effort ! — se trouve subitement placée, sous ce rapport, au même rang qu'une femme d'une classe supérieure, d'une oisive. Elle peut travailler à son heure, se reposer. Elle a le droit d'être malade !

Elle s'en garderait bien d'ailleurs. Outre qu'on s'ennuie à ne rien faire quand on n'a pas l'habitude de se croiser les bras, les occasions d'utiliser son savoir, si rares autrefois, se multiplient. Sa qualité de veuve lui confère des droits ; et une professionnelle pliée à la discipline n'est jamais en peine.

Ajoutez enfin que le chagrin général diminue sensiblement l'acuité du sien, en lui montrant qu'elle n'est pas la seule victime. Son mari a fait son devoir, il est glorieusement tombé au champ d'honneur, son nom mérite d'être cité en exemple. Il y a là de quoi remplir d'un légitime orgueil une épouse, courbée depuis tant d'années sous le joug pesant d'un labeur obscur et sans joie.

Donc, fierté morale d'un côté, amélioration matérielle de l'autre. Ne sommes-nous pas en droit d'estimer que le sort de l'ouvrière se trouve, toutes proportions gardées, plutôt embelli ? Socialement, elle s'est élevée ; elle a été poussée par la force des choses à un rang que ni ses origines ni sès capacités ne lui assignaient. Elle est montée.

⁂

A côté de la veuve, la jeune fille, même frappée dans ses affections les plus directes, ne semble pas devoir être atteinte matériellement. La perte d'un père, d'un frère n'influe pas sur les conditions d'une existence entretenue par le travail personnel de chacun. Depuis longtemps elle apportait sa contribution à l'œuvre commune. Elle continuera.

Pareillement, la vieille mère ne verra pas sa situation bouleversée. A défaut du fils, du gendre disparu, sa fille lui reste, d'autant

plus vaillante à l'ouvrage que devenue en quelque sorte chef de famille. Dans ce monde si courageux, qui doit se défendre sans trêve, on n'a pas le temps de s'endormir dans la sécurité, on s'attend toujours au malheur qui guette les pauvres gens et quand il arrive on n'est pas surpris, on lui fait face — parce qu'on est armé.

Je ne parle pas naturellement des malheureuses sans famille, sans ressources, infirmes ou malades, qui flottent comme des épaves sur l'écume des villes.

Celles-là, ce n'est pas la guerre qui les a meurtries, c'est la vie elle-même. Ce sont les deshéritées de la paix.

CHAPITRE CINQUIÈME

LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE POUR LA FEMME DE LA CLASSE BOURGEOISE

Dans la bourgeoisie, autrement profondes sont les répercussions de la guerre, car elles frappent, en pleine quiétude, des êtres sans armes. Et ce n'est plus un désarroi qu'elles provoquent, c'est un véritable désastre.

Comment réagit la femme au lendemain de la séparation ?

Elle n'éprouve et ne peut éprouver qu'un sentiment : le désespoir. Pauvre être ! Elle était arrivée, au prix de quelles difficultés, à trouver un mari. Elle se considérait comme une privilégiée, elle savourait avec délices son bonheur si précieux. Rien ne devait la

séparer désormais de ce jeune époux plein de santé, de force, qui travaillait si vaillamment à lui rendre la vie facile. On jouissait du présent, on prenait possession de l'avenir, on ne demandait rien à personne, on ne provoquait personne.

Et voilà que, tout à coup, elle se réveille seule, brutalement arrachée de celui qu'elle a si péniblement conquis, qu'elle aime tant et dont elle est, à bon droit, si fière.

Venez donc prêcher la résignation à cette créature sans personnalité, qui ne sait rien, qui n'a jamais travaillé, à qui on a constamment répété dès son enfance : « Tu n'as qu'à te laisser vivre. C'est nous, tes parents qui nous chargeons de ton entretien ; après nous, ce sera ton mari. Nous savons ce qu'il te faut. Nous le choisirons intelligent, sérieux, capable. Nous ne te demandons que d'obéir, d'avoir confiance ».

Intelligent, sérieux, capable, certes, et même charmant, plein des plus rares qua-

lités. Seulement il est parti, et ce n'est pas en quelques jours, en quelques heures, qu'il a pu initier cette enfant aux responsabilités dont il croyait devoir assumer seul la charge. Et puis, elle l'aime, elle l'adore, il a su la rendre heureuse, il est son ami, son conseiller, son protecteur. Et c'est un déchirement terrible que de se voir ainsi privée de son seul appui matériel et moral.

Du chagrin moral nous ne parlerons pas. Ce serait le rabaisser que de le décrire. Toutes les françaises ont été sublimes, toutes ont accompli simplement, dignement, leur devoir d'épouses et de mères. Elles n'ont pas besoin d'un témoignage.

Quant au côté matériel, il n'y a pas lieu, au début du moins, de s'en inquiéter. On possède généralement des réserves où l'on peut puiser, le cas échéant. Puis, les parents sont là, prêts à venir en aide, s'il le faut, prêts à consoler aussi. On renoue des vieilles relations, on se rapproche, on se sent les

coudes. Il n'est d'ailleurs, présentement, qu'une attitude possible : l'attente. Le malheur général qui pèse indistinctement sur tous les membres de la société, tend à les grouper, à les réunir en une masse compacte animée d'un même esprit parce que soumise aux mêmes souffrances.

On s'accommode, sans fausse honte, de la rigueur des temps, on renonce aux multiples mensonges de gestes ou de paroles qui, normalement, dissimulent la gêne. On ne craint pas d'avouer des embarras d'argent, de se montrer en petit équipage. Certains même profitent avec empressement de l'occasion ainsi fournie, pour restreindre un train de maison manifestement supérieur aux ressources véritables, et qu'ils auraient dû, faute de ce prétexte, maintenir. La mode est aux économies, on ne parle plus que d'économies. Il faut se conformer au mot d'ordre qui est de se terrer, de se cacher, de parler bas. On juge sévèrement ceux qui continue-

raient à s'habiller, à sortir, à recevoir comme autrefois. Ce sont des égoïstes, des mauvais patriotes qui ne participent point à la tristesse générale. Aucune démonstration personnelle n'est permise. Il n'y a que deux catégories de gens : ceux qui se battent et ceux qui ne se battent pas. Les uns ont leur discipline comme les autres, les uns n'ont pas plus que les autres le droit de déserter leur poste.

Tout est suspendu pendant que se joue la partie suprême. Deux choses importent à la femme restée seule : vivre, et attendre le retour du chef qui est parti — et qui reviendra.

Vivre !

On y parvient grâce à la collaboration morale des parents, de la communauté. C'est un moment à passer, et comme on est entouré de gens qui doivent également le passer, la peine, d'être ainsi partagée, s'allège.

Mais attendre ! Voilà qui est dur, attendre, rester là seule dans un coin, pendant que se déroulent là-bas des événements qui échappent à la volonté et dont les échos n'arrivent que déformés, affaiblis. Les jours se suivent et se ressemblent, hélas, dans leur désespérante monotonie. Evidemment, des milliers de femmes éprouvent actuellement les mêmes angoisses. Maigre consolation. Que lui importe, à elle, la souffrance des autres ! Son mari l'a quittée — peut-être pour toujours. Elle ne voit, ne peut voir que cela.

Et l'absence cependant se prolonge, s'éternise. Le bel élan du début se ralentit peu à peu, l'inquiétude commence à percer, vague d'abord, précise ensuite. Les lettres, fréquentes et régulières au commencement, s'espacent. Des mauvaises nouvelles circulent dans le public. Ce sera plus long qu'on ne pensait, on n'entrevoit pas encore la fin du cauchemar. La victoire est hors de doute. Mais il faudra la payer cher, très cher.

Qu'on s'arme de courage, qu'on se résigne, qu'on patiente !

Voilà ce qu'on lit à travers les lignes des gazettes, voilà ce qu'on entend dans les salons, dans la rue, partout. La malheureuse perd la tête, elle ne sait plus que croire. Ces blessés qu'on croise à chaque instant, ces bouts de conversations qu'on surprend, ces allusions, ces regards qu'on devine, tout cela n'a qu'un sens malheureusement trop certain. Qui sait si, à l'heure actuelle, son mari n'est pas tombé dans la boue des tranchées. Qui sait s'il n'agonise pas sur un lit d'hôpital, qui sait s'il n'est pas mort ! Son imagination surexcitée par les lectures, par les images, lui montre des tableaux atroces, la maintient dans une atmosphère de carnage et d'horreur qui hante ses rêves, qui la tient éveillée toute la nuit sur sa couche.

Elle se voit déjà veuve....

Rien n'est encore perdu, cependant. Quoique rares et brèves, les lettres attestent le

même entrain, la même foi dans le triomphe définitif. On n'a aucune raison de désespérer, nul événement n'est venu aggraver la situation générale qui demeure excellente, grâce au courage des soldats, à l'habileté des chefs. Il ne faut pas s'abandonner au chagrin sans raison, il faut prendre au contraire exemple sur les autres, qui tiennent bon, qui gardent ce qu'on appelle le sourire, cette suprême coquetterie française.

Les conseils, les encouragements provoquent lentement une réaction. On s'arrache à ses obsédantes pensées, on sort, on regarde autour de soi, on se mêle à la foule, on écoute, on se laisse pénétrer par l'ambiance. A coup sûr, il règne une atmosphère de pitié, de sympathie qui facilite l'adaptation aux conditions nouvelles.

— Mon mari est au front !

— Le mien aussi, madame !

On ne se connaît pas, on ne se reverra sans doute jamais et cependant on se sent

de la même race. Pour un peu, on s'embrasserait. Ah, s'il meurt, ce sera d'une mort noble, au service de la patrie, de la civilisation, d'une mort que les poètes disent enviable, et qui sera utile. Evidemment ce sont là des mots. N'empêche que ces mots ont un pouvoir magique ; ils consolent, ils engourdissent, ils calment. On a bien raison de les dire, puisqu'ils font du bien. Etre un héros, verser son sang pour la défense du pays, voilà une mission sacrée et dont l'honneur ne semblait pas être réservé à un bourgeois placide, ami de ses aises, confiné dans ses manies

Le temps passe. De jour en jour l'idée se précise du malheur prêt à fondre. La liste s'augmente des amis déjà tombés, ou disparus. Son mari est aussi exposé que les camarades. Pourquoi échapperait-il à leur sort ? Elle n'ose regarder ses enfants qui sont peut-être orphelins. Sa pensée captive s'énerve à tourner constamment dans le

même sens. Elle s'habitue peu à peu à cette chose atroce, se reprend à l'arrivée de chaque lettre, retombe dans un morne désespoir dès que les nécessités militaires contraignent les correspondances à s'espacer.

***

Et voici que peu à peu, sur les angoisses morales si profondes déjà, viennent se greffer les soucis matériels, qui diffèrent naturellement selon les situations. Aujourd'hui passe encore, les réserves permettent d'écarter le péril immédiat. Mais l'élan est appelé à fléchir. Si le cauchemar dure six mois, un an, même en supposant qu'elle retrouve son soutien, comment réparer les brèches causées par une si longue suspension de travail? où puiser les ressources nécessaires à une nouvelle mise en marche?

La malheureuse entrevoit un bouleverse-

ment complet dans son existence hier encore si bien aménagée, et qui correspondait si exactement à sa situation de fortune. Bientôt, la nécessité s'imposera de prendre des dispositions en vue d'éviter ou d'atténuer la ruine certaine. Il faudra réduire jusqu'aux plus extrêmes limites un train de maison qui n'a plus désormais sa raison d'être. On devra déménager, se mettre en quête d'un logis plus exigu, où l'on s'abstiendra de recevoir. On réservera, pour les vendre, les meubles encombrants, on se contentera d'une bonne à tout faire, voire d'une femme de ménage. On ira au marché, on vérifiera soigneusement les livres, on surveillera les morceaux de sucre et les bouteilles de vin qui régulièrement filent dans le tablier de la commère prompte à rembarrer madame si elle se permet des observations trop vives.

On se familiarisera ainsi, un peu tard, avec les vilains problèmes de la vie économique abordés par lui allégrement, avec l'assu-

rance d'un homme fort qui connaît la valeur de l'argent — parce qu'il en gagne..

Et les enfants ? Ils allaient si bien ! Sans doute, ils sont encore jeunes, ils n'ont pas eu le temps ni l'occasion de manifester des dispositions spéciales pour une carrière déterminée. Mais on les élevait avec tant de soin, on leur prodiguait une si touchante sollicitude ! Quel coup pour les innocents quand il faudra changer l'aimable décor où ils s'agitaient, supprimer les parures, les cadeaux, les gâteries, renoncer aux ambitions que leur intelligence précoce permettait de caresser !

Et la dot, cette fameuse dot qui coûta tant de travail à son père et qui, longuement, âprement discutée fut, en somme, l'enjeu de son bonheur — *sa* dot, qu'est-elle devenue ?

Elle en parlait souvent au début, elle la considérait comme une mine inépuisable, elle en était si fière. Hélas, de la dot il ne

reste rien, il y a longtemps que le mari en a disposé. Et il a eu raison, parce qu'on ne vit pas de l'air du temps. Après tout, il a fort habilement tiré parti des fonds placés entre ses mains. Il ne les a pas dilapidés, ni gaspillés, ni détournés pour son profit personnel. Au contraire, il s'est montré administrateur avisé, soucieux d'épargner les deniers de la communauté. C'est grâce à sa prévoyance, son ingéniosité qu'on a pu vivre, et bien vivre, jusqu'à présent.

Et dire que brusquement elle doit s'attendre à se trouver seule, abandonnée à ses ressources, qui sont nulles, privée de ce trésor que dans sa candeur d'ignorante elle s'imaginait être resté là, intact, comme au premier jour !

Elle réfléchit, maintenant que la réflexion est sa seule distraction, et elle comprend une foule de choses insoupçonnées, et il lui semble que ses yeux s'ouvrent enfin à la vraie lumière de la vie. Tant il est vrai qu'on a

besoin d'être face à face avec sa conscience pour voir en soi-même.

Ses parents, elle les aime tendrement. Elle connaît leurs sacrifices d'autrefois, elle est témoin du mal qu'ils se donnent aujourd'hui pour remonter son courage. Elle les aime, elle les respecte, elle est vraiment leur œuvre. Mais cette œuvre est-elle parfaite? est-elle bien adaptée au rôle qui lui est destiné? Les principes qui ont dirigé la conduite de ses parents sont-ils conformes à la logique, doivent-ils être acceptés aveuglément sous prétexte qu'ils sont consacrés par la tradition? N'a-t-on pas le droit de les discuter, de s'inscrire en faux contre leurs prétentions, de constater leurs fâcheux résultats?

Autrement dit, ses parents, ses chers parents ne se sont-ils pas trompés en obéissant à une méthode sans la vérifier, uniquement pour imiter le voisin? Et la guerre n'est-elle pas venue à point pour dévoiler d'un

coup leur coupable, leur navrante imprévoyance ?

***

La guerre ! Ils n'y avaient pas pensé. Ils s'étaient entourés de toutes les garanties possibles, ils étaient descendus aux plus infimes détails, ils avaient pesé, calculé, analysé, mesuré une à une, lentement, à tête reposée, les complications les plus invraisemblables qui auraient pu survenir et compromettre la sécurité matérielle du jeune ménage. Ils avaient tout prévu, sauf la guerre.

Vous répondrez : Voilà un reproche bien immérité, facile à invoquer maintenant. La guerre, c'est une catastrophe, un ouragan, une trombe, un cyclone, au demeurant un phénomène assez rare, grâce à Dieu, et qui semblait définitivement écarté par la perfection meurtrière des engins destinés à le rendre possible. La guerre, vraiment,

l'homme le plus avisé, le plus circonspect du monde, en France surtout, avait parfaitement le droit de ne pas la compter parmi les « éventualités ». Vous seriez bien en peine de citer parmi vos relations, une seule famille qui, à la veille de marier son enfant, ait été effleurée par ce spectre. Un épouvantail, disaient en haussant les épaules, les gens bien informés. Et les autres, ceux qui émettaient des doutes, qui se permettaient d'attirer l'attention sur certains faits considérés à tort comme négligeables, on ne les écoutait pas, on les laissait à leurs craintes puériles. Vraiment on ne croyait pas à la guerre.

Soit, mais la guerre, si elle est la façon la plus radicale, la plus rapide de supprimer les hommes, est-elle la seule ? N'existe-t-il pas, hélas, d'autres façons de mourir ? Les hommes, en un mot, sont-ils immortels ? Ou, plus simplement, la nature leur a-t-elle assigné une existence assez longue pour les assurer de survivre infailliblement à celles

dont ils ont cru devoir — si imprudemment — s'instituer les protecteurs ?

Non, évidemment. La nature impartiale, indifférente à nos combinaisons personnelles, ne distingue pas entre les deux sexes égaux en utilité, donc en force, à ses yeux. Elle détruit les êtres comme elle les a créés, sans s'inquiéter du temps qu'ils ont passé sur cette terre, sans respecter les uns plus que les autres. Tant mieux pour ceux qui sont épargnés, tant pis pour ceux qui tombent! La nature n'en sait rien. La distinction entre les sexes n'est pas son œuvre. C'est l'œuvre, maladroitement correctrice, de la société. Et il n'est pas besoin d'un cataclysme comme la guerre pour en montrer la funeste erreur.

En centralisant toute la force entre les mains de l'homme, en le chargeant de pourvoir à l'entretien de la femme, en lui imposant à lui seul la responsabilité totale du ménage dont il est le chef et qui porte son

nom, la société semble avoir agi avec égards envers l'être faible, soustrait ainsi aux risques de la vie. A première vue, elle mérite des éloges pour une aussi touchante sollicitude. Mais son système repose sur une base bien fragile. Il ne se justifie pleinement que si l'homme survit, ou du moins ne disparaît que fort tard, après avoir solidement établi sa situation et assuré l'avenir de ses enfants. Et ces cas sont assez rares, les maris ayant généralement dix ou quinze ans de plus que leurs femmes.

Ce n'est pas tout. Combien voyons-nous d'hommes à demi-valides, trop jeunes encore pour entrer dans la catégorie des vieillards et trop bien portants relativement pour être considérés comme des infirmes, s'acharner au travail alors que leur état de santé exige le repos? Combien, parmi les hommes adonnés à un métier rude, sont obligés de « tenir » quand même jusqu'au jour où ils succombent, alors que leur femme alerte

et robuste se désole de ne pouvoir les remplacer ?

N'est-ce point ceux là qui mériteraient d'être mis à l'abri, d'être exemptés d'un labeur exténuant qui les tue, et qui, parce que constamment placé sur les mêmes épaules, fait des veuves et des orphelins? Ceux-là ne sont-ils pas cent fois, mille fois plus faibles que des femmes bien portantes, donc plus dignes d'être secourus ?

Ils continuent cependant, jusqu'à la fin, qui ne tarde pas. Evidemment, l'homme seul doit travailler. C'est le principe absolu. Il doit travailler seul pour lui, seul pour sa femme, seul pour ses enfants et même — à cause des charges de plus en plus lourdes que lui impose l'Etat,— travailler seul pour la femme et les enfants des autres. De cela, il ne se doute pas, et pourtant rien n'est plus exact.

S'il voyait clair dans la situation et s'il s'avisait de demander grâce et de faire

remarquer que quelques mois de repos lui permettraient de prolonger sa vie, donc la vie des siens, on le réduirait vite au silence par cette objection :

Sa femme devenue veuve ne sera-t-elle pas reconnaissante, plus tard, de trouver avec ses enfants un appui ?

Veuve ! La question est de savoir s'il ne serait pas plus humain de retarder cet état de veuvage en enlevant au mari trop chargé l'excès de peine qui le tue prématurément.

Il ira cependant jusqu'au bout. Il est un homme, la société le suppose fort, donc il est fort.

C'est par centaines, par milliers qu'on compte ces victimes du préjugé bourgeois qui, faute de pouvoir être aidés dans leur tâche, tombent en pleine jeunesse. Rien d'étonnant à ce que tant de femmes soient appelées à vieillir dans la solitude et l'abandon.

***

Les conséquences, au point de vue matériel, seraient encore réparables si, au cours du mariage, le mari avait mis à profit les longues heures d'intimité pour préparer sa compagne aux responsabilités qui pourraient, un jour ou l'autre, s'appesantir sur elle. Insensiblement, à son insu, et comme en se jouant, la novice se serait ainsi familiarisée avec le mécanisme des affaires dont elle ne voyait auparavant que le résultat d'ensemble. Et non seulement elle aurait gagné à cette étude en commun une notion qui lui manque : la valeur de l'argent, partant le goût de l'ordre et de l'économie, mais encore elle se serait habituée à envisager sans crainte la tâche, désormais légère, du lendemain.

Le mari prévoyant aurait pu, aurait dû, dans, son propre intérêt, corriger la faute de l'éducation bourgeoise. On lui a confié une

enfant inexpérimentée. Est-ce une raison pour qu'il la garde ainsi avec les mêmes illusions jusqu'à la fin de ses jours? N'a-t-il pas le droit et le devoir de transformer cet être éminemment malléable qui ne demande qu'à prendre son empreinte et qui est décidé, pour lui plaire, à toutes les concessions? Quand on est appelé à passer sa vie entière côte à côte dans une communion complète de sentiments et d'intérêts, quand on porte le même nom, quand on poursuit le même but, pourquoi ne pas mettre tout en commun, pourquoi réserver une partie de soi-même? L'homme est le maître. Sa situation, dont il est fier, il la doit d'abord à ses parents, qui lui ont fourni l'instruction, ensuite à lui-même, à son intelligence, à son activité, à son jugement. Il possède donc un ensemble de qualités précieuses. Eh bien! qu'il prouve sa générosité, sa bonté, sa prévoyance, en donnant à celle qui n'a rien un peu de ce qu'il a. Un peu seulement, pas tout, juste

assez pour qu'elle puisse se débattre dans la vie, quand il ne sera plus là. Même si elle ne doit pas devenir sa collaboratrice et l'aider efficacement de ses conseils, du moins gardera-t-elle en réserve une arme dont elle pourra se servir, le cas échéant. Et ce sera autant de pris sur l'ennemi — sur l'avenir.

Malheureusement, l'homme ne raisonne pas ainsi. Il y a là une question de principe. On ne discute pas. Son initiative, capable d'aborder tous les sujets, son audace qui ne recule devant aucune entreprise quand il s'agit d'augmenter sa situation, s'arrêtent net devant ce dogme, comme un cheval devant un mur. On ne passe pas !

Il y a deux choses bien distinctes, qui ne doivent à aucun prix se confondre : la vie privée, les affaires. La vie privée lui appartient, à lui et à sa femme. C'est à la douceur de son atmosphère, rigoureusement fermée à ceux du dehors, qu'il vient demander l'oubli de ses préoccupations. Là, celle qu'il

a choisie pour le divertir et le consoler joue un rôle important, parfois même prépondérant. En revanche, les affaires demeurent le domaine exclusif du maître. Loin d'en ouvrir l'accès à sa compagne, il le lui fermerait si elle faisait mine de forcer la porte. Chacun son métier.

Son métier à lui, c'est de travailler, de gagner de l'argent; son métier à elle, c'est de rester à la maison, de vaquer aux soins multiples du ménage et de gérer prudemment les deniers communs. Peu lui importe d'où ils viennent, pourvu qu'ils viennent et qu'ils ne partent pas trop vite. Elle n'a aucun besoin de savoir. Créée et mise au monde pour obéir, elle doit s'en rapporter aveuglément à l'expérience, basée sur une longue pratique, de son guide; et il convient de lui laisser ignorer certaines vérités dont la possession pourrait, en l'éclairant, l'amener à la discussion, à la révolte. Il y a, dans les multiples incidents de la vie

quotidienne, assez d'occasions de désaccord pour qu'on s'épargne celle-là. Il faut un chef responsable et non deux. Unité de commandement, unité de direction.

D'ailleurs la femme, en principe, n'entend rien à ces choses, considérées comme rébarbatives; ce n'est pas de ce côté que se tourne sa curiosité. Elle ne se marie pas pour vivre dans les chiffres, calculer, discuter. Elle se marie pour avoir enfin un intérieur, des enfants, pour vivre dans un milieu conforme à ses goûts avec un homme aimable, gentil, qui lui laisse pleine liberté d'aménager le petit nid intime, qui lui permet de s'habiller à son goût, de recevoir ses amies, de sortir, d'être une dame, en attendant l'insigne bonheur d'être une mère. Elle ne soupçonne pas qu'une autre mission doive jamais lui échoir. Nul n'en parle dans son entourage; et quand on évoque l'avenir, c'est toujours en supposant qu'il réalisera pleinement les belles promesses du présent.

Son mari est là. Il se porte bien, il va chaque matin à son bureau, il rentre chaque soir. Il l'aime, il la gâte, aucune autre n'existe à ses yeux. Sa situation se maintient, si elle n'augmente pas. Il faut croire que tout va bien puisque son entrain, son calme ne se démentent jamais.

Alors, pourquoi cette enfant, que ses parents ont systématiquement tenue à l'écart des affaires, et qui s'est trouvée mariée presque à son insu et parce que son père a pu, grâce à son travail, la munir d'une dot, pourquoi demanderait-elle une fois mariée, en pleine ivresse de bonheur, à connaître ce qu'on lui représenta comme une tâche exclusivement masculine, et dont la femme, par définition, doit être complètement déchargée ?

Eh bien ! cette initiative incombait, semble-t-il, au mari. C'est lui qui aurait dû comprendre la nécessité de cette initiation, véritable assurance contre les risques de l'avenir.

Il n'y a même pas songé. Il a continué, aggravé l'œuvre des parents. Il s'est fait inconsciemment leur complice. Il n'a pas voulu tirer parti de tous les éléments que la vie lui fournissait, il n'a consenti aucun effort pour développer une personnalité inculte, mais pas nécessairement incapable de produire. Il n'a vu dans sa femme qu'une amie, une maîtresse; il s'est contenté d'en jouir à la façon d'un égoïste, pensant qu'elle perdrait, à être trop instruite, son charme ambigu de poupée tendre et câline. Car c'est une idée très répandue parmi les hommes, la fin de non-recevoir qu'ils opposent invariablement aux désirs d'émancipation féminine.

Et comme elle, de son côté, ne songeait pas à mettre son joli nez dans les vilaines paperasses, comme elle cherchait mille prétextes pour esquiver les rendez-vous chez le notaire et ailleurs, la question d'une collaboration possible ne se posait jamais. Et le

temps passait, et les enfants grandissaient et tout allait le mieux du monde.

Il était sincère. Il pensait que sa jeunesse, sa bonne santé lui conféraient le droit de compter sur une vie assez longue pour lui donner le temps d'assurer le présent et de préparer l'avenir des êtres aimés. L'optimisme, qui constitue le fond de la nature humaine, l'inclinait à se croire personnellement immunisé contre certaines surprises du sort. Lui non plus ne croyait pas à la guerre.

Mais la mort, pourquoi ne l'avoir jamais envisagée ? Elle vient à toute heure, à tout âge, sans raison. Combien de camarades déjà disparus, en pleine force ! Combien parmi ces infortunés paraissaient promis à une existence longue ? Cela, il le savait bien. De jour en jour les rangs s'éclaircissaient de la petite phalange du collège, du régiment, de la faculté. Ces pertes, apprises le plus souvent par la lecture des

journaux, avaient ému sa sensibilité; elles n'avaient pas imposé la moindre réflexion à sa raison, elles ne l'avaient pas décidé à modifier sa conception de la vie. Il avait murmuré :

— Quel dommage ! Un garçon si intelligent !

Mais ses regrets égoïstes allaient au compagnon de jeunesse brutalement enlevé. Il ne se demandait pas.

— Et sa femme ? Que deviendra-t-elle avec ses enfants ? Car il emporte avec lui sa situation, ses relations....

Comment pouvait-il s'apitoyer sur le sort réservé à la femme d'un ami, alors que son aveugle confiance préparait à la sienne une destinée pareille ?

Et un cataclysme imprévu, déjouant les plus sages calculs, s'était subitement abattu sur son ménage et c'est maintenant qu'apparaissait en pleine lumière sa coupable imprévoyance !

***

Rien ne sert de récriminer contre le passé, qui est mort. Il faut s'adapter tant bien que mal, et sans perdre une minute, aux responsabilités qui, peut-être, vont s'imposer.

Si le mari revient, quel bonheur! On s'arrangera toujours; plaie d'argent n'est pas mortelle.

Mais s'il ne revient pas?

Les enfants sont là. Ils ne se rendent pas compte exactement, ils se sentent pourtant envahis d'une tristesse. Leur mère se dérobe constamment à leurs naïves questions, elle recherche la solitude, elle a les yeux rouges. Parfois elle les saisit violemment, les serre, à les écraser, contre son cœur. Puis, elle cesse de leur parler. On dirait qu'ils n'existent pas.

Il se passe quelque chose, certainement.

Mais quoi ? La situation se prolonge ainsi. Comment leur révéler l'atroce vérité? Ils parlent si souvent de leur père, ils l'appellent si souvent, ils ont une admiration si vive pour cet homme fort qui les soulevait entre ses larges bras. Bien sûr que rien de fâcheux ne peut arriver à ce géant sans peur et sans reproche.

Et pourtant les jours se suivent ; on se lasse d'attendre.

Par quelles ruses, par quels mensonges déjouer leur perspicacité qui s'éveille, leur défiance soupçonneuse qui n'est pas satisfaite. Aucune belle phrase ne peut avoir de prise sur leur âme candide. La patrie, la France, ils ne savent pas. A plus forte raison ignorent-ils les mots de civilisation, de progrès. Les hommes eux-mêmes ne sont pas fixés sur leur sens exact, et c'est pour cela qu'ils se font la guerre.

En revanche, les pauvres petits connaissent leur bon papa. Ils le reconnaîtraient

entre mille, à sa demarche, à sa voix, rien que de voir sa silhouette tourner le coin de la rue. Impossible de tromper leur sûr instinct. Ils constatent que leur père est parti, depuis longtemps, bien longtemps, qu'il n'est plus là, ni le matin, ni le soir, ni à déjeûner, ni à dîner; — ils constatent qu'il ne revient pas.

Et quand la mère à bout de forces, est contrainte d'annoncer l'affreux malheur, elle n'aura même pas la suprême ressource de s'abandonner librement à son chagrin, il lui faudra immédiatement se raidir, sécher ses larmes, faire face aux innombrables difficultés qui vont fondre sur sa faiblesse désarmée.

Elle a vécu à peine, juste assez pour s'habituer au bonheur — et cette habitude, hélas, se prend si vite. Elle a des enfants gâtés, élevés dans le bien-être, elle ne sait rien; — et la voilà brusquement privée de celui qui la rendait heureuse, et jetée seule,

sans soutien, parmi les écueils de la vie.

Comment espérer qu'un tel être réagisse efficacement et lutte avec quelque chance de succès sur un terrain qui est rude, même aux hommes? Pareille à une plante fragile, elle ne se tenait debout qu'en s'appuyant sur son tuteur. Son appui disparaissant, elle est appelée à le suivre dans sa chute.

Quel sera son sort? Peut-elle songer à oublier celui qu'elle a tant aimé, et à le remplacer plus tard par un autre?

Quant à la famille, elle ne ferme pas ses portes, loin de là. Elle les ouvre toutes grandes à l'infortunée suivie de son petit monde. Mais outre que les ressources des parents auront été sérieusement entamées par les énormes sacrifices consentis en vue de la dot, les vieillards restent étroitement attachés à leurs habitudes, à leurs manies, et se prêtent de mauvaise grâce aux combinaisons qui bouleversent le programme de leur vie dont le principal, sinon l'unique

attrait, est l'absence de préoccupations. Leur situation, matériellement et moralement, est déjà fortement ébranlée ; et le destin leur envoie une épreuve que leur dévouement ne méritait pas. Au soir de l'existence, alors qu'ils s'imaginaient avoir conquis le droit au repos, les voilà brusquement arrachés à leur quiétude, et leur fille, qu'ils croyaient avoir si bien casée, leur revient, quelque fois même avec des enfants sur les bras.

Et elle leur revient uniquement par leur faute, parce qu'ils lui ont tout enseigné, sauf l'art de se tirer d'affaire avec ses seuls moyens.

***

Dans la bourgeoisie, comme dans la classe ouvrière, mais pour des raisons différentes le nombre des veuves est, en temps normal, bien supérieur au nombre des veufs. Cela tient à ce que les parents marient géné-

ralement leur fille à un homme sensiblement plus âgé, en vertu de cette idée qu'un époux de son âge n'aurait ni la situation matérielle capable de la mettre à l'abri du besoin, ni l'autorité morale nécessaire pour guider l'inexpérience de cette innocente qu'on lui confie avec la mission de la rendre heureuse.

Il y a là une contradiction qui ne fait honneur ni à leur perspicacité, ni à leur esprit de prévoyance.

Nous comprenons en effet qu'ils poussent les jeunes gens à se marier tard, à cause de la situation plus belle qui leur permettra d'accroître leur prétentions. Mais en mariant leurs filles avec des hommes plus âgés, ils oublient que la situation ne remplace jamais cette fortune inappréciable : la jeunesse, et qu'en allant contre les lois naturelles, ils exposent leur chère enfant à rester seule, privée de son soutien avec une progéniture souvent chétive, parce que tard venue. En outre —

et c'est la seconde cause du veuvage féminin, si fréquent — le mari, de par sa vie active, est beaucoup plus exposé aux risques attachés à sa profession ou à ses goûts.

La femme est donc appelée par l'erreur de l'éducation bourgeoise, à terminer sa vie dans la solitude, cent fois plus pénible pour elle que pour lui, qui trouve d'ailleurs, même avec des enfants, sans efforts, rien qu'en laissant agir ses amis empressés à « faire son bonheur », dix occasions pour une de se remarier.

En perdant son mari, elle perd tout, non seulement l'être aimé, le compagnon de sa vie, le confident, le conseiller, mais encore ce qui constituait sa force et son orgueil : la situation et les relations qui lui étaient attachées. Du jour au lendemain, elle cesse de compter, elle n'a plus que ce titre : veuve, le seul que la société ait jugé à propos de lui décerner, après tant d'années.

Celle dont la fortune personnelle est restée

intacte, n'ayant pas été englobée dans les affaires, apparaît seule en état de réagir efficacement contre les réalités subitement dressées devant son inexpérience. Elle possède en effet un point d'appui.

Evidemment, il faudra bien vite sécher ses larmes et s'appliquer à résoudre les multiples problèmes, grands et petits, qui réclament une solution immédiate. Il faudra calculer, discuter, disputer, lutter pied à pied contre les aigrefins attirés autour de la belle proie mal défendue et mettre le nez dans des grimoires incompréhensibles, et signer sans les comprendre un tas de papiers dont l'importance ne lui sera révélée que plus tard, — trop tard. Elle devra modifier ses habitudes, adopter un genre de vie plus modeste, renoncer aux sorties, aux réceptions qui grèveraient trop lourdement un budget réduit, et qui n'est plus susceptible d'augmenter.

Ces concessions, elle les consentira cepen-

dant sans se plaindre. Naturellement économe et devenue d'autant plus soucieuse d'épargner ses deniers qu'ils sont désormais sa seule sauvegarde, elle se tirera de peine et ne sentira en somme que la déchéance morale attachée au sort de toutes les veuves indistinctement. Elle reste néanmoins une privilégiée.

Avec la veuve sans fortune, nous commençons à pénétrer dans le domaine des difficultés.

Si, dépourvue de ressources, elle possède des parents aisés qui l'aiment et ne demandent pas mieux que de lui venir en aide, elle est naturellement amenée à leur demander asile et protection. Des raisons matérielles et morales lui dictent cette sage résolution approuvée par la famille empressée à recueillir la pauvre petite si cruellement frappée. Mais il n'est de vraiment durable, chacun le sait, que les situations nettes. Celle-là, malgré la bonne volonté déployée de part

et d'autre, est fausse. Elle ne peut se maintenir qu'aux prix de mille concessions. On a beau répéter aux gens qu'ils sont chez eux, ils sentent bien que ce n'est pas vrai. Et ils pensent : « J'aimerais mieux un morceau de pain. »

D'ou viendra-t-il ce morceau de pain? C'est précisément la question.

Et que dire quand les parents aigris se montrent agressifs et parlent par allusions? « Nous t'avons assez entretenue. Si tu avais été moins dépensière, tu aurais des économies. Nos moyens ne nous permettent pas...

Quant à la femme qui ne possède aucun de ces éléments, ni fortune, ni famille, le veuvage est pour elle une véritable catastrophe. Aucun secours à espérer de personne. Outre que la honte l'empêcherait de confier sa détresse aux amis qui pourraient la soutenir pendant le premier choc, son instinct l'écarterait d'une démarche humiliante et

d'ailleurs vouée d'avance à l'insuccès. Les amis, même les plus intimes, c'est bon pour les jours heureux, quand tout va bien, c'est bon pour les dimanches. On sort ensemble, on se réunit, on se reçoit, on va au théâtre. C'est un échange de bons procédés. On a des situations équivalentes, des goûts communs, des habitudes pareilles. Tant que la base de la vie ne change pas, on continue à se voir. Mais du jour où un membre du groupe ne peut plus continuer, comment demander aux autres de se priver, pour le maintenir à flot dans leur sillage ? Car il ne s'agit pas d'un petit cadeau pris sur le superflu ; il s'agit d'une aide sérieuse, fréquemment renouvelée, qui ne pourrait être fournie qu'au prix d'une privation.

Or, les temps sont durs. Chacun vit d'après un budget soigneusement établi. On n'aime pas les indiscrétions qui forcent à découvrir l'intimité de la vie privée. Chacun entend rester le maître chez soi sans avoir à se jus-

tifier. Il y a une barrière que l'amitié la plus étroite ne franchit jamais.

Et puis, les amis représentent le passé, le cher passé définitivement aboli. Et c'est vers l'avenir que la veuve doit tourner ses regards.

***

Quel sera cet avenir? Comment l'Etat s'acquitte-t-il vis-à-vis de ces victimes dont le nombre augmente sans cesse? Quel moyen a-t-il trouvé?

Un seul : la pension.

Sur quoi est-elle basée ? Sur la situation personnelle du défunt, sur son talent? Tient-elle compte du rang occupé par lui dans la vie civile? Non. La pension dépend uniquement du grade momentanément détenu dans la hiérarchie militaire. C'est le soldat qu'on apprécie, le défenseur du pays, non le savant, l'artiste, l'industriel. S'il était caporal au

moment où une balle ennemie le frappa, peu importe qu'il ait quitté, pour endosser la capote bleu-horizon, la toge de l'avocat, le tablier du jardinier, la cotte du mécanicien, Il sera traité en caporal ; et sa veuve qu'elle fasse des ménages ou gouverne un peuple de domestiques, sera traitée en femme de caporal.

Ainsi le veut le grand principe d'égalité. L'Etat n'a pas distingué entre les hommes qui devaient contribuer à la défense du pays. Il ne distingue pas entre les veuves de ces hommes, tombés, les uns et les autres, au service de la même cause.

Les effets de cette pension uniformément attribuée à toutes celles qui ont donné leur mari à la patrie, différeront évidemment selon les cas.

Si elle s'ajoute aux revenus d'une fortune personnelle déjà suffisante pour assurer le train de l'existence, il n'y aura pas de modification appréciable. On ne sera pas plus

riche, mais on ne sera pas plus pauvre. On sait exactement sur quoi l'on peut compter. L'avenir immédiat est net. On continuera donc de vivre selon un budget bien établi, sans avoir besoin de demander des ressources supplémentaires au travail.

En revanche, comment réagira la veuve sans fortune qui aura dû, dès le début des hostilités, chercher un refuge auprès de ses parents ?

Ils lui sont venus en aide dans un élan de générosité spontanée, attendant avec impatience la fin du cauchemar, escomptant le jour où leur fille, rentrée en possession de son mari, réintégrerait à ses côtés le foyer provisoirement abandonné. Ce n'était, pensaient-ils, qu'une question de temps.

Or, voici que le veuvage anéantit brusquement cette rassurante perspective. La pension dont elle bénéficie constitue une ressource bien définie, appelée à former la base d'une existence nouvelle qui, réglée

d'après les principes de l'économie, peut et doit se défendre seule. La malheureuse se rend compte qu'on ne saurait abuser de l'hospitalité offerte par sa famille. On ne la met pas à la porte, on évite la moindre allusion à son départ, secrètement souhaité. Elle est trop fine, trop sensible, trop fière pour ne pas sentir que sa place n'est plus dans cette maison qui n'est pas la sienne et où sa présence, maintenant que sa situation est définitive, a quelque chose d'indiscret, de choquant. L'heure est venue de prendre une décision. Il faut quitter le foyer familial et se lancer résolument en pleine mêlée.

Dans quelles déplorables conditions ! Nous la retrouverons bientôt aux prises avec les mille difficultés qui guettent les novices et paralysent leur élan ; et rien ne distinguera plus cette demi-privilégiée de la veuve dont le bonheur dépendait uniquement de son mari et qui ne peut compter ni sur sa fortune, ni sur ses parents.

Celle-là n'a jamais la faculté d'opter entre plusieurs façons de vivre. Il n'y a pour elle qu'une façon de vivre : travailler, n'importe où, n'importe comment, à n'importe quel prix.

Le travail ne l'effraie pas. Elle n'a pas attendu le veuvage pour comprendre la gravité de la situation, et à mesure que se précisait à son esprit la perspective de la catastrophe possible, sinon probable, s'imposait la nécessité de s'y préparer. Mais tout cela sans méthode, à la hâte, sans plan préconçu, au hasard des rencontres. Ce n'était qu'un moment à passer, histoire de se procurer quelques ressources en attendant le retour de celui qui devait remettre la machine en marche.

Aujourd'hui, le moment à passer, c'est la vie, car celui qui devait revenir n'est pas revenu et ne reviendra plus. Il faut donc renoncer à tout espoir et envisager bien en face l'avenir, qui est, en somme, le présent.

Elle se jette donc hardiment dans la lutte, sans crainte, sans fausse honte, forte des illusions qui gonflent son cœur. N'est-elle pas veuve, ne porte-t-elle pas au front l'auréole du sacrifice, ses longs voiles noirs ne témoignent-ils pas devant la foule de la part prise par elle au malheur commun ? Il y a tant de détresse dans son regard, tant d'abandon vrai dans son attitude, tant de simplicité dans sa mise ! L'atmosphère de sympathie qui l'entoure doit lui faire escorte désormais, l'aider dans la tâche, si rude à son inexpérience, d'élever, de nourrir ses enfants, dont le père est mort au service de la France.

Elle croit cela. Elle se met en route avec cette idée. C'est tout son bagage. Pauvre bagage, que les réalités vont bientôt disperser aux quatre vents !

Elle n'est pas sans avoir approché autrefois des gens occupant de hautes situations, elle a fait des démarches. Mais c'était pour des amis, non pour son compte personnel.

Alors aucune gêne ne paralysait son éloquence, encouragée par l'accueil bienveillant, toujours aimable, parfois empressé du personnage plus occupé à lorgner la jolie toilette qu'à écouter les arguments exprimés par une bouche peu habituée à ce genre de discours. Et puis ces menues faveurs s'obtiennent facilement. En temps normal on est indulgent. Les détresses isolées, fort rares, tiennent en éveil la pitié, généralement assoupie dans le bien-être. Le fait seul de pouvoir aborder librement, avec aisance, certaines personnalités, permet de réussir.

Désormais, on n'a pas le temps de rire, ni de pleurer. Tous les rangs sociaux sont confondus, à l'arrière comme à l'avant. C'est par centaines, par milliers, qu'on compte les quémandeuses. Aussi, beaucoup d'appelées, peu d'élues. Evidemment on accorde la préférence aux victimes directes de la guerre. Elle a des droits. D'autres ont également des droits, avec en plus des capacités. Or, on a

besoin de capacités. Il n'est pas question de pitié, ni de galanterie quand l'existence même du pays est en jeu. L'intérêt supérieur enjoint d'utiliser les forces vives, de les grouper, les discipliner, les instruire en vue du résultat efficace, rapide, immédiat. De même que là-bas on a choisi ce qu'on avait de mieux comme hommes, de même ici on doit choisir ce qu'on a de mieux comme femmes.

— Que savez-vous faire?

A cette demande pourtant très simple, elle est forcée de répondre :

— Rien!

Alors, elle en arrive à envier les professionnelles, les pauvres femmes qui ont travaillé, car dans cette foule grandie sans cesse par de nouveaux deuils, elle est, sous son chapeau de bourgeoise, moins qu'une ouvrière.

De quel côté se tourner? A quel genre de besogne demander son gagne-pain?

Elle ne possède que des talents d'amateur, cultivés sans méthode dans les rares moments de loisir que lui laissaient les soucis du ménage, des enfants. Ce n'est pas cela que réclament présentement l'atelier, le magasin, le bureau, dont les rouages doivent fonctionner automatiquement. L'heure est grave. Il ne s'agit pas d'un travail agréable ou facile qui occupe quelques moments de la journée et qu'on accomplit distraitement. Il s'agit d'une besogne rude, abêtissante, monotone et surveillée militairement par des gens de métier habitués à l'obéissance passive. La caisse n'est pas loin. Qu'on prenne garde ! Il y en a tant et tant qui attendent d'être embauchées. Si écœurant que soit ce labeur de forçat, il fait envie à d'autres, il est considéré par le troupeau famélique comme une faveur. Des yeux luisants, agrandis par la fièvre, convoitent les quelques sous que rapporte à la fin du jour cette place. Attention, tenons-nous bien ! Pas un

mot, pas un geste qui trahisse la lassitude, la mauvaise humeur !

Il faut se raidir, courber la tête. Tant pis. Pas de fausse honte. Les enfants pleurent. C'est de la mère seule qu'ils attendent désormais le morceau de pain. La mère n'a pas le droit de perdre courage. Elle n'était pas habituée, elle s'habituera. Son parti est pris. Depuis longtemps elle a vendu ses pauvres bijoux, souvenirs de son pauvre bonheur menacé hier, aujourd'hui ruiné ! Elle a porté au Mont-de-Piété son linge, ces jolies choses intimes si blanches, si finement ouvragées par ses mains et qui jadis paraient sa grâce désormais fanée. Successivement, elle a dû se séparer de tous les menus bibelots qui constituaient son luxe de ménagère économe. Elle a quitté son appartement pour se réfugier dans une chambre étroite, sous les toits, en plein faubourg ; elle vit là-dedans avec ses petits silencieux qui n'osent plus parler, qui n'osent plus s'amu-

ser à cause des vêtements noirs, si tristes, et qui se cramponnent à ses jupes quand ils la voient partir le matin, les confiant à une voisine....

***

Une seule catégorie de veuves — celles dont la fortune personnelle s'est retrouvée intacte — a donc pu subir victorieusement le choc de la guerre et rester fidèle, tout en le réduisant, à son genre de vie. Les deux autres, à qui manquaient le point d'appui, ont fusionné pour n'en former qu'une seule, inférieure à la classe ouvrière.

Comparez en effet les situations respectives, avant et après la crise. La bourgeoise a toujours vécu en tutelle. A ses parents d'abord, à son mari ensuite incomba la tâche de l'entretenir, de l'élever, de la diriger. L'intérieur, les enfants, seul but assigné à son activité, elle a pu le poursuivre en toute

sécurité. Il y avait constamment quelqu'un qui veillait sur sa faiblesse ; et même quand les affaires n'allaient pas très bien, on se gardait de lui confier des appréhensions que son inexpérience d'ailleurs n'aurait pu calmer. Tout en se plaignant de ceci, de cela, en enviant ses amies plus riches ou plus jolies, elle se laissait vivre.

L'ouvrière ne s'est jamais payé ce luxe. Personne n'était là pour lui offrir la vie sur un plateau comme un régal, une friandise, un jouet. La vie, elle a dû la gagner par son travail, la mériter par sa constante application, la défendre pied à pied contre les dangers qui menacent. Et ces soucis ne lui ont pas permis de la savourer.

Enfant, alors que l'autre n'était qu'une poupée un peu plus grande jouant avec une poupée un peu plus petite, elle se rendait utile, allait aux commissions, discutait avec le boucher, le boulanger, en gamine qui connaît le prix des choses et ne veut pas se

laisser tromper. Des taloches distribuées à profusion sur ses joues pâles auraient d'ailleurs vertement corrigé la moindre négligence apportée à des fonctions sérieuses, dont la dignité augmentait d'année en année. Puis ce fut l'atelier, le magasin, l'usine, la lutte contre la curiosité des hommes, la jalousie des camarades, le contact avec les réalités les plus rudes, les plus laides. Puis le mariage. C'est un bonheur, le plus grand, le plus convoité de tous. N'empêche que ce bonheur est bien fragile, soumis à de dures épreuves. Le meilleur des maris peut céder un jour aux multiples tentations qui guettent son honnêteté, signalée aux mauvais garçons, aux mauvaises filles, sans cesse à l'affût. Des fois, il ne rapporte pas sa paie à la maison, des fois, il s'attarde devant les comptoirs, et quand il a bu, dame, il cogne. On en a vu, des bons ouvriers gagnant de belles journées, adorant leurs femmes et leurs enfants, et qui sont partis et qui ont

tout planté là pour suivre, on ne sait où, une vilaine créature, et qui ne sont jamais plus revenus. Alors, on n'est jamais tranquille, on vit tant bien que mal, dans l'inquiétude constante du lendemain.

Pour une femme élevée à une aussi rude école, la guerre — toute question personnelle mise à part — n'est qu'un accident plus grave, plus long, dont on peut, du moins, prévoir les conséquences.

Le sort ne l'a pas gâtée. Il lui a donné un mari. C'était trop beau, sans doute, — puisqu'il lui a repris.

Tandis que l'autre, la dame, l'enfant gâtée qui hier encore se plaignait à cause d'une toilette un peu défraîchie, d'un chapeau démodé, d'une « fantaisie » qu'on lui marchandait ! Elle s'estimait très malheureuse ; son mari ne la comprenait pas, il la négligeait, ne pensait qu'à ses affaires. Quel réveil ! Il s'agit bien de toilette, de chapeau, de fantaisie ! Ce n'est plus dans les magasins de nou-

veautés qu'il faut chercher les « occasions ».

Et voyez le retour des choses. Ces deux femmes ne se connaissaient pas. Les seuls rapports qu'elles aient pu avoir jadis, étaient des rapports de cliente à employée. On n'était pas du même monde, on n'avait aucune raison de se fréquenter, de se saluer. Le même malheur les a frappées, mais combien l'une, qui était préparée par la vie, a mieux résisté que l'autre, qui ne l'était pas ! Celle qui vivait insouciante, oisive, uniquement préoccupée de futilités, est descendue ; l'autre, qui vivait, depuis toujours, courbée sous le joug, est montée. Toutes deux ont sacrifié leur mari, mais pour l'une il représentait seulement l'être aimé ; pour l'autre il était tout : — l'être aimé et la situation.

Convient-il de se demander quel sera, la guerre terminée, l'avenir de ces veuves ?

Pour les ouvrières, l'avenir sera le présent, il n'apportera que des modifications minimes à une situation acceptée courageu-

sement sans grand espoir de l'augmenter.

Pour les bourgeoises, il sera meilleur ou pire. Evidemment, si mauvaises que soient les conditions, il n'est pas défendu de compter sur l'élément chance. Certaines pourront se remarier, d'autres hériteront ou s'expatrieront, ou trouveront l'occasion de manifester des qualités précieuses qui leur vaudront des places largement rémunérées.

Mais en général, à part quelques-unes exceptionnellement douées et qui n'auront pas peur et qui ne se laisseront pas rebuter et qui se lanceront hardiment dans la lutte en foulant toute considération de sot amour-propre, à part cette élite, l'immense troupeau des autres, des timides, des nonchalantes qui ne savent pas vouloir, qui n'osent pas oser, celles-là sont fatalement condamnées à végéter.

***

Que dire enfin des pauvres mères? Elles

ont perdu leur mari autrefois, on leur prend leur enfant aujourd'hui : les voilà doublement veuves.

Elles s'étaient donné bien du mal pour élever leur fils, seul et suprême espoir de leur vieillesse. Il avait grandi en force et en intelligence sous leurs yeux émerveillés. Après avoir été pendant si longtemps une charge, il allait devenir un appui. Il l'était, à l'âge où les autres, ceux qui ont conservé leur père, sont encore des enfants. Lui, n'avait pas eu le temps, et il s'était dépêché de devenir un homme, parce qu'on avait besoin d'une force. Déjà des certificats, des diplômes, des parchemins consacraient son mérite, une carrière brillante s'ouvrait devant ses pas, un beau mariage s'annonçait peut-être. Rien ne semblait pouvoir arrêter ou seulement ralentir la marche du jeune conquérant.

Il a dû pourtant s'en aller, quitter la maison, qu'il commençait à entretenir de son labeur ou à illustrer de ses triomphes. Il a

quitté sa mère qui n'avait que lui, ses sœurs qui étaient comme les filles de ce jeune père sérieux.

Si la mère appartient à la bourgeoisie aisée, la question matérielle est évidemment accessoire. La situation de son fils lui donnait surtout un rayonnement moral qui la rehaussait à ses propres yeux. Elle était justement fière de pouvoir se dire : « Ce jeune homme si distingué, qui tient si dignement son rang dans la société, c'est moi qui l'ai nourri, qui l'ai élevé; je l'ai bercé entre mes bras, je lui ai appris à marcher, à bégayer les premières paroles. Il a beaucoup travaillé, certes, il a bien profité des leçons de ses maîtres. Mais l'instruction n'est rien quand elle ne s'appuie pas sur les principes. Je l'ai préparé aux grands dessins, il est vraiment mon œuvre... »

Elle a bien le droit de pleurer. Il était son unique raison d'être en ce monde. Qui lui eût prédit qu'il disparaîtrait avant elle?

Pleurer, elle en a le droit, et le loisir aussi.

La vieille mère sans fortune personnelle, n'a point cette suprême consolation. Son fils n'était pas seulement son orgueil, il était son soutien. Ce n'est pas seulement le rayon de soleil qu'il apportait, c'est le morceau de pain. Evidemment au début, il y a les parents, les amis, qui interviennent. Ils ont trop de cœur pour ne pas compatir à une telle détresse. Mais ce généreux élan ne dure qu'un temps. Un jour vient où il s'arrête. Alors les tristes réalités, momentanément écartées, reparaissent. Il faut les aborder vigoureusement, sous peine de succomber.

La maman ne sait rien. Elle a vécu d'abord aux dépens de son mari, — puis de son fils. Tous deux l'ont quittée. L'éducation de son enfant lui imposa de gros sacrifices d'argent qui ont absorbé ses ressources. Elle comptait précisément sur lui pour achever son existence à l'abri du besoin.

Du jour au lendemain, l'infortunée devra

modifier complétement son genre de vie, vendre son mobilier, déménager, se reconstituer une nouvelle existence pour les quelques misérables années qui lui restent. Elle demandera au travail de quoi ne pas mourir de faim. A quel travail ? Constamment confinée à la maison, elle ne connaît que son ménage. Aujourd'hui, elle n'a plus de ménage. Alors elle fera le ménage des autres. Mais elle est vieille pour un labeur si rude. Ceux qui paient manquent d'indulgence, ils veulent la jeunesse active, sans tares, agréable à voir et qui comprend vite. On ne peut pas toujours avoir pitié des gens, les entretenir, les aider, sous prétexte qu'ils ont été frappés par le malheur.

Fatalement, la malheureuse devra se contenter d'un gain minime et elle s'appliquera, se fatiguera, se tuera, pour garder quand même sa place, convoitée par d'autres...

CHAPITRE QUATRIÈME

LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE POUR LA JEUNE FILLE DE LA CLASSE BOURGEOISE

Et la jeune fille ?

Elle est en apparence favorisée. La catastrophe, en effet, si elle peut la toucher dans ses plus tendres affections et même compromettre son avenir en lui enlevant un fiancé, ne l'atteint pas directement dans son bien-être matériel. Les parents sont là pour subvenir à ses besoins, pour la défendre, la représenter. Elle ne risque pas de perdre son soutien, comme les veuves et les mères. Elle peut envisager sans crainte le lendemain. Et telle qui jadis enviait ses petites

amies déjà en possession d'un époux, déjà mères, finit presque — à considérer la fragilité de ce bonheur si ardemment convoité — par se réjouir de n'avoir point franchi le pas et d'être restée au bord de l'abîme sous le banal mais confortable toit paternel.

Donc, à de rares exceptions près — la douleur est un élément strictement personnel qui ne saurait entrer ici en ligne de compte — la jeune fille apparaît, parmi ces victimes, une privilégiée. Elle n'est pas appelée à transformer le train coutumier de sa vie pour l'adapter aux conditions nouvelles, et il lui est permis, le cas échéant, de s'abandonner sans réserve à son chagrin, parce qu'il y a, dans l'ombre, quelqu'un qui veille.

Mais si le cadre de son existence est demeuré à peu près intact, elle n'en subit pas moins le contre-coup des événements qui, depuis de longs mois ensanglantent son pays.

Il est possible que nul des siens ne soit

engagé à fond dans la lutte, que sa fortune la protège contre les surprises de l'avenir. Supposez-la jeune, insouciante, uniquement préoccupée de sa petite personne, vivant dans un cercle restreint d'amis empressés au plaisir, choyée par des parents indulgents à ses caprices d'enfant gâtée. Supposez la créature la plus factice, la plus frivole, la plus détachée des choses de ce monde, et qui ne s'est jamais donné de peine que pour être belle, et qui ne s'est jamais penchée sur aucune misère. Eh bien, il y a des choses qu'on ne peut pas ne pas voir, ne pas sentir, ne pas entendre, il y a des spectacles dont la tristesse amollit les cœurs les plus durs, il y a des paroles, des cris, des gestes qui obsèdent l'esprit, il y a des atmosphères qu'on ne peut humer sans en être complètement imprégné.

Si éloignée qu'elle soit des champs de carnage, si calme que soit demeuré le décor parisien ou provincial de son existence,

elle n'est pas sans savoir que la frontière, actuellement, est un mur de poitrines offertes aux balles de l'envahisseur et que, grâce à cette chair vivante dressée en face de l'ennemi, la France peut respirer, peut travailler, peut vivre.

Elle sait qu'une vie humaine, hier encore considérée comme sacrée, protégée par les lois, n'est plus aujourd'hui qu'une unité noyée dans la masse et sacrifiée d'avance au monstre. Pendant qu'elle va et vient sans crainte, les enfants du pays les plus jeunes, les plus forts, tombent par centaines, par milliers, et cela uniquement pour le défendre. Elle le sait. Les récits, empreints d'une si naïve franchise, de ceux qui en reviennent, les histoires recueillies par les journaux, les spectacles constamment renouvelés de la rue — les femmes en deuil, les hommes rudes aux uniformes déteints — achèvent d'exciter, de bouleverser, d'exalter sa fraîche imagination. La fièvre la gagne

insensiblement, et à mesure que l'attente se prolonge, la gravité de la situation s'accroît et se précise devant son esprit arraché à ses préoccupations personnelles.

Ces blessés, ces mutilés, qu'on croise à chaque pas, d'où viennent-ils ? Puisqu'il y en a tant dans le petit coin où elle habite, combien alors dans la France entière ! Et ceux qui sont tombés et qu'on ne voit pas — qu'on ne reverra pas !

Alors la première pensée qui lui vient c'est :

— Quel bonheur de n'être pas mariée ! Je serais peut-être veuve !

Pensée égoïste certes, mais si profondément humaine ! Chacun de nous n'est-il pas tributaire de ce qui le touche directement ? Elle se connaît bien. Il lui suffit d'évoquer le chagrin que lui causerait la disparition d'un cousin, d'un ami, même d'un inconnu qu'on cesse subitement de rencontrer, pour imaginer le déchirement qu'on doit éprouver

en perdant l'être cher entre tous, son mari. Cela doit être affreux ! A peine en possession du bonheur si chèrement conquis, à peine installée dans la maison neuve, se voir seule tout-à-coup, avec pour unique richesse le souvenir amer et doux de quelques années, de quelques mois !

Grâce à Dieu, personne dans son entourage n'a été, jusqu'à ce jour, atteint. Rassurée de ce côté, elle pourra donc se consacrer aux autres, à ceux qui souffrent, qui n'ont pas de parents ou dont les parents trop pauvres ne peuvent se déplacer pour accourir au chevet du mari, du fils, du frère, du fiancé. Songez donc, il y a parmi ces blessés, des malheureux qui ne savent même pas où est leur famille ! Elle est libre, elle n'est pas absorbée comme les autres femmes par la pensée de celui qui les a quittées, qui les entretenait par son travail, qui les rendait heureuses par sa tendresse. Un immense besoin la soulève de se rendre

utile, de contribuer au soulagement de ces misères, de remplacer, auprès de ces infortunés sans foyer, celles qui, au pays natal, tremblent parce qu'ils ne sont pas revenus.

Comment d'ailleurs contempler sans frémir de tels spectacles ? Qui donc oserait, en entendant ces plaintes, consacrer une minute de plus aux divertissements frivoles, hier encore la seule occupation des longues heures d'oisiveté ?

Plus d'hésitation ; il n'est qu'un devoir désormais, un devoir humble et sublime à la fois, un devoir qui résume tous les autres, et qui est désormais le devoir.

Il ne s'agit pas de poser ses conditions, de marquer des préférences. Il s'agit d'apporter sa contribution, et d'aller vite, car le mal progresse pendant qu'on discute et il faut se hâter de lui arracher sa proie, sa belle et jeune proie, vivante encore aujourd'hui, morte peut-être demain.

***

Et la novice se met au travail avec ardeur, et fait ce qu'on lui dit de faire sans un mouvement de recul, estimant que toutes les fonctions s'équivalent et que les plus modestes doivent être remplies comme les autres.

Et puis, au fond, elle ne sait rien. Ne doit-elle pas s'estimer heureuse d'être admise, malgré son ignorance, à jouer un petit rôle auprès de ceux qui en ont joué un si grand?

S'agenouiller devant ces héros épuisés de fatigue, dénouer les lacets de leurs gros souliers raidis par la boue desséchée, dérouler les linges qui emmaillotent leurs chevilles gonflées, laver leurs pauvres pieds bleuis, — c'est toucher à des choses sacrées, qui ont souffert, qui ont échappé à la mort, et qui vivront peut-être si elle s'applique, si elle écoute les prescriptions du médecin, si elle sait dire au patient ragaillardi les paroles qui

conviennent. Aussi, comme elle regarde, comme elle observe, avec quelle infinie délicatesse ses doigts blancs effleurent les chairs meurtries, peu à peu dégagées des souillures!

Elle, dégoûtée? Allons donc! Elle les embrasserait au besoin, tant elle se sent de gratitude au cœur envers ceux qui ont combattu pour assurer la sécurité du pays. Car, en somme, ces braves gens sont des humbles, des paysans, des ouvriers, dont l'existence n'est, en temps normal qu'un dur labeur, et qui ont risqué obscurément leur vie, simplement, naïvement, sans arrière-pensée de gloire.

Et elle marchanderait ses soins, elle, la petite protégée pour qui l'on s'est battu, elle hésiterait devant certaines besognes sous prétexte qu'elles sont répugnantes? Mais la guerre elle-même n'est-elle pas affreuse et répugnante? et la pitié n'impose-t-elle pas à chacun de nous l'impérieux devoir de réparer ses méfaits?

Cette œuvre de réparation est devenue maintenant sa raison d'être. Elle y consacre du matin au soir son temps, sa pensée. Et ne lui parlez point d'autre chose : elle ne comprendrait pas.

***

Autrefois, le matin, c'était l'heure du plein soleil dans la chambre aux rideaux ouverts, le petit déjeuner savouré au lit pendant que la servante préparait le bain. Depuis longtemps déjà, dans les rues bruyantes, des gens affairés se coudoyaient, courant à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Et Mademoiselle s'attardait encore dans la tiédeur des draps, se demandant quelle robe, quel chapeau conviendraient au programme de cette journée vide, à qui son indolent caprice s'évertuait à trouver un emploi.

Aujourd'hui, le matin c'est l'heure blême, à peine dégagée des brumes nocturnes, dont

la sonnerie du réveil annonce la venue. Et elle ne surprend pas la dormeuse à demi-éveillée, qui l'attendait comme une délivrance, comme un signal.

— Allons, lève-toi, je t'autorise à te lever, à prendre dès le début, pour l'épuiser, cette journée neuve que tu rempliras utilement !

Vous pensez qu'elle ne se le fait pas répéter deux fois. Le timbre retentit encore sur le marbre de la cheminée qu'elle est déjà debout. Elle a bien dormi, d'un sommeil bref certes, mais profond et que nul cauchemar ne traversa. Son esprit net, brusquement repris par les réalités à peine perdues de vue pendant la trève réparatrice, s'empare aussitôt de la riche matière offerte à son infatigable activité. Immédiatement se précisent les diverses questions restées en suspens, avec les solutions qui répondent à chacune. Tout en s'habillant, elle dresse le bilan de l'actif et du passif, suppute les pro-

fits et les pertes. Le zouave va beaucoup mieux, bientôt il pourra descendre au jardin; — le sergent du génie est à la veille de récupérer l'usage normal de son bras droit; avant huit jours il aura la joie d'écrire à sa vieille mère. En revanche, le petit breton est bien bas; il a de la température, le major hier ne cachait pas ses inquiétudes.

Et la voilà dans la rue, presque déserte à cette heure matinale. La rue, elle a dû la voir souvent, jadis, en rentrant du bal avec sa mère, la rue morne et sonore, les équipes de balayeurs sous les bec de gaz éteints, les boîtes à ordures devant les portes des maisons endormies. Elle l'a vue, elle ne s'en souvient plus. Cela, c'est du passé, et le passé est bien mort. A-t-il même existé un temps où l'on faisait de la nuit le jour, où l'on sautillait en robe décolletée sous les lustres au bras des messieurs gourmés attentifs à débiter des compliments fades? Non, ce n'est pas vrai.

Ce qui est vrai, c'est maintenant, c'est l'opération de ce matin, le bras du grand artilleur que le chirurgien va inciser tantôt, c'est tous ces braves garçons qui l'attendent et qui vont lui raconter leurs petites joies et leurs grandes misères, et leur espoir dans la guérison.

Elle est là. Elle a pénétré dans la salle. Aussitôt les voix se taisent, des têtes se retournent sur l'oreiller, des yeux brillent. Elle est là, elle sera là pendant toute la journée, elle ne les quittera pas, allant de l'un à l'autre, grave, cordiale, sachant dire à chacun le mot qui convient. Car chacun a son tempérament, ses manies...

Au début, quand ils arrivent, ils se ressemblent, ils sont tous pareils sous les glorieuses loques. La souffrance, qui les anoblit, les égalise. Elle se traduit par le même langage primitif, les cris, les plaintes. Mais dès qu'ils vont mieux, dès qu'ils se mettent à causer, à rire, alors il faut voir comme

les personnalités s'affirment, comme les tempéraments se précisent. La France est un pays si varié, si riche en éléments divers heureusement fondus. Quand bien même ces braves garçons ne se distingueraient pas par l'origine, le milieu, l'éducation, l'âge, quand même ils sortiraient tous d'une province, d'une ville, d'un village, il n'est pas deux êtres humains rigoureusement identiques. Il y en a de gais, de tristes, il y a des bavards et des silencieux; certains sont des loustics incorrigibles, certains au contraire semblent avoir été créés pour divertir leurs camarades.

Eh bien, il faut apprendre à les connaître pour les traiter individuellement selon leur caractère. Question de doigté. Une fois qu'on le possède, on en fait ce qu'on veut de ces grands enfants, qui obéissent si bien à la femme quand elle s'impose à leur respect et à leur admiration. Et quelle récompense de savoir qu'on fait le bien autour de soi!

Pas autant qu'on le voudrait cependant. On évolue dans un domaine bien limité, qui ne paraît pas devoir s'agrandir. Tant de choses qu'on ignore! A vrai dire, on les ignore toutes, on agit par imitation, sans méthode. La bonne volonté ne remplace pas le talent, et ce n'est pas en quelques jours, en quelques mois, qu'une novice peut acquérir une somme de connaissances suffisantes pour s'acquitter sans guide du plus modeste emploi. Elle tremble de se tromper, un rien la trouble; à la moindre alerte, elle s'arrête, perplexe. Et l'infirmière professionnelle qui accomplit automatiquement sa tâche, dans la salle voisine, en voilà une qui est tranquille, qui est heureuse, parce qu'elle sait, parce qu'elle s'est donné la peine d'apprendre! Et quand le docteur est là, comme la jeune fille écoute ses explications, comme elle observe chacun de ses gestes, comme elle s'efforce de comprendre. Parfois, en effet, elle ne saisit pas bien, elle trouve

qu'il va trop vite, elle voudrait l'arrêter, le prier de recommencer, de lui donner dans un coin une leçon dont elle profiterait. Une pudeur la retient, une crainte de le mécontenter, d'abuser de ses moments si précieux, de lui apparaître une sotte. Alors elle ne dit rien, le laisse partir.

Ainsi, la journée passe. Voici, de nouveau, la nuit. Il faut prendre congé des amis, jusqu'à demain, rentrer à la maison. Tiens, il a plu ! On se hâte, on se met à table avec plaisir. Malgré les heures irrégulières des repas, l'appétit est excellent. Elle qui se montrait si difficile, si exigeante, si capricieuse pour la nourriture, s'installe délibérément devant la nappe et porte la fourchette à sa bouche sans même savoir ce qu'elle mange.

D'ailleurs, elle doit aux siens le récit de sa journée. Ils connaissent les chers blessés de son « service », ils les suivent avec attention de loin, ils s'informent. Elle raconte,

elle explique, elle décrit. On l'écoute respectueusement, car elle est devenue une personnalité, elle a charge d'âmes, elle règne sur tout un petit monde qu'elle étonne par son activité, qu'elle éblouit par sa bonté. Sa mère ne la reconnaît plus. Son père ne tarit pas d'éloges sur son compte. Il ne sourit plus comme autrefois de ses discours, il hoche la tête. Où donc a-t-elle appris cela ? Et il est très fier de posséder un pareil trésor, dont il ne soupçonnait pas l'existence sous son toit.

***

Que s'est-il donc passé ? Pourquoi cette enfant aimable et banale, qui ne savait hier comment gaspiller son temps, en est-elle devenue brusquement si avare ? Pourquoi du jour au lendemain a-t-elle renié ses plus chères habitudes pour en contracter d'autres, qui ne sont ni de son âge ni de sa

condition ? Par quel miracle a-t-elle changé au point de devenir une personne différente, en qui ne subsiste même plus le souvenir d'un passé définitivement condamné à l'oubli ?

Elle n'a pourtant pas été mobilisée, le pays n'a pas fait appel à ses services, réquisitionné sa bonne volonté. Le pays ignore jusqu'au nom de cette humble « ouvrière » née des circonstances et surgie, telle une plante, du sol fécondé par le sang. Elle n'a pris aucun engagement, elle est venue comme sont venues toutes les vaillantes filles de France. D'où vient cette transformation, cette transfiguration ?

C'est bien simple : un élément nouveau est entré dans sa vie : le travail, et il a tout bouleversé, il a chassé l'oisiveté qui depuis tant d'années y régnait en souveraine maîtresse, et qui la corrompait, l'énervait ; et maintenant il est seul dans la maison purifiée et, quoi qu'il arrive, il y sera toujours seul.

La petite mademoiselle qui bavardait, qui soupirait, qui languissait, qui riait sans cause et pleurait sans raison, qui aimait la danse et les rubans, qui adorait les fleurs et qui s'imaginait la vie comme un merveilleux roman dont elle serait l'héroïne fêtée ; la petite mademoiselle a jeté sa défroque de poupée si plaisante naguère et elle a revêtu, avec l'uniforme, un autre personnage. Elle ne s'abandonne plus à la fantaisie, elle n'est plus le jouet des événements, elle raisonne, elle calcule, elle va droit son chemin vers un but précis. Elle a pris, à la lueur des évènements tragiques dont le reflet, pourtant lointain l'illumine, conscience du rôle que la société réserve à chacun de nous. Que dis-je, elle prend chaque jour davantage conscience de l'univers, du vaste et lumineux univers où chacun de nous doit occuper une place conforme à son mérite. Sans avoir ouvert un livre — ces choses appartiennent au domaine de l'instinct — elle comprend.

Une divination profonde, due au contact journalier avec les plus belles, les plus palpitantes des réalités, lui montre le lien ténu et puissant qui fond ensemble tous les êtres. Et non pas seulement ceux qui, nés sur le même coin de terre, combattent côte à côte pour le défendre, mais encore ceux qui, soulevés par le culte d'un même idéal, servent, sans se connaître, la même cause.

Droit, liberté, justice, bonté ! Ces mots hier vides de sens, et que d'ailleurs sa petite cour de soupirants n'avait pas souvent l'occasion de prononcer — avec quelle moue dédaigneuse auraient-ils été accueillis ! — se précisent aujourd'hui devant son insatiable curiosité. Ce que nous voyons n'est rien à côté de ce que nous devrions voir, à côté de ce qui est, réellement. Au-dessus des satisfactions matérielles, au-delà des jouissances vulgaires, il y a le domaine spirituel des idées, invisibles à nos regards mais perceptibles à notre conscience. C'est

elles qui mènent le monde, c'est grâce à elles que l'être humain s'est lentement dégagé de la bête. C'est elles qui, après lui avoir révélé sa route, lui assurent, en dépit des révoltes passagères de l'instinct, sa dignité. Et c'est par le travail que chacun de nous, du plus grand au plus petit, justifie sa raison d'être et collabore à l'œuvre commune : la recherche de la perfection !

Le travail !

Elle n'avait jamais entrevu sa grandeur morale. A ses yeux d'enfant gâtée jalousement écartée des réalités, si belles pourtant, le travail n'était qu'une corvée imposée aux hommes seuls et aux femmes de condition inférieure. Son père était là pour s'acquitter de ce devoir maussade dont elle et sa mère se trouvaient, grâce à lui, exemptées.

Le monde, d'après sa conception, comprenait nettement deux catégories de femmes : celles qui travaillent, et celles qui ne travail-

lent pas, et vivent du travail des autres. Elle, de par son origine, appartenait à la seconde, qui constitue une classe à part — la bourgeoisie.

Elle ne s'étonnait pas de voir des ouvrières. Il faut bien des employées dans les bureaux, les magasins, les usines, tout un personnel destiné à assurer le fonctionnement normal des services nécessaires aux exigences sans cesse accrues de la vie moderne. Certes, la machine sociale se détraque parfois, les conflits qui éclatent à chaque instant prouvent que le règne de la justice, promis depuis si longtemps, n'est pas près de commencer. Manifestement les humbles sont sacrifiés. Mais l'écart était si grand entre sa vie à elle et la vie des autres !

Aussi jamais n'avait-elle songé à plaindre par exemple les infortunées jeunes filles qui se tiennent en plein hiver devant les étalages des marchands, sur le trottoir, à côté des mannequins sans tête, dont la poitrine bom-

bée est barré d'une pancarte. Jamais elle n'avait remarqué les doigts rouges qui sortent des mitaines, les joues creusées par la fièvre, les yeux qui pleurent à cause des courants d'air soufflant sous les portes mal jointes. Comment aurait-elle pu, étant encore au lit, apercevoir la crémière poussant la petite voiture basse où s'entrechoquent les pots de lait et la porteuse de pains et la blanchisseuse qui trébuche, les reins déjetés par l'immense ballot de linge dont elle retient, entre ses poings fermés, les deux bouts ?

C'étaient des femmes pourtant, des femmes vaillantes qui luttaient au lieu de vivre en parasites, comme tant d'autres, et qui mériteraient d'être encouragées, soutenues. Eh bien, elle ne se rendait pas compte, elle ne soupçonnait pas les fatigues dignement supportées, les misères dissimulées sous le sourire contraint. Elle ne savait pas, ne pouvait pas savoir.

Maintenant, elle sait. Aussi comme elle est devenue indulgente, attentive, pitoyable. Comme elle respecte le travail de ses serviteurs, qui s'astreignent si simplement à des besognes si dures, si répugnantes parfois. Il est triste, n'est-ce pas, d'habiter chez les autres, d'être à leur merci.

Aussi, quel changement! Elle qui jadis sonnait sa femme de chambre pour se faire boutonner ses bottines, et dédaignait de toucher une brosse, et ne s'inquiétait jamais de ce que pouvaient penser les gens vivant dans son atmosphère, si près et si loin de son indifférence, avec quelle douceur leur parle-t-elle ! Comme elle s'ingénie à ménager leur susceptibilité, à flatter leur amour-propre, à leur prouver discrètement son intérêt ! Hier, elle jugeait les fautes uniquement en les rapportant à sa propre personne, d'après le dommage ou la contrariété éprouvés par son égoïsme. Aujourd'hui, un élément moral intervient dans son jugement; elle apprécie

es actes d'après une règle supérieure, en se basant sur la justice, dont elle possède, depuis qu'elle est mêlée à la vie, un sens aigu. Et ceci l'instruit d'une vérité méconnue généralement : il faut bien peu pour arranger les choses. Si chacun se donnait la peine d'étudier son voisin au lieu de le blâmer ou de le combattre sous prétexte qu'il n'agit pas comme on le souhaiterait, tout irait le mieux du monde. Les humains croient se haïr : ils ne se connaissent pas. Leur haine n'est généralement qu'un malentendu.

Et elle veut que tous s'entendent et s'aiment dans le centre où règne sa personnalité, de plus en plus rayonnante parce que baignée d'humanité, et elle veut que tous se portent bien. Et vous pensez si aucun malaise, physique ou moral, peut échapper à sa clairvoyance toujours en éveil. Est-il rien de plus doux que de soulager la douleur d'autrui?

***

Ainsi, chaque journée la fait pénétrer plus avant dans le domaine, naguère insoupçonné, de la conscience de soi-même. Elle sait à quel emploi peut et doit se consacrer son activité, impatiente de racheter les longues heures de criminelle oisiveté. Elle respecte le travail, qui est la loi de la vie et la seule raison d'être ici-bas. Elle connaît la valeur du temps qui n'est rien en soi et vaut uniquement par la façon dont il est rempli.

Et une autre notion s'ajoute à celle-là, qui en est la réplique : la notion de l'argent.

Que de temps perdu, que d'argent gâché! Ce n'est pas sa faute, elle a suivi le mouvement. Une mère qui gaspille ses journées en visites, en courses, en stations dans les magasins, n'est évidemment pas à cet égard d'un bon exemple pour sa fille. Et il lui serait difficile, ne travaillant pas, de lui inculquer l'amour du travail dont rien, au

surplus, dans son intérieur, n'évoque l'image. Car les hommes en général ont leurs occupations au dehors et n'aiment pas, nous le savons, à entretenir les femmes de leurs affaires. Quant à l'argent, on se demande où et comment cette enfant aurait appris à l'économiser, puisqu'elle n'entendit jamais parler que de le dépenser.

Son éducation est faite, maintenant. Elle sait parfaitement ce que représente un colifichet, un morceau de dentelle, un bout de de ruban. Que d'objets utiles attendus avec impatience par ses chers blessés seraient payés avec le prix d'une de ces coûteuses et laides babioles jugées autrefois nécessaires pour rehausser l'ajustement d'un corsage, l'ornementation d'un chapeau. Ah, si elle pouvait récupérer toutes les pièces blanches semées au hasard des sorties, des promenades. Quelles sommes produirait cette menue monnaie laissée en « pourboires » aux mains de ceux qui gravitent autour des amuse-

ments des riches ! Ses petits soldats lui arrivent généralement démunis. Quand ils doivent partir pour rejoindre, après guérison, leur poste de combat, il faut bien les équiper. Et ces objets, répétés à dix, vingt, trente exemplaires, finissent, malgré leur prix modique, par former un total imposant. Au début, on s'est laissé entraîner, on a cédé à la générosité du premier élan. Puis on s'est rendu compte que le geste devenait, à la longue, de plus en plus difficile. Pour y parvenir on a dû réaliser des tours de force, renoncer à toute coquetterie personnelle, réduire le train de l'existence.

Et l'on est arrivé à cette constatation importante : la nécessité de désencombrer notre vie, de la simplifier, d'en éliminer toutes les complications qui la chargent, qui l'alourdissent, qui l'empoisonnent, qui la transforment en un perpétuel asservissement à des habitudes tyranniques, à des manies impérieuses, à des exigences puériles.

Secouer ce joug définitivement, chercher le bonheur là où il est, dans la simplicité, ne serait-ce pas une conquête dont l'univers, pacifié, se réjouirait avec raison ?

Respect du travail, conscience de la valeur du temps et de l'argent aboutissent au stade suprême de l'évolution morale : la conscience du devoir.

Le devoir, encore un mot devenu une réalité ! Jamais, jusqu'à ce jour, on ne lui avait appris à remplir un devoir quelconque. On lui avait enseigné la danse, la musique, l'art de s'habiller, de se tenir à table. On lui avait enseigné ce que doit savoir un être appelé à rester toujours en tutelle, à l'abri des responsabilités. Le devoir ne devait donc pas figurer au programme d'une enfant. Le devoir ne s'apprend pas comme le piano, il n'est pas une partie de l'éducation, il est l'éducation elle-même. Quand elle n'est pas fondée sur lui, alors il n'y trouve aucune place. Il est ou il n'est pas, on ne le débite

pas en petits paquets. Or, la conception bourgeoise de l'éducation le prévoit pour les garçons, non pour les filles.

Voilà donc la suprême notion acquise sans maître, au seul contact de la vie subitement révélée dans ce qu'elle a de plus grand.

***

Pensez-vous qu'une créature ainsi affranchie des préjugés, consente après un contact si étroit, si prolongé avec les réalités les plus émouvantes, à plier demain aux règles étroites et absurdes en vigueur dans son monde d'origine, une personnalité aussi forte et dont les racines plongent si profondément dans le sol ?

Est-il possible d'imaginer que cette enfant, sacrée femme d'un bond — et femme dans la plus noble acception du mot — s'humilie, se diminue et revienne en déposant le voile,

à l'état de poupée, comme autrefois? Ne serait-ce pas là un véritable suicide ?

Déjà, dans les rares moments de loisir que lui laisse son apostolat, elle en prévoit la fin. Un jour viendra où il lui faudra renoncer à cette tâche désormais inutile, rentrer à la maison, renouer le fil, momentanément brisé, des occupations anciennes, et songer à l'avenir commun de toutes les jeunes filles : le mariage.

Ce n'est pas sans appréhension qu'elle entrevoit la rupture fatale. Ah ! elle ne souhaite pas que la guerre s'éternise ! De toutes ses forces tendues, elle attend la fin de l'horrible cauchemar. Mais, en ce qui la concerne personnellement, elle se sent conquise sans retour. Entre hier et aujourd'hui s'est creusé un abîme que rien ne comblera — et qui s'élargit. Le travail sera désormais sa loi. Aucun doute ne subsiste à cet égard, ni dans son esprit, ni dans son cœur : elle travaillera.

Que les hommes sont heureux ! Les études qu'ils entreprennent dès l'enfance leur permettent de diriger leur activité vers la carrière la plus propre à lui fournir un aliment. Ils sont libres, ils peuvent aller et venir sans rendre compte de leurs actes. Les moins doués sont assurés de trouver une place à la mesure de leur médiocrité, car l'organisation sociale, qui est leur œuvre, a établi une échelle pour les capacités. Tous les espoirs sont permis aux laborieux, aux malins. Tandis que les femmes, elles doivent continuer à suivre la route qu'on leur imposa, sans avoir même la ressource de choisir leur compagnon. Quelle aubaine quand il se présente, quand il consent à s'arrêter, à offrir son bras, son nom !

Le mariage ! Déjà difficile autrefois, quand le nombre des garçons égalait à peu près le nombre des filles, que sera-t-il demain après l'hécatombe qui aura fauché les plus jeunes, les plus forts ? Et dire que c'était le seul

but qu'on offrait à ses regards ! Est-ce possible ? Ah, comme elle plaint les autres, celles qui n'ont pas été touchées par la grâce, qui continuent de marcher à tâtons, les bras étendus, les yeux bandés !

Si elle était plus jeune, si une divination plus aiguë lui avait permis d'entrevoir l'avenir, si quelqu'un l'avait avertie, comme elle aurait supplié ses parents de lui accorder le droit au travail — à l'indépendance ! Que lui ont-ils appris pendant les années déjà longues où elle vivait près d'eux, à leur merci, prête à recevoir toutes les empreintes ? Que lui ont-ils appris, sinon le sempiternel refrain seriné aux jeunes filles, d'après l'immuable et intangible tradition ? Son père est pourtant un homme intelligent, perspicace, apte à comprendre, à juger. Pourquoi n'a-t-il rien vu, pourquoi n'a-t-il pas essayé ? Pourquoi ?

Il est trop tard aujourd'hui. Et puis, que faire, de quel côté se diriger quand la fonc-

tion actuelle sera terminée ? Car, encore une fois, la rupture est formelle avec le passé. Elle le hait tant, le passé, qu'elle n'en peut plus supporter l'image.

Aussi avec quelle répugnance ne regarde-t-elle pas les femmes restées, en dépit de l'heure sombre, tristement fidèles à leurs habitudes frivoles ! Elle n'ont donc pas de cœur ! A défaut du raisonnement, l'instinct ne devrait-il pas suffire pour leur montrer l'inconvenance d'une tenue si peu en rapport avec la gravité des événements. Si encore elles étaient agréables à voir. Mais combien grotesques et vaines ces créatures ficelées, fagotées, troussées par la folie d'un couturier en délire — et qui est français ! — quelle vilaine tache falote elles produisent à côté des uniformes couleur de ciel, couleur de terre ! Positivement elles offusquent les regards, ces poupées bêtes et provocantes. On voudrait les aborder, leur parler le langage de la raison :

— Enlevez donc ces colifichets, insignes de votre servitude, secouez ces anneaux et ces chaînes qui prouvent l'esclavage de la femme. Mettez une blouse blanche ; et au lieu d'attiser les convoitises ou d'exciter le mépris de ceux qui ont risqué leur vie pour la patrie, allez vite les soigner. Rendez-vous utiles, prenez conscience de vous-mêmes. Comment osez-vous exhiber ces coûteux chiffons alors que tant de gens bravent la fatigue, le froid, la mort, pour défendre le coin de terre où vous avez le détestable courage de parader ?

Vous ne comprenez pas qu'une aube nouvelle va se lever sur les ruines? L'heure n'est donc pas venue de secouer enfin le joug de la coquetterie dont vous êtes, à votre insu, les victimes? Quelle est la raison de votre conduite?

— Plaire.

— A qui ?

— A l'homme.

— Vraiment ? Et vous pensez réussir par ce moyen ? Autrefois, sans doute, il avait sa valeur, il était le plus puissant sinon le seul dont disposât la femme pour attirer l'attention du maître. Et lui-même se montrait exigeant, l'entretenait dans cette attitude conforme à ses goûts et s'amusait de cette émulation qu'il provoquait tout en la taxant de puérile. Il faut bien que les enfants s'occupent. La femme n'est-elle point, par définition, une enfant ?

Les temps sont changés. Il y a, il y aura du nouveau sur la surface de la terre quand elle sera rendue enfin à la paix; du nouveau qu'on aura chèrement payé. La femme qui, après une si rude leçon, resterait enfant mériterait le fouet. Honte à celle qui, malgré le terrible avertissement, s'attarderait à jouer le rôle de jadis, maintenant insupportable, indigne de l'humanité purifiée par tant de sang généreusement versé ! Il faut que cela change, et cela changera ! Les artifices de

Ce qu'on peut visiter

EN EMPRUNTANT LES LIGNES

du Réseau d'Orléans

Le Réseau du Chemin de fer d'Orléans dessert la vallée de la Loire, la Côte Sud de Bretagne, l'Auvergne (Puy-de-Dôme et Cantal) et la plupart des régions comprises entre la Loire et la Garonne; par ses deux grandes lignes de Paris à Bordeaux (1) et de Paris à Toulouse, il donne accès au Chemin de fer du Midi qui, par les deux extrémités des Pyrénées, conduit en Espagne, en Portugal et au Maroc.

ENVIRONS D'ORLÉANS (LE LOIRET).

Au point de vue touristique, ce Réseau est d'une richesse et d'une variété exceptionnelles. Il offre à la fois les paysages de mer et de montagne avec de jolies plages, de grandes stations thermales dont les eaux peuvent être avantageusement comparées avec celles des stations les plus réputées de l'Autriche et de l'Allemagne; quant aux monuments, les architectures civile et religieuse y ont produit de nombreuses merveilles de tous âges et de tous styles.

CHATEAU DE CHAMBORD
(LUCARNES ET CHEMINÉES).

Les régions de la vallée de la Loire qui commencent à Orléans et où se sont déroulées tant de scènes de l'histoire de France, sont surtout connues pour leurs

(1) Paquebots pour Casablanca, le Sénégal et l'Amérique du Sud.

magnifiques châteaux qui datent en général des plus belles époque de l'art français, sous Charles VIII, Louis XII et François Ier.

Les châteaux de Blois magnifique escalier, Chambord merveille de la Renaissance, Cheverny, Chaumont, Amboise (admirablemen situé sur la Loire), Chenonceaux (sur un pont dans le lit du Cher), Valençay, Loches, Ussé, Luynes, Langeais, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Saumur, Angers sont les plus célèbres. De Blois, on se rend à Chambord et Cheverny, et quant aux autres châteaux, Tours, qui est en même temps une ville d'art, est le centre d'où l'on peut le plus aisément les visiter, dans une région infiniment douce, pleine de charme, qu'on a justement dénommée le Jardin de la France.

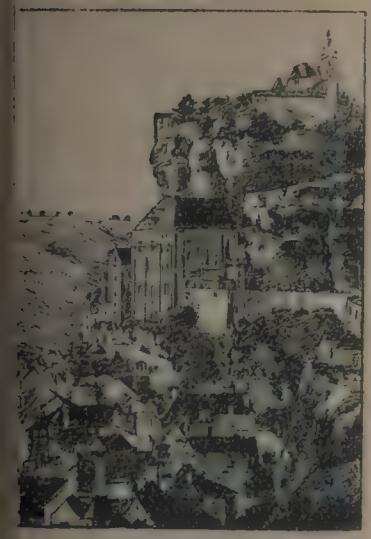
BÉNODET (FINISTÈRE).

Sur la Côte Sud de Bretagne, où l'on accède par la grande ville de Nantes et qui est fort attrayante par tous ses anciens souvenirs et ses vieilles traditions, on peut villégiaturer dans les plages charmantes de Pornichet, de la Baule, du Pouliguen, du Croisic, de Batz (proches de Saint-Nazaire, point de départ de paquebots pour l'Amérique Centrale), de Quiberon, Concarneau, Bénodet, Douarnenez, Beg-Meil, Morgat, etc... Il y a aussi dans la région de grandioses falaises rocheuses (Pointes du Raz et de Penmarch), des églises de grand aux flèches élancées, des calvaires à nombreux personnages artistiquement travaillés (Plougastel-Daoulas, Pleyben, etc...); enfin dans le département du Morbihan, curieux aussi par sa mer intérieure, se voit la plus riche profusion de monuments mégalithiques (menhirs et dolmens de Carnac et Locmariaquer).

BORDEAUX
DÉPART D'UN PAQUEBOT POUR LE MAROC.

On peut faire en Bretagne de charmantes traversées, par xemple de Quiberon à Belle-Ile, de Lorient à Groix, etc.

En Auvergne et dans les régions voisines, il existe de grandes ations thermales ou climatiques, La Bourboule, Le Mont-Dore, aint-Nectaire, Royat, Vic-sur-Cère, Le Lioran, Néris-les-Bains, Évaux les-Bains, Miers, près Rocamadour, etc... Ces stations sont en même temps des centres de tourisme de premier ordre. Les vallées, dans tout le pays, sont fraîches, gracieuses et les volcans qui existaient dans la région il y a des milliers de siècles y ont laissé les restes les plus curieux.



ROCAMADOUR.

Sans être aussi élevées que celles des Pyrénées, les cimes des monts d'Auvergne se dressent fièrement dans les nues et se prêtent à de superbes et peu fatigantes ascensions. C'est ainsi que l'on peut facilement gravir : le Puy-de-Sancy (1.886 m.), point culminant de la France centrale, le Plomb du Cantal (1.858 m.), le Puy Mary (1.787 m.), etc... En outre, les Gorges du Tarn, longues de 50 kilomètres, entaillées entre de gigantesques murailles parallèles et que l'on descend n barque, sont une des merveilles naturelles de la France.

Entre la Loire et la Garonne, le Réseau d'Orléans dessert une rie de vieilles provinces françaises des plus attrayantes par le harme de leurs paysages (vallées de la Creuse, de la Dordogne, du Lot, etc.). On y voit galement de grandes cathérales comme celle de Bourges, l'un des plus magnifiques difices ogivaux de la chrénté, ou celles de Bordeaux, Périgueux, de Cahors, Albi; aussi bien dans de andes villes d'art comme ourges, Poitiers ou Touuse, que dans de vieilles ourgades comme Uzerche, ajac ou Rocamadour, au site fantastique avec ses sancaires accrochés au rocher, rchitecture civile a laissé iantité de brillants palais et vieux logis sans nombre; s châteaux, les ruines y abondent également.

ALBI (LA CATHÉDRALE).

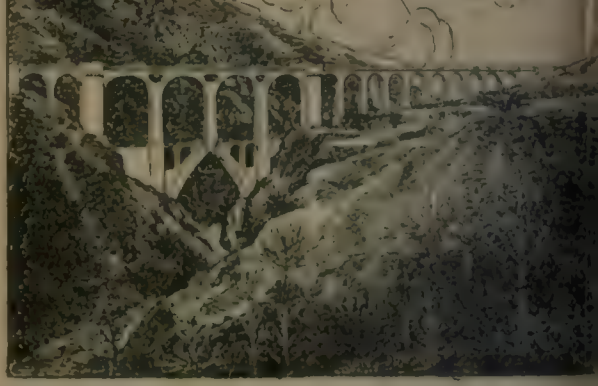
Quant aux Pyrénées, elles ont pour elles des cimes de plus de 000 mètres, comme le Néthou (3.404 m.), le Balaïtous (3.146 m.), Marboré (3.253 m.), le Vignemale (3.298 m.), etc..., de majes-

tueuses pyramides rocheuses comme le Pic du Midi d'Ossau (2.885 m.), le Pic du Midi de Bigorre (2.877 m.), le Canigou (2.785 m.), de grands glaciers comme ceux du Mont-Perdu, de la Maladetta, etc.... des cirques grandioses comme ceux de Gavarnie, d'Estaubé et de Troumouse, des vallées profondes, des cascades puissantes, enfin un lieu de pèlerinage de renommée mondiale, Lourdes. On y trouve aussi de grandes stations thermales : Dax, Salies-de-Béarn, les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Cauterets, Bagnères-de-Bigorre, Luz-Saint-Sauveur, Barèges, Luchon, Ax-les-Thermes, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, etc...

ARCACHON.

Non loin de Toulouse, il faut voir la « Cité » de Carcassonne qui est une merveilleuse évocation du moyen âge, avec ses 1.500 mètres de remparts, coupés de tours et de portes fortifiées.

Il est aussi de grandes stations balnéaires ou hivernales : les unes dans le sud-ouest (Arcachon, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, Pau), fréquentées toute l'année par une foule mondaine et cosmopolite ; les autres dans le Roussillon (Argelès-sur-Mer, Collioure, Banyuls), voisines de Port-Vendres d'où peut se faire la traversée la plus courte de France en Algerie.



ENVIRONS DE VERNET-LES-BAINS
PONT SÉJOURNÉ.

A ses deux extrémités enfin la chaine pyrénéenne a projeté jusque dans les flots de l'Ocean et de la Méditerranée de puissants rameaux qui y forment de hautes falaises rocheuses aux pointes déchiquetées et trouées.

Pour tous renseignements sur les prix applicables aux Voyages d'affaires ou de plaisance s'adresser notamment : à l'Administration Centrale de la Compagnie d'Orléans (Bureau de Trafic-Voyageurs et Publicité), 1, place Valhubert, à Paris ; à l'Agence spéciale des Compagnies Orléans-Midi, 16, Boulevard des Capucines, à Paris ; au bureau de Ville, 8, rue de Londres, à Paris, etc...

Pour les horaires, consulter les documents officiels mis à la disposition du public dans les gares et bureaux de ville.

30.000 ex. in-16 double jésus bulle 17k — 76-2-16 — IMP. CHAIX — 3340-2-16

la parure, les manèges habiles, les manières, les sous-entendus perfides, tout l'arsenal des séductions qui constituait au dire des couturiers et des psychologues l'arme et la parure de la Femme, toute la misérable comédie d'attifements, de déshabillés plus ou moins galants, de gestes, de regards qui galvaude en le compliquant l'amour, c'est-à-dire le sentiment le plus simple, le plus banal, et qui sous prétexte de le raffiner le vicie et le corrompt, l'homme a pu autrefois, dans la vie facile et fade de la paix, s'y complaire, y chercher un stimulant à son ennui, un dérivatif au besoin d'aventures toujours vivace en son cœur.

Mais l'aventure maintenant, il la connaît. Il en subit les fatigues, il en affronte les périls, il en mérite la gloire, il est prêt à en payer la rançon.

A côté de celle-là, dont l'enjeu est la patrie elle-même et qui sera citée dans les fastes historiques comme la plus formidable

dans toutes les époques, à côté de celle-là, que pèsent les autres ? Et par quelle aberration d'esprit s'obstiner à en évoquer l'image ridicule et enfantine ?

***

Que demandera l'homme quand il rentrera reprendre sa place au foyer maintenu intact par sa bravoure ?

D'abord l'oubli des souvenirs terribles dont la hantise lui fera mal, ensuite l'aide et le réconfort que lui fournira la tendresse de celle qu'il va retrouver, qu'il ne quittera jamais plus, et qui lui deviendra sacrée, — puisqu'il a failli la perdre.

Sacrée, vous entendez bien ! Alors, un tel travestissement est-il de nature à lui plaire, à l'encourager, quand las et poudreux, mutilé peut-être, il déposera les armes au seuil du logis ? Sera-t-il convenable et juste, et digne, d'imposer à l'aimé la tâche de

parader auprès d'une poupée fardée dont les charmes, habilement, cruellement mis en valeur par la toilette, attireront les convoitises des autres, plus favorisés? Est-ce la façon de le récompenser pour son abnégation, sa bravoure? Il a eu la chance d'échapper à la mort, il est revenu sain et sauf, il est là, définitivement, il peut assister en personne au triomphe depuis si longtemps rêvé, il n'aspire après tant d'émotions qu'au repos; et c'est dans son foyer, dans son calme et tiède foyer qu'il veut le goûter, auprès de sa femme, devenue ou redevenue l'amie, la camarade des bons et surtout des mauvais jours.

Le foyer! c'est l'idée qui l'a soutenu, réchauffé, ragaillardi au cours de la longue et pénible campagne. C'est pour lui que l'homme des villes et l'homme des champs, le riche et le pauvre, se sont battus comme des lions, — avec une rage sainte. La maison paternelle, un bout de prairie, des en-

fants en sabots, l'angelus qui tinte au clocher du village, voilà ce qui était constamment présent à la pensée. Certes, on a pu s'amuser au temps jadis, on a aimé les jolis minois, mais on était jeune, on n'attribuait pas d'importance à ces choses,—qui en ont cependant.

Aujourd'hui c'est fini, bien fini. Les coquettes en seront pour leurs frais : il n'y a plus, il n'y aura plus que des épouses.

Voilà ce que l'homme demande.

***

La jeune fille, hier encore le craignait. Une défiance instinctive, irraisonnée, l'écartait de lui. Il apparaissait à ses yeux comme l'ennemi prêt à triompher de sa faiblesse. Son seul regard l'emplissait d'un trouble dont elle ne s'expliquait pas la cause. A part les quelques amis reçus à la maison et qui appartenaient à son monde, elle redoutait l'homme — parce qu'elle l'ignorait.

Dès son enfance, les principes de l'éducation bourgeoise l'avaient en effet placée dans le clan des filles, opposé à celui des garçons. Avant même que les premiers symptômes de personnalité aient commencé à se manifester, ses parents, au lieu de la laisser se développer aux côtés de ses frères, l'avaient arrachée à cette camaraderie, pourtant si profitable, pour la soumettre à un régime spécial. Cela, sous prétexte de la soustraire à la brutalité des hommes et de la maintenir dans sa candeur primitive. Et l'écart, presque invisible au début, avait grandi d'année en année, au point de creuser un abîme intellectuel et moral entre la demoiselle confinée dans le souci de sa personne et devenue seulement un peu plus grande, et le jeune étudiant instruit, à la veille de conquérir ses diplômes et de se lancer dans la vie.

La crainte de l'homme, commencement de la sagesse !

Se tenir sur ses gardes, ne jamais pronon-

cer un mot ni esquisser un geste qui puissent sembler équivoques, rester constamment dans le domaine des banalités, éviter d'émettre des opinions personnelles.

La première qualité de la femme, c'est la pudeur. Elle ne vaut que par la réserve, la modestie, la discrétion. A aucun prix, quand bien même son bonheur est en jeu, elle ne doit trahir sa pensée intime. L'homme est l'ennemi, formidablement armé. C'est lui qui attaque et qui choisit son heure. On ne peut entrer en lutte avec lui et espérer le réduire qu'en jouant serré, sans oublier qu'il se tient sans cesse aux aguets, toujours prêt à utiliser la moindre faute d'attention.

Aujourd'hui les circonstances l'ont brusquement mise en contact avec l'homme. Et comment !

Celui qu'elle a vu, soigné, pansé, confessé, consolé, dont elle a étanché la soif et calmé la faim et qui a versé des larmes sur ses mains blanches, celui-là n'appartient pas à

tel ou tel monde ; il appartient à la France, c'est le paysan, l'ouvrier de France sorti du sol natal, c'est le fruit savoureux et rude de la terre française. Et l'officier, quelles que soient ses origines, est lui aussi un produit de la terre française, qui a souffert pour la même cause et accompli avec le même entrain le même devoir.

Eh bien, l'homme redoutable, dont toute son éducation lui avait appris à se défier, elle le connaît maintenant. Comme on se trompait, comme il ressemble peu au portrait qu'on lui en traçait ! Ce fauve qui jadis l'effrayait quand d'aventure elle le croisait sur une route déserte à la campagne, et dont la seule rencontre à la tombée de la nuit, lui eût arraché des cris, et devant qui elle se serait enfuie avec sa gouvernante au galop s'il s'était avisé de lui demander son chemin ; — ce fauve hirsute et malodorant, sentant la pipe et le vin, et qui souille tout ce qu'il touche de ses pattes sales, et qui ne

peut pas travailler dix minutes sans éprouver le besoin d'aller boire un coup, et qui parle argot ou patois, et qui a un mauvais regard oblique vers les bijoux et l'argenterie ; — ce fauve qui passe par l'escalier de service et qu'on congédie avec une étrenne pour qu'il n'ameute pas les voisins et qui en un mot « n'existe pas », — qu'il est doux et inoffensif en réalité, et combien reconnaissant des paroles tendres qu'on sait lui adresser !

On le jugeait, jusqu'à présent, sur l'apparence, d'après la tenue, d'après les manières. Dame, le travail manuel laisse toujours des traces et ce n'est pas à l'atelier qu'on apprend les belles façons. L'ouvrier, le paysan, « l'homme du peuple », le bourgeois ne le connaissait pas ; il le tenait à l'écart, ne cherchait pas l'occasion de l'approcher, de provoquer ses confidences. Car il le redoutait vaguement, voyait en lui un ennemi, plus ou moins déclaré, de sa classe et capable

d'employer la force à l'appui de ses revendications grandissantes.

Evidemment, dans le nombre, il y en a des mauvais, comme partout. Il y a des fortes têtes qui essaient d'entraîner les camarades, il y a des paresseux, des ivrognes qui battent leurs femmes, maltraitent leurs enfants, condamnent à la misère le petit monde dont ils ont la charge. Mais ces cas sont rares. La masse, en son ensemble, est laborieuse, honnête, économe, attachée aux principes. Elle en donne journellement la preuve à l'univers stupéfait qui doutait de sa force morale, de sa docilité, de sa calme vaillance. Oui « l'homme du peuple », ce monstre, est en réalité plus doux qu'un enfant; il obéit, comme on dit, au doigt et à l'œil. Il n'est que de savoir lui parler.

Qui, mieux que la femme, sait lui parler; qui se donne, comme elle, la peine d'expliquer les choses, de les rendre simples, claires, faciles, accessibles à l'esprit ?

L'homme autrefois, quand il détenait seul la force, quand il se portait bien, résistait malaisément à la tentation d'abuser de son pouvoir. Alors c'était à la femme de se tenir sur ses gardes, de comprendre la gravité d'un jeu dont il feignait d'ignorer les conséquences, si lourdes pour elle. Mais aujourd'hui, il a si vaillamment lutté contre l'envahisseur, si patiemment défendu le foyer, il est si faible, il a tant besoin, à son tour, d'être défendu! Les rôles sont changés. C'est à la femme, maintenant, d'aller vers lui sans crainte, sans arrière-pensée, vers celui qui, d'avoir été devant l'ennemi plus qu'un homme, — un héros, — est devenu devant la souffrance moins qu'un homme : — un enfant.

Peur? Allons donc! Pourquoi? Peur de qui? Elle marche la tête haute, sans surveiller son pas, sans rectifier son attitude. Elle ne se donne pas en spectacle. Au contraire, elle regarde, elle observe. Chaque passant

lui apparaît comme un membre de sa famille spirituelle, un parent proche. Peu importe sa condition, puisque chacun, de près ou de loin, directement ou indirectement, prend sa part du grand drame. Et puis, encore une fois ce ne sont plus des hommes pour elle, ce sont des enfants qui réclament des secours, des soins ou des consolations. Ce vieux, qui va la tête baissée, pense sans doute à son fils, à son petit-fils, dont le départ le laisse seul aux prises avec les difficultés ; ce gamin en extase devant le vol d'un aéroplane a peut-être son père là-bas, dans les tranchées ; ce jeune homme pâle qui pose péniblement ses béquilles sur le sol, c'est un réformé...

Les hommes aujourd'hui assument seuls les responsabilités ; le sort du pays est entre leurs mains. Elle est plus forte qu'eux puisqu'elle ne va pas à la guerre, puisqu'il lui est permis de rester à l'abri, derrière le mur formidable des poitrines viriles. Elle se doit

toute au devoir qu'ils lui ont laissé. Elle se voit à leur chevet, leur prodiguant ses soins. Entre elle et les soldats il y a un lien sacré. Loin de détourner les yeux, comme jadis, crainte de s'exposer à être suivie ou maltraitée, elle regarde les gens bien en face, en toute simplicité, pour essayer de deviner ce qu'ils sont, ce qu'ils désirent. Car elle se sent parfaitement capable de leur rendre service, et si l'un d'eux venait subitement à tomber, vous pensez bien qu'elle ne se précipiterait pas pour aller chercher main forte. L'intervention immédiate de la petite infirmière ne se ferait pas attendre, et elle ne laisserait à personne l'honneur de prodiguer les premiers soins.

***

L'homme, qu'on lui présentait sous des dehors si redoutables, elle l'a vu de près. Elle a pu constater son courage, sa résignation, sa

bonne humeur obstinée à narguer le mal. Elle sait avec quel entrain il assuma, pour la défense du pays, une tâche si rude à quoi ne le préparaient ni son éducation raffinée ni ses goûts pacifiques. Elle ne le craint plus, ne peut plus le craindre.

Certes, elle ne renonce pas au désir, très légitime et voulu par la nature même, de lui plaire. Mais ce ne sera plus avec les moyens classiques. Les armes féminines dont on lui inculqua le maniement et qui devaient lui assurer la victoire sur le terrain étroit où la confinaient ses évolutions restreintes, ces armes perfides, dangereuses, à double détente, comment oser les employer désormais contre celui qui a lutté pour la patrie, sur un autre terrain, avec d'autres armes ? On commence à se connaître maintenant, à s'estimer. Les barrières élevées par l'éducation bourgeoise subissent un furieux assaut qui les renverse une à une. Volontairement jetée dans le camp masculin au moment où, frappé

par le malheur, il réclamait du secours, elle y est restée, retenue par la conscience de jouer un rôle utile et aussi par l'atmosphère accueillante dont elle se sentit entourée.

Comme la réalité différait de ce qu'on lui avait annoncé ! Et dire qu'il avait suffi de cette occasion pour détruire d'un coup le système qui formait la base de son éducation. Jamais, sans cette triste guerre, elle n'aurait pu le dissiper, ce fâcheux malentendu qui sépare l'homme de la femme, qui les oppose à travers les étapes succesives de la vie, comme deux adversaires constamment en conflit.

Des adversaires

Non, des camarades, des associés qui ne peuvent subsister l'un sans l'autre et qui ont besoin, pour vivre, de s'appuyer l'un sur l'autre.

Elle le sait, maintenant qu'elle n'a plus peur, qu'elle se meut sans crainte dans ce monde inconnu jadis. Car les relations au-

jourd'hui ne ressemblent pas à celles d'hier, elles ont un point de départ, un objet différents. Aucune arrière pensée personnelle ne les inspire, ne les guide. Donc aucune gêne dans sa parole nette, son regard franc, son geste cordial, son discours net qui va droit au but. On n'est pas ici pour raconter des balivernes, mais pour se rendre service, s'instruire, travailler.

Et elle s'instruit. Quel apprentissage rapide, décisif, sous le couvert de cette camaraderie abandonnée qui ne cherche pas à tricher! Il serait vite remis à sa place, et gentiment, celui qui essaierait de mentir, de se composer une attitude, qui risquerait un mot déplacé, une allusion. Car si dans le domaine de la science elle est condamnée, par son manque de culture, à demeurer une écolière, son sens aigu, féminin, des réalités où elle baigne depuis si longtemps lui confère dans le domaine pratique une incomparable maîtrise. Là, elle se trouve à son aise. Et puis, on parle

haut en sa présence, on ne prend aucune précaution : c'est une enfant.

***

On se trompe étrangement, on ne voit pas le changement profond qui s'accomplit de jour en jour en cet être dont seul le costume demeure pareil. On l'imagine, sous des dehors évidemment plus libres, aussi étroitement asservie aux préjugés, qu'elle raille avec affectation. On lui sait gré de jouer un rôle utile en des circonstances critiques. Mais on est persuadé qu'elle l'oubliera, comme elle l'apprit. En temps de guerre, quand chôment les plaisirs mondains, il faut bien chercher une occupation. Celle-là, en somme, est la plus digne. Quant à croire que les événements actuels doivent orienter la vie de ces demoiselles dans le sens du travail, c'est aller un peu loin, c'est attribuer à un geste, passager malgré son mérite, une

portée qu'il n'a point. Les modes en France, passent vite.

Ici encore on se trompe. On la juge bien légèrement si on la croit assez sotte pour renoncer jamais aux acquisitions inestimables dont elle a pu s'enrichir. Jusqu'à présent, la peur paralysait ces mouvements. Ne sortant pas, elle ne voyait rien, et ne voyant rien elle ne connaissait rien. Force lui était donc d'accepter la vie qu'on lui imposait, comme d'ailleurs à toutes ses compagnes. Maintenant, elle rejette de toutes ses forces cette conception absurde dont la fausseté s'est manifestée avec éclat à ses yeux. Qu'on ne vienne pas lui parler de l'homme qu'on doit craindre, qu'on doit séduire!

Elle en a vu de toutes sortes. D'abord les blessés, des humbles pour la plupart. Ceux là sont, à proprement parler, des héros, simples, braves, naïfs malgré leur prétention « à la connaître » et doux sous leur écorce rude. Le peuple de France! Elle le salue bien

bas, comme nous-mêmes, car c'est à lui que nous devons la victoire, à ces bons bougres qui « tiennent » depuis si longtemps là-bas, et qui « tiendront » jusqu'au triomphe définitif. Ces gens, elle se reproche de les avoir méconnus, de n'avoir pas compati jadis à leur misère, de n'avoir pas deviné en eux les hautes qualités morales qui font la grandeur des nations.

Aussi, jamais plus une parole vive ne sortira de sa bouche à leur égard. Quel respect pour le labeur du paysan, de l'ouvrier ! Toute la poésie sauvage et délicate de leur existence est entrée à jamais dans son cœur, ouvert à la sympathie universelle.

A côté des humbles, elle a vu les chefs, et les grands l'ont intéressée comme les petits. Ici, au lieu de sentir, elle a observé ; c'est son esprit qui est intervenu, non son cœur.

Impressionnée d'abord par l'uniforme, l'appareil extérieur, l'atmosphère de déférence raide et sèche qui régnait autour d'eux,

elle n'a pas tardé à se ressaisir. Il ne s'agissait plus de blessés, d'êtres faibles ayant besoin de secours, il s'agissait d'êtres en parfaite santé, pleinement responsables, remplissant une tâche déterminée supposée adéquate à leurs talents, à leurs diplômes, à la ferveur de leur zèle envers la patrie. Elle pouvait donc regarder, elle le devait, ne fût-ce que imiter leur exemple, pour profiter de leur expérience acquise, déjà longue.

***

Eh bien, elle s'est rapidement rendu compte de cette vérité : Si l'homme est supérieur, ce n'est pas à son intelligence qu'il le doit, c'est à son instruction, c'est-à-dire à la culture de son intelligence.

Soumise à un même traitement, traitée d'après les mêmes méthodes et mise en état de trouver à son activité les mêmes débou-

chés, la femme sans aucun doute, obtiendra le même résultat.

Voilà qui est net. L'homme, elle l'a vu à l'œuvre, de près, et ce qu'elle a observé, dans le raccourci saisissant et significatif de son hôpital ou de son ambulance, suffit pour ruiner de fond en comble, définitivement, le préjugé qui constitue la base même de la société.

Désormais, plus de phrases, plus de discours : elle n'est pas dupe des mots. Il n'y a plus que des faits.

Autrefois, elle s'inclinait comme chacun devant le signe qui à ses yeux, d'ailleurs distraits, représentait la cote du savoir. Elle ne se doutait pas que l'occasion lui serait fournie, un jour, d'approcher. Ce jour est venu. Les galons, les rubans, les croix ne l'impressionnent plus. Elle sait trop qu'ils ne représentent pas nécessairement la valeur de celui qui les porte. L'intelligence proprement dite n'est pas toujours en rapport avec

la capacité professionnelle, avec le caractère. Rarement le même individu possède, alliées aux brillantes qualités intellectuelles, le faisceau solide des qualités morales. Tous les hommes ne s'équivalent pas, la chance ne se montre pas équitable envers tous. Comment certains médiocres sont-ils parvenus à de hautes situations et commandent-ils aujourd'hui à des gens cent fois plus capables mais restés, faute de souplesse ou d'énergie, dans les rangs inférieurs de la hiérarchie? En maintenant certains incapables dans des postes dus seulement à leur âge, à leurs relations ou à leur grade, en leur confiant des emplois au-dessus de leurs moyens, a-t-on vraiment servi l'intérêt supérieur de la nation, qui est de vaincre, de vaincre vite et bien, à bon compte? L'idée directrice, en ces heures tragiques, doit-elle être de se conformer aveuglément à des règles établies sur le papier, en temps de paix ou d'utiliser le mieux possible les forces vives du pays?

De ces forces vives, combien végètent, inemployées, ou confinées dans des places subalternes, partant vouées à l'obéissance passive ! On a mobilisé tous les hommes valides, on a pris tout ce qu'on pouvait prendre dans le camp masculin, on a rappelé à l'activité une foule de vieillards rendus depuis des années à la retraite, donc jugés improductifs.

Ce sont des hommes, et il est entendu que le dernier des hommes est supérieur à la première des femmes.

Pourtant, il suffit de jeter les yeux autour de soi, pour constater quels immenses services auraient rendus au pays, dans les affaires de pure administration, les qualités féminines d'économie, de sérieux, de ténacité, de dévouement. Gardienne du foyer, chargée de veiller à l'entretien et à l'éducation des enfants, de gérer les deniers de la communauté fournis ou mis en valeur par le travail du mari, la femme appelée par ses

fonctions mêmes à vivre en contact avec les plus humbles réalités, est fatalement conservatrice. Bourgeoise ou grande dame, commerçante ou rentière, qu'il s'agisse de tenir une boutique ou d'administrer les revenus d'une grosse fortune, la femme excelle à cette tâche de défense, d'épargne, si conforme à sa nature défiante, sans cesse troublée par l'idée du lendemain.

Avec quel enthousiasme tant de créatures habituées aux questions d'ordre intérieur n'auraient-elles pas apporté leur contribution à l'œuvre de défense et d'épargne, si l'on avait songé à en tirer parti !

Seulement, tout en reconnaissant leur bonne volonté, leur désir de s'employer utilement, on invoque leur étroitesse d'esprit, leur amour du galon, leur vanité puérile, leur jalousie. Elles ne peuvent pas rester vingt-quatre heures ensemble sans se déchirer, c'est le sentiment non la raison

qui les guide, elles sont coquettes, bavardes, vindicatives, etc., etc.

D'abord si ces reproches sont mérités, à qui la faute ?

A l'homme. C'est lui qui, en les maintenant dans une position inférieure leur a donné ces défauts, les a rendus en quelque sorte inévitables, en a fait la conséquence même du régime qu'il leur imposait. La fonction, comme chacun sait, crée l'organe. Et puis, au fond, l'homme ignore-t-il la ruse, l'hypocrisie, le mensonge ? Est-il dépourvu de vanité, ne place-t-il pas son orgueil dans les petites choses ? Dédaigne-t-il le galon ? Plane-t-il comme l'aigle au-dessus de contingences ? En connaissez-vous beaucoup qui aient l'esprit large ? Tous s'en vantent. Eh bien, approchez les plus grands maîtres, ceux dont les noms sont universellement célèbres, ceux qui représentent, aux yeux de l'étranger, le « génie français ». Agitez seulement pendant cinq minutes une ques-

tion qui les touche personnellement, et vous verrez combien ont vraiment l'esprit large.

La vérité, répétons-la sans cesse : l'homme a cultivé des dons que la femme, disciplinée par lui, a laissés incultes. Il a sur elle des siècles d'avance, simplement ; — et c'est pour cela qu'elle ne peut pas — actuellement — le suivre sur ce terrain.

***

Aussi, comme la jeune fille déplore ses capacités réelles sacrifiées au préjugé de l'éducation. L'instinct lui montre qu'elle aurait pu jouer un rôle efficace, intervenir utilement, au lieu d'assister en témoin impuissant et désolé au spectacle de fautes dont la critique — si elle lui était permise — ferait sourire.

Elle s'en console en pensant à celles qui viendront plus tard et que son exemple entraînera. Car elles viendront, c'est sûr. Déjà, elles se lèvent...

Demain verra la fin, entrevue aujourd'hui, de ce long esclavage. On avait confiance parce qu'on ne savait pas. On sait maintenant que la supériorité de l'homme n'est pas un secret, on sait comment elle peut s'acquérir. A quoi bon s'incliner, quand on peut lever la tête?

Elle ne tient plus en place, elle parle, elle discute, elle explique. Son père l'écoute avec une surprise charmée, se demandant si on ne lui a pas changé sa fille. Evidemment son expérience personnelle l'a édifié depuis longtemps sur ces questions ; il voit, il entend, il lit les journaux. Mais comment cette novice a-t-elle pu percer à fond la vérité qu'il n'a jamais cru bon de lui révéler, pensant d'ailleurs que son mariage la renseignerait? Où a-t-elle puisé cette pénétration, cette promptitude de jugement, cette élévation d'idées? Car elle lui fait la leçon, à lui qui s'imaginait être sans reproche et elle a raison contre lui, cette gamine!

Et la maison entière s'émeut. Les dames qui viennent en visite s'informent, n'osent pas déranger, demandent des nouvelles, discrètement. Pensez donc, on ne peut plus, comme jadis, disposer de sa personne : elle travaille. Aussi, qu'on ne s'inquiète pas, qu'on se mette à table sans l'attendre. Ne lui est-il pas permis d'arriver en retard : elle travaille.

Ainsi, cette petite mentalité de rien, considérée jusqu'à présent comme négligeable et d'ailleurs inutile, se dégage peu à peu de l'étau qui la comprimait, et s'épanouit, et se trouve à l'étroit dans le monde, tant le rayonnement de sa flamme est intense.

Le monde, ce n'est plus pour elle les quelques salons où sa mère la menait, en quête du mari, c'est-à-dire du libérateur.

Le monde, c'est le vaste, obscur, et lumineux univers où elle se sent parfaitement capable de conquérir par ses seuls moyens une place à côté de l'homme — son cama-

rade et non son maître — son compagnon et non son guide.

Et c'est par centaines, par milliers qu'on les compte, ces émancipées. Où s'arrêtera leur élan ?

CONCLUSION

Quel sera le sort de la femme après la guerre ?

Nous avons, jusqu'ici, évolué sur un terrain solide, parmi des réalités certaines. Il nous a donc été facile d'étayer notre raisonnement sur des observations, des constatations directes. La place dévolue par la société à la femme en temps normal, chacun de nous peut en vérifier l'importance et la dignité. Quant aux modifications profondes apportées par la crise actuelle, il suffit pour les voir d'ouvrir les yeux. S'il reste des gens qui ne les ont pas aperçues, qu'ils prennent la peine de regarder. Il en est temps encore, hélas.

Loin de nous l'intention de bâtir des hypothèses que le premier venu peut réfuter, avec un haussement d'épaules, en disant : « Qu'en savez-vous ? » Pourtant, le passé et le présent nous appartiennent, ils nous fournissent des éléments qu'il ne nous est pas défendu d'utiliser. Nous pouvons donc tirer des enseignements précieux des guerres précédentes, de la paix qui les suivit. Enfin, les spectacles quotidiens dont nous sommes les témoins et les victimes, ne nous donnent-ils pas le droit de présumer dans quel sens s'orientera l'avenir?

Les guerres, évidemment, ne se ressemblent pas. Elles varient selon l'époque, la puissance, la mentalité des belligérants. Il y a, entre les plus rapprochées, la différence d'un monde. Pareillement, les paix qui en résultent ne se ressemblent pas. Chacune réflète le caractère de son temps, comme nous-mêmes d'ailleurs — au point de former dans l'histoire une période distincte, ayant

sa manière d'être, son style, sa littérature, et qu'on étudie à part.

La question n'est pas là. Le point essentiel est celui ci : la paix qui suit une guerre n'est jamais pareille à celle qui la précéda.

Celle que le triomphe du droit va donner à l'univers n'échappera pas à la commune loi. Le cataclysme aura, en effet, si profondément bouleversé la société qu'elle ne retrouvera plus ses anciennes assises. Force lui sera donc de chercher, pour se reconstituer, des bases nouvelles. Et elle sera instinctivement amenée à les choisir différentes, plus solides, conformes aux exigences dont les événements lui auront montré la nécessité, mieux adaptées aux conditions qui vont désormais régenter la vie.

La France ne voulait pas la guerre. Surprise dans son œuvre pacifique, — et aussi dans sa confortable quiétude, — elle dut l'accepter, elle l'accepta, d'un cœur vaillant. Il serait fâcheux que la leçon fût perdue et

que notre pays ne profitât pas de l'occasion, si chèrement payée, pour se rajeunir, s'épurer, s'alléger, en jetant par-dessus bord certains préjugés, reconnus contraires à sa marche en avant.

Quel sera le sort de la femme dans ce remaniement forcé qui intéresse également toutes les pièces de l'organisme social ?

Deux solutions peuvent se présenter. Va-t-elle, après la tourmente, reprendre, au point où elle l'avait laissée, son évolution traditionnelle momentanément suspendue par les événements et se plier derechef aux règles qui, depuis des siècles, la gouvernent ; — ou bien une créature nouvelle sortira-t-elle rayonnante des ruines, et, forte des leçons de l'expérience, conservera-t-elle l'élan acquis pour achever aux côtés de l'homme son émancipation complète ?

***

Une chose est certaine : la situation de

la femme, dans la bourgeoisie, est fâcheuse.

A première vue, quand on l'aperçoit dans son intérieur, dans les salons, dans la rue, à travers les multiples manifestations de la vie intime ou mondaine, on se prend à envier cette jolie chose fine, habillée selon le goût du jour, fraîche et pimpante, et qui semble uniquement destinée à mettre un rayon d'idéal sur les laideurs du monde. Du moins les poètes l'affirment, qui s'y connaissent. Rien ne paraît manquer à cette grande enfant gâtée. Les parents, après l'avoir soigneusement tenue à l'abri des contacts vulgaires, l'ont insensiblement menée à un mariage conforme à leur situation de fortune, à leurs origines, à leurs désirs. Exemptée de toute responsabilité par son nouveau protecteur choisi avec soin dans une élite, elle est devenue une dame, et n'a d'autre souci que de tenir gentiment sa maison, d'élever ses enfants — si elle en a — de voir ses amies et de se promener, pendant que son mari,

invisible, s'acharne, dans l'ombre, au travail.

Que demander de plus ? N'est-elle pas, à tous égards, une privilégiée ?

Les hommes persistent en effet à croire que la femme, généralement, est heureuse, et dans les moments d'abandon, à l'issue d'un bon dîner par exemple, ils vont même, en contemplant des épaules blanches, jusqu'à l'affirmer. Il ne faudrait pas toutefois les prendre au mot et leur demander s'ils consentiraient à changer. Sûr qu'ils s'empresseraient de renier ces propos de table et répondraient : non, d'une seule voix, sans se consulter. Et cette répulsion quasi-instinctive, est profondément ancrée dans la nature masculine. Demandez à un garçon s'il est une fille, offrez-lui une poupée ; et vous verrez comment il vous recevra.

Si personne, pas même l'enfant, ne veut troquer son sort contre le sien, c'est que, apparemment, le sien ne vaut pas grand chose.

Les apparences, en dépit de leur éclat — exagéré à dessein précisément pour dissimuler la réalité — sont trompeuses.

La femme, incontestablement est à plaindre. Et pourquoi ?

Parce qu'elle occupe dans le monde une situation anormale.

La société, par la voix de l'homme, lui attribue en effet un rôle dont elle lui rend l'exécution difficile, quasi impossible. Le mariage, qui lui est assigné comme le but unique, ne dépend pas d'elle; et quand les circonstances ne lui permettent pas de l'atteindre, on ne lui accorde, en guise de juste dédommagement, aucun moyen de se mouvoir seule dans le monde et d'y occuper la place qui lui revient de droit.

On lui dit: Mariez-vous ! Et l'on ne fait rien pour lui procurer un mari.

On lui dit : Vivez ! Et on la laisse dans l'ignorance la plus complète de la vie.

En somme, la femme est toujours con-

damnée à vivre en tutelle. Ce qui ne la garantit pas nécessairement contre tous les périls. Ses parents, en effet, peuvent et doivent disparaître avant elle et la laisser seule; le mari peut ne jamais se présenter. Alors, qui la protègera ?

***

Elle n'est pas exigeante pourtant. Elle ne se plaindrait pas si ses parents qui la gardent sous leur toit jusqu'au mariage, étaient en mesure de lui offrir une existence conforme à ses goûts, et si elle était certaine de les conserver pendant toute sa vie. Elle se plaindrait encore moins si le « Destin » voulait bien, répondant à son ardente prière, lui envoyer un époux tendre et bon, qui la rendrait heureuse, et qui, naturellement, lui survivrait.

Mais ces éléments échappent à sa volonté. Ce serait folie que de compter sur leur concours.

La femme se sent donc ligottée, enchaînée, tenue en bride comme un être incapable de discernement, et qu'il faut défendre contre lui-même. Alors que l'infaillible instinct la pousse vers les réalités peu à peu révélées, il lui faut rester là, oisive, triste, désemparée, guettant la chance. Que dirait-on d'un médecin qui s'aviserait de clouer au lit, d'enfermer à la chambre, un individu bien portant dont la santé réclame l'exercice physique, le grand air ? Autant ce traitement serait sage, appliqué à un malade qui d'ailleurs le demanderait de lui-même, autant il est absurde, criminel, quand il comprime, atrophie, mutile des facultés parfaitement saines, appelées désormais, faute d'épanouissement, à se flétrir.

C'est ainsi, pourtant que la Société se comporte, en assimilant, sans examen, la femme aux vieillards, aux infirmes, aux enfants.

Pourquoi ?

Une femme jeune est-elle une vieille ?

Une femme bien portante est-elle une infirme ?

Une femme capable d'avoir des enfants est-elle une enfant ?

Il y a, dites-vous, un sexe fort et un sexe faible....

Vraiment ? Où voyez-vous cela ? Dans la nature ? Allons donc, c'est une invention humaine. Il y a des êtres forts et des êtres faibles, simplement, comme il y a des êtres intelligents et des êtres inintelligents, des bons et des méchants.

L'organisation sociale repose sur un principe faux. Elle estime en effet que l'homme seul doit travailler et que son gain, calculé d'après cette obligation formelle, est destiné à le nourrir lui, sa femme et ses enfants. Son rôle à elle — inscrit d'ailleurs dans le livre même de la nature — est de vivre à ses côtés, dans l'ombre, en se consacrant aux soins du ménage.

Or, nous savons que bien des hommes — égoïstes ou prudents, qu'importe — se soucient médiocrement de partager les profits d'une situation péniblement conquise, et restent célibataires, condamnant ainsi au célibat les jeunes filles qui leur étaient destinées. Voyez d'ici la cruelle déception de la victime, forcée d'attendre indéfiniment, rivée au sol par les préjugés de l'éducation, celui qui théoriquement doit l'entretenir, et qui occupé ailleurs — et fort agréablement — ne vient pas. La voilà donc réduite à vivre aux crochets de ses parents, bien heureuse encore quand ils ont de quoi.

Nous savons également que certains hommes, une fois mariés, peuvent tomber malades, se voir contraints d'abandonner leur emploi, disparaître prématurément, sans avoir eu le temps d'assurer l'avenir des enfants. Et voilà des veuves subitement privées de leur seul appui, et des orphelins qui

dépendent maintenant d'un être désarmé. Il y a aussi des maris qui, sur un coup de tête, abandonnent le foyer conjugal, à cause d'une femme qui s'est retournée. Il y a des maladroits qui compromettent par des spéculations la fortune dont ils ont la garde, il y a des malheureux qui jouent, qui se ruinent....

Et la femme assiste, impuissante, à l'écroulement de son bonheur qu'elle n'est pas en état de défendre.

D'où nous pouvons conclure : même en supposant que chacune trouve à point nommé son chacun ; en supposant l'homme exclusivement guidé dans son choix et dans sa conduite par le désir de rendre la femme heureuse et de l'associer pleinement aux avantages de sa situation, bref en supposant l'idéal, le système pèche par la base. Il est opposé aux règles les plus élémentaires de l'harmonie, de l'équilibre. C'est miracle quand il se tient debout.

***

Réfléchissez. Quelle faute, quel crime d'aller sciemment au devant du danger, de lancer dans la vie — dans la lutte — des êtres désarmés ! Les soldats que la patrie envoie contre l'ennemi ne sont-ils pas équipés? Leur bravoure aurait-elle pu accomplir les exploits dont l'univers s'étonne si elle n'était soutenue par la force effective des armes ?

Que se passe-t-il dans le monde bourgeois?

Une jeune fille se marie. C'est une privilégiée, on l'envie. Le seul fait d'avoir réussi là où tant d'autres échouent, la rend heureuse et fière. Il ne lui reste plus présentement qu'à s'installer dans son bonheur, pour le savourer à loisir. Elle ne pense pas que ce bonheur, tout flambant neuf, est en réalité bien fragile, puisqu'il repose tout entier sur son mari. Ce n'est pas à cette innocente, soulevée de joie et absorbée par les délices

du présent, de prévoir des choses que rien n'annonce, qui ne se réaliseront jamais, ou dans un avenir si lointain. Personne ne parle de cela dans son entourage, ses parents marquent une satisfaction sans mélange. Ils ont l'expérience, ils adorent leur enfant. Se réjouiraient-ils de la sorte s'ils la savaient exposée au danger ?

Ah ! il serait bien reçu celui qui se permettrait la moindre réserve touchant la perfection d'une union si bien assortie, qui risquerait la plus discrète allusion à la félicité sans nuages qui attend le jeune couple. Regardez comme ils s'accordent bien, ils devaient se rencontrer, ils sont faits l'un pour l'autre! Si plus tard, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — quelque désaccord se glissait entre eux, ce serait par leur faute.

Et nul n'oserait mettre en cause la société elle-même, seule responsable pourtant de cette œuvre, légèrement construite.

Donc, rien ne trouble la sérénité première.

Plus tard, s'il y a des mauvais moments, il y en a de bons. Les seconds compensent les premiers. Le mari ne parle jamais de ses affaires, au besoin il dissimulerait sous un sourire, ses angoisses. D'ailleurs, elle n'est pas curieuse à cet égard. Elle ne s'inquiéterait que s'il s'agissait de quelque aventure galante menaçant l'intégrité du foyer. Le reste peut s'arranger.

Certes, jusqu'au jour de la catastrophe. Quel désastre! La voilà seule. Plus rien; ni mari, ni situation, ni relations!

On s'est ingénié à en faire une femme d'intérieur. Grand merci! Elle risque fort, désormais, de n'en plus avoir, d'intérieur.

Et les parents assistent, impuissants, au drame qu'ils n'ont pas su prévoir. Quel chagrin pour ces braves gens! Ils s'imaginaient avoir tout combiné, tout calculé, tout prévu, ils comptaient quitter ce monde en laissant derrière eux un édifice solide, bâti selon les règles, avec des matériaux choisis. Et ils se

trouvent aujourd'hui en présence d'une ruine — une ruine neuve !

***

Mieux que ces cas isolés, la guerre est venue mettre brutalement en relief la situation équivoque de la femme. Pendant que les hommes en état de porter les armes allaient rejoindre leur poste, le clan féminin devenait un immense troupeau incapable de subsister sans appui.

Cet appui, l'Etat l'accordait sous forme d'allocation. Bon nombre de femmes n'ont pas cru, par pudeur, devoir l'accepter. Cela se conçoit. Une personne qui, la veille encore, vivait dans le rayonnement que lui conférait la situation de son mari, s'accommode malaisément de la charité.

La charité ! C'est en effet tout ce que la société, parvenue à un si haut degré de civilisation, a su trouver.

l'pourquoi ? La femme est-elle donc vraiment inférieure à l'homme? Ne possède-t-elle pas les qualités suffisantes pour lui permettre de vivre par soi-même?

Certes, elle les possède; seulement l'homme les a laissées en friche pour la maintenir sous sa domination, pour lui enlever toute prétention à la conduite des affaires, pour la rendre « inoffensive ». Admirez la cruelle ironie de ce mot. Inoffensive! Elle ne doit pas pouvoir attaquer, prendre l'offensive; son rôle est purement défensif. Pauvre être, si mal défendu ! Et l'on s'étonne quand on en rencontre qui savent se garder, et qui griffent, et qui se montrent rusées, méchantes, vindicatives, coquettes, et « perfides comme l'onde », et l'on déclare, chaque fois qu'un fils de famille se laisse aller à commettre une infamie : « Cherchez la femme ! » C'est bientôt dit....

Qui l'a faite ce qu'elle est ? Qui l'a forcée, en lui enlevant des armes loyales et franches,

à ramasser dans la boue des armes empoisonnées? Qui a développé en elle ces vilains défauts, que l'homme aime tant d'ailleurs, et qu'il inventerait s'ils n'existaient pas, parce qu'ils lui apparaissent la caractéristique de « l'éternel féminin » ? La femme parfaite ! Dieu nous préserve de ce fléau. L'univers serait inhabitable....

***

Eh bien! un tel état de choses est un défi à la logique, à la justice, à la bonté. Il n'a que trop longtemps privé l'humanité de la moitié de sa force. L'heure est venue de réviser cette navrante erreur, de reconnaître, d'utiliser les qualités de la femme, atrophiées jusqu'à ce jour. Et vous verrez si ces qualités innées, enfin épanouies, ne remplaceront pas les vilains petits travers, conséquence fatale de la situation inférieure qu'on lui impose.

Le progrès ne serait qu'un vain mot si, étant capable d'améliorer à l'infini les conditions de la vie matérielle, il continuait à ignorer volontairement, à laisser dépérir, faute de soins, celui des deux rouages de l'humanité qui, étant le plus utile au maintien de l'espèce, a précisément le plus besoin d'être secouru.

Nous sommes sans cesse en admiration devant les trouvailles du génie humain, nous restons éblouis par les mirifiques perspectives que l'avenir réserve à nos descendants. Eh bien, ne nous contentons pas d'être des jouisseurs, ne ramenons pas l'idéal à la satisfaction des appétits grossiers. Occupons-nous enfin du bonheur, qui est une conquête morale, non une conquête scientifique.

Nous parlons constamment de l'humanité. Ce grand mot, quand nous le prononçons, signifie invariablement : l'homme. C'est l'homme seul qui est en cause, c'est lui qui agit, qui lutte, qui gouverne, qui écrit — qui

parle, hélas ! De la femme il n'est jamais question, car elle n'a point de personnalité, point de nom. Elle n'existe que par rapport à lui, dans son sillage, pour tenir sa maison et lui « faire » des enfants — quand il en veut.

Il est temps que la société cesse de considérer la femme comme une simple spectatrice admise à vivre sa vie sans pouvoir la rectifier selon ses aspirations, légitimes pourtant. La vie n'est pas un roman, ni un spectacle. La vie n'est pas une chose qu'on regarde, qu'on écoute, qu'on lit, qu'on déguste. La vie n'est rien en soi, elle vaut seulement par ce qu'on y met. La femme demande à vivre.

Elle veut vivre, prendre conscience de sa personnalité, secouer le joug de cette écrasante servitude imposée par l'homme sous prétexte de protéger sa « faiblesse. »

Cette excuse est mauvaise.

La femme n'est pas faible. Qu'une occasion s'offre de montrer sa force, et alors on

est fixé. L'occasion, c'est le travail qui la lui fournira. Elle renonce sans regret, avec plaisir, aux vaines prérogatives accordées à son sexe et qui servent uniquement à masquer la dureté de l'homme. Elle veut être traitée sur le même pied. Peu lui importe qu'on se précipite pour ramasser son mouchoir ou qu'on s'efface pour la laisser passer la première, si on lui marchande la récompense méritée par son talent et qu'on accorde à l'homme. Plus de fleurs; de la justice! Elle n'a pas seulement des bras comme lui, elle a un cerveau pareil au sien, fait de la même matière subtile et sacrée, et capable, comme le sien, de réfléchir l'infini.

Elle est en retard, certes. Elle a besoin de se former, de se perfectionner avant d'être en état de produire un travail équivalent. Rien de surprenant. Elle n'a jamais été développée en ce sens. Elle a des années, des siècles d'effacement, de servitude, à racheter. Mais il y a un commencement à tout. La joie de

pouvoir agir enfin décuplera ses facultés. L'âme féminine est si riche en persévérance, en ténacité, elle est si curieuse, si docile aux conseils de l'amour-propre, si féconde en ressources multiples, insoupçonnées. Ce sera un plaisir que d'apporter à la lutte de telles armes. On verra !

Car les femmes ne demanderont qu'à être jugées sur leur mérite. Des examens, des concours affirmeront officiellement la valeur de chaque candidate forcée de surmonter des épreuves communes avant de remporter le diplôme convoité. On devine les féconds résultats de cette émulation. A ce jeu l'étiage des capacités s'élèvera rapidement, car stimulées par la perspective d'un succès propre à leur assurer définitivement une arme solide et sûre, édifiées enfin sur leur véritable rôle dont la noblesse et l'utilité leur apparaîtront de jour en jour plus certaines, mises en confiance par la prime immédiatement attribuée au talent, les femmes se jetteront avec

ardeur dans le travail fécond en joies et en profits, et cela d'autant plus qu'elles seront opposées à un adversaire déjà entraîné, partant plus libre de ses mouvements.

En effet, — les tristes événements actuels le montrent bien, — la femme ne peut plus raisonnablement se fier à un être qui, même animé des meilleures intentions, non seulement n'est pas assuré de lui survivre, ainsi qu'il lui plaisait de le croire, mais encore est plus exposé qu'elle aux dangers, étant grevé, de par son sexe, d'une servitude supplémentaire : l'impôt du sang. Déjà, en temps normal, les risques dévolus à l'homme par son genre d'existence, incomparablement plus mouvementée, compensaient largement ceux de la maternité. La guerre a montré du jour au lendemain ce qu'on s'était constamment refusé d'admettre : le plus fragile des deux, c'est lui.

Mariée ou non, la femme a ses intérêts dans le pays à qui elle appartient. Elle de-

mande à puiser dans son pays sa propre subsistance. Il est donc légitime qu'elle tienne à être armée pour affronter utilement et dignement la lutte. Elle veut vivre de son travail, non du travail de l'homme.

Et les responsabilités, direz-vous?

Certes, elle est prête à les assumer, à la condition qu'elle soit libre dans ses mouvements. Elle ne veut plus être esclave, elle ne veut plus de prison, même dorée. Elle accepte les yeux fermés, avec enthousiasme, toutes les difficultés de cette liberté, qu'elle préfère, en dépit de ses risques, à la molle et dégradante quiétude de l'esclavage.

Déjà dans les circonstances graves de la vie ne prend-elle pas, allègrement, une grosse part de responsabilités ? Quand elle reste veuve, qui donc, sinon la mère, s'occupe des enfants sortis de son sein ? L'homme qui, sur un coup de tête, abandonne son foyer, emmène-t-il ses petits avec lui?

Songe-t-il même, en s'en allant, à laisser une part de son gain pour assurer la subsistance de ceux que sa défection laissera sans ressources ?

Il ne s'embarrasse pas de tels scrupules. Il s'en va, parce que la vie commune lui pèse, parce qu'il a trouvé mieux ou simplement parce que son indépendance lui permettra de trouver mieux. Il s'en va parce qu'il veut et peut s'en aller. Quand il a décidé de rompre, il rompt — et ni les cris ni les larmes ne le retiennent au seuil de la triste maison que son départ condamne à la misère.

L'âme de la famille dans tous les milieux, chez tous les peuples, l'organe essentiel qui après l'avoir créée de sa chair la nourrit, l'éduque, la soigne, la pare, c'est la femme — la mère. Elle est l'origine et l'aboutissant de tout.

La société le sait. Mais elle feint de l'ignorer. Et c'est de cette ignorance systématique que vient tout le mal.

***

La femme veut donc pouvoir se créer une place par son travail à côté de l'homme. Pour y parvenir, une arme lui est nécessaire. A qui la demander?

Tout en nous adressant aux pouvoirs publics, dont le nom seul révèle la puissance, allons droit vers les intéressés eux-mêmes — les parents.

Chacun est maître chez soi, je suppose. Point n'est besoin de solliciter la permission des autorités pour élever sa famille à son gré. Les parents connaissent leurs devoirs, leurs droits. Ils adorent leurs enfants, ils sont bons, généreux, pitoyables, prêts aux plus durs sacrifices. Et pourtant, que de fautes commises, malgré les meilleures intentions du monde! Le moment est grave :

Il n'y a pas une minute à perdre pour arrêter, dans la génération de demain, les

conséquences des fautes dont ils souffrent depuis si longtemps eux-mêmes, sans le savoir, et que la guerre a mises à vif.

Qu'ils élèvent leurs enfants sans s'inquiéter de leur sexe et qu'ils s'occupent, — dès aujourd'hui, — de les préparer à une profession, c'est-à-dire à l'indépendance. Qu'ils se gardent bien d'invoquer la tradition, qui a causé déjà tant de mal.

Qu'ils se figurent simplement ceci : l'homme a complètement disparu de la terre, et la responsabilité d'entretenir et de défendre le pays incombe à la femme seule.

Le père, attaché d'instinct aux privilèges masculins transmis par les aïeux, reste avant tout chef de famille. Il ne s'est pas dérobé à son devoir, il a fondé un foyer, constamment entretenu par son labeur régulier. Il nous est donc acquis d'avance. Ses nombreuses occupations ne lui permettent pas de s'attarder aux détails de cette noble tâche. Eh bien, qu'il laisse librement s'épanouir, sans la

contrarier l'influence plus directe, plus profonde, de la mère.

Combien mieux renseignée que lui ! Elle est passée par là, elle a connu ces angoisses, elle a parcouru les étapes successives, sans en omettre une seule, qui mènent au mariage. Et même si elle appartient au clan, si réduit hélas, des privilégiées qui ont pu épouser l'homme de leur choix, elle n'est pas sans avoir vu d'innombrables victimes. A quoi lui serviraient les leçons de la vie, sinon à défendre ses filles contre les déceptions qui lui furent imposées à elle-même ? N'a-t-elle pas le droit de donner son opinion, d'agir, elle, une épouse si digne, qui a constamment soutenu, réconforté son mari aux heures difficiles ?

La mère étant présentement la maîtresse de la situation, l'avenir dépend uniquement d'elle et ce serait lui faire injure que de la croire fermée aux bienfaisantes leçons des événements actuels.

Sans aucun doute, elle est réveillée de sa longue torpeur, elle voit clair, elle voit loin, elle n'est plus dupe aujourd'hui des sophismes. Elle exècre les rhéteurs; les belles phrases n'ébranlent plus sa raison ferme, durcie au contact de la vie. Elle sait maintenant à quoi tient la supériorité réelle des hommes. Elle sait ce que vaudra demain, une fois éduquée, la femme. Elle sait que la distinction entre les sexes est arbitraire. Elle sait qu'il y a des forts et des faibles dans l'un et l'autre camp.

Elle a placé son fils parmi les forts, pourquoi s'obstiner à placer sa fille parmi les faibles? Pourquoi ?

Ici, l'objection classique. Vous ne trouverez pas un homme sur cent, sur mille, qui ne vous interrompe pour vous dire triomphalement :

— Eh bien, et le ménage, et la famille, qui donc s'en occupera? Madame n'emmènera pas ses mioches au Palais ou chez les

clients. Malgré son activité, il lui sera quelque peu difficile de surveiller la cuisinière entre deux consultations et de compter le linge tout en cherchant les arguments décisifs d'une plaidoirie. Et le reprisage des chaussettes, généralement considéré comme une des principales fonctions féminines, qui l'assumera? Vous ne voudriez pas cependant que le mari... C'est à cela pourtant que vous aboutirez. Car la gourmande, pour avoir voulu trop embrasser, sera forcée ou bien d'abandonner les enfants à son époux, ou bien de sacrifier complètement à son métier ses devoirs les plus sacrés, ses devoirs de mère.

— D'ailleurs, se mariera-t-elle? Une fois prise dans l'engrenage des études, habituée à cette belle vie fiévreuse de travail, de libres discussions, ne craindra-t-elle pas, en entrant dans les cadres réguliers, de s'embourgeoiser, de perdre tout le bénéfice de son indépendance pour devenir une dame pareille à

tant d'autres, astreinte aux visites, aux réceptions, aux multiples corvées en vigueur dans le monde, et dont il faut s'acquitter. Cette émancipée, qui a secoué le jong des conventions ne risque-t-elle pas de devenir une révoltée? La société est bâtie sur un ensemble de principes que la tradition, entretenue par les malins, nous impose comme sacrés, intangibles. Le jour où l'esprit, affranchi par un travail personnel, s'aperçoit que ces principes sont en réalité des préjugés et que rien, vous entendez : rien ne résiste à un examen approfondi, ce jour-là, c'est l'aube d'une ère spirituelle définitivement libérée, parce que consciente. Tout, désormais, devient odieux, insupportable; on se sent pris de dégoût contre ceux qui nous ont tenus pendant si longtemps dans l'erreur, et de honte contre soi-même, contre son aveuglement, sa docilité, sa veulerie. C'est l'ignorance qui engendre l'obéissance.

La femme n'obéit que parce qu'elle ignore.

Où s'arrêtera sa nature impulsive, passionnée, quand elle saura? »

Rassurez-vous! Elle est capable de s'instruire sans se griser, de devenir savante sans cesser d'être jolie. Ne lui prêtez pas ces idées. Sachez qu'elle a un cœur qui n'abdiquera aucun de ses droits en face du cerveau. Elle se mariera. Elle ira au mariage avec joie, comme un candidat bien préparé affronte un concours. Seulement, au lieu d'attendre ce grand événement en courant les bals et en s'occupant de chiffons, elle continuera de travailler comme s'il ne devait jamais se produire; et ainsi la meilleure façon de trouver un mari sera de n'en point chercher.

Qu'il vienne, il sera le bienvenu, on l'aimera de toutes ses forces — car il n'est pas besoin, pour éprouver ou inspirer l'amour, d'être bête —; s'il ne vient pas, tant pis, on poursuivra sa carrière dignement, avec la satisfaction de se suffire à soi-même et de

ne rien devoir à personne. Ne possède-t-elle pas une arme conquise par son talent et que nul ne peut lui ravir ?

Si elle se marie, elle accomplira comme les autres ses devoirs si doux, d'épouse et de mère. Rien ne l'oblige, en effet, à utiliser son arme que sa nouvelle condition lui permet de mettre provisoirement ou définitivement de côté. Si le malheur lui enlève son mari, elle la retrouvera, du jour au lendemain, là où elle l'avait laissée, toute prête à la défendre, elle et ses enfants. Et il n'y aura aucun bouleversement dans sa situation matérielle.

Donc l'instruction de la femme, — c'est-à-dire son aptitude à se mouvoir seule dans la vie sans attendre le bon plaisir de l'homme — ne l'empêchera ni de se marier, ni, une fois mariée, d'être la plus aimante et la plus dévouée des mères. Non seulement elle ne craindra pas les enfants — comme les oisives qui redoutent ce genre de complications

— mais elle les désirera, les appellera.

En effet, ce qui arrête la plupart des parents, c'est la question des filles. Des garçons, tant qu'on voudra, c'est une force, une main-d'œuvre. Les filles, c'est une charge. On le sait, on a peur de donner la vie à des êtres sacrifiés d'avance, qui risquent d'être malheureux eux-mêmes et de causer le malheur de leur entourage. Et comme tout en déplorant cet état de choses on le croit inhérent à la nature humaine, donc indéracinable, on s'abstient.

Cette erreur, qui pèse si lourdement sur les destinées de la France, disparaîtra, le jour ou l'égalité d'éducation entre les enfants deviendra la règle générale. Ainsi se rétablira l'équilibre voulu par la sage et prévoyante nature, et dont la société, pour son malheur, a commis la faute de s'écarter. Alors du jour où la naissance d'une fille sera une promesse de bonheur et de sécurité aussi certaine que la naissance d'un garçon, quels

parents se refuseront cette joie, la plus noble et la plus pure de celles que peuvent goûter les humains pendant leur court passage sur cette terre?

Edifiée par son propre exemple de la valeur que l'instruction peut donner à la femme, la jeune maman sérieuse n'hésitera pas à pousser sa fille dans la voie qui la conduisit au bonheur. Elle fera pour son enfant ce que sa mère a fait pour elle, et avec plus d'assurance encore. N'est-elle pas la preuve manifeste que la vie appartient aux forts?

Et c'est ainsi que, indirectement et sans qu'il y paraisse, le grand problème de la dépopulation — dont la France a tant souffert — trouvera sa solution la plus simple.

Donner des avantages aux familles nombreuses, imposer les célibataires, demi-mesures, et comme telles, vaines.

La fille est une non-valeur : on la craint. Conférez-lui une valeur : on la désirera. Et

quand les enfants seront, au même titre, une force, il y en aura.

C'est donc par l'élévation du niveau intellectuel et moral de la femme que le pays retrouvera force et puissance. La crise douloureuse que nous subissons, en remuant jusque dans ses fondations le vieil édifice social, aura montré la fragilité de sa base et expliqué, mieux que de longs discours, les causes du malaise intime qui accable depuis si longtemps l'humanité. Elle aura plus contribué à l'émancipation de la femme — de la moitié du genre humain, — que des siècles de paix, de discussions puériles, de luttes intestines.

Il faudra de longues années, certes, pour cicatriser tant de plaies. Mais ce qui est sûr, c'est que, de tout ce mal, sortira un grand bien.

***

Et maintenant, résumons en quelques

lignes les idées essentielles qui se dégagent de ce livre.

1° Que les parents, dès aujourd'hui, sans tenir compte de la barrière élevée par la vieille et sainte tradition entre les garçons et les filles, les conduisent ensemble vers le but idéal de la vie : l'indépendance par le travail.

2° Que le père de famille, pénétré de ces sages principes, se souvienne qu'il est électeur, et qu'il utilise tous les moyens pour assurer le triomphe de la cause la plus chère à sa tendresse : le bonheur de ses filles.

3° Les pouvoirs publics, impressionnés par les revendications féminines si nettes, si pressantes et, au fond, si justes, comprendront qu'il est impossible de continuer à maintenir dans l'ombre, systématiquement, la moitié de la population. N'ayant été jusqu'à présent que l'émanation d'un suffrage « demi-universel », ils auront à cœur, en appelant les femmes au vote, de deve-

nir enfin l'expression, sincère et loyale, du suffrage vraiment « universel ».

4° Les femmes, grâce à leur élévation morale et intellectuelle, seront en état de porter un coup décisif aux deux vices qui rongent l'humanité : l'alcoolisme et la prostitution.

En retrouvant dans tout son éclat la dignité inhérente à leur nature, elle forceront le respect de l'homme. Quant à sa confiance, ne l'ont-elle pas déjà gagnée par la façon dont elles ont su se substituer aux combattants et remplir allègrement leur tâche si lourde ?

5° Enfin, ne devons-nous pas associer nos chers absents à l'œuvre commune ? Ils représentent la force et l'espoir du pays entier. Les longues heures de séparation leur ont depuis longtemps révélé la véritable personnalité de la femme française. Revenus victorieux du champ de bataille, ils continueront à s'acquitter envers la patrie, et,

dans le mariage, — qui seul confère la sécurité, — ils sauront lui donner les enfants qu'elle réclamera pour se reconstituer et se défendre.

Ainsi, la France grandira, se fortifiera, s'armera contre la destruction, la déchéance et la misère. Nous savons, hélas, ce que signifient ces mots.

***

Est-il nécessaire, en terminant, de déclarer que nous écartons délibérément toute objection relative à une « concurrence » éventuelle entre l'homme et la femme?

La France en effet aura besoin, plus que jamais, pour réparer ses ruines, de travailleurs. Elle aura perdu de nombreux enfants fauchés par la mort; d'autres, mutilés ou malades, ne formeront qu'un triste camp d'infirmes, qui réclameront des soins. L'intervention de la femme est donc indispensa

ble aujourd'hui. Elle ne cessera pas de l'être demain.

A-t-on décemment le droit de traiter en « concurrente » celle qui a si simplement accompli son devoir?

Non! La femme déteste la solitude, elle désire ardemment l'affection; d'instinct elle est mère avant d'être épouse... C'est donc de grand cœur qu'elle cédera la place le jour où elle pourra réaliser son rêve.

Et il ne restera plus, comme redoutables « concurrentes », que les pauvres isolées, qui ne trouveront personne pour les nourrir et qui auront besoin de vivre,— quand même.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface v

Chapitre premier. — La femme dans la société moderne 1

Chapitre deuxième. — Le mouvement vers les carrières libérales 50

Chapitre troisième. — La femme et la déclaration de guerre 73

Chapitre quatrième. — Les conséquences de la guerre pour la femme de la classe ouvrière 89

Chapitre cinquième. — Les conséquences de la guerre pour la femme de la classe bourgeoise .. 105

Chapitre sixième. — Les conséquences de la guerre pour la jeune fille de la classe bourgeoise 165

Conclusion 229

BINDING SECT. DEC 16 1975

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

D
639
W7S65

Spont, Henry
La femme et la
guerre

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 19 04 06 005 7